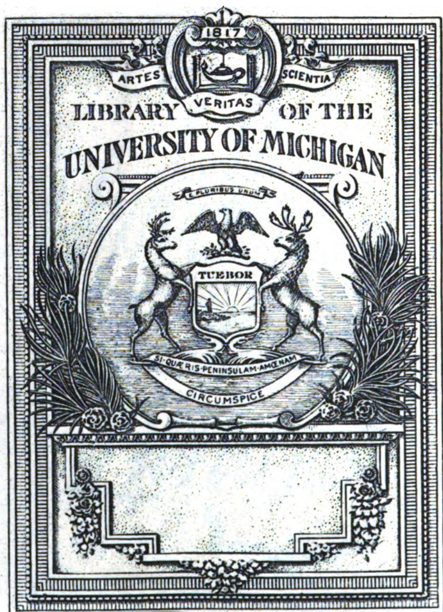

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI·QUÆRIS·PENINSULAM·AMŒNAM
CIRCUMSPICE

LE LIVRE

DU

COMPAGNONAGE.

Première Partie.

TROYES. — IMPRIMERIE DE CARDON.

LE LIVRE

DU

COMPAGNONAGE.

PREMIÈRE PARTIE.

PAR

AGRICOL PERDIGUIER,

DIT AVIGNONAIS LA VERTU, COMPAGNON MENUISIER.

Deuxième Édition.

I.

PARIS.

PAGNERRE, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 14 BIS.

1841.

LIVRE DU COMPAGNONAGE.

INTRODUCTION.

A l'apparition de la première partie du *Livre du Compagnonage*, je fus assailli de toutes parts : les observations, les questions, les objections, les accusations les plus contradictoires tombèrent sur moi en même temps. Afin que l'on puisse dorénavant juger mon œuvre et le sentiment qui me l'a inspirée avec plus d'équité, je vais dire d'abord à quelle occasion je conçus et comment je commençai ma mission réformatrice dans le Compagnonage. Ces détails seront oiseux pour quelques-uns; mais d'autres, je le crois, me sauront gré de les avoir donnés.

Etant parti d'Avignon en 1824, ayant passé par Marseille, Montpellier, Bordeaux, Nantes, etc., je résidais à Chartres en 1826, j'avais alors vingt ans, et, quoique jeune, les animosités, les guerres du Compagnonage, ne souriaient point à ma faible raison. Un dimanche, nous étions quelques camarades réunis, nous nous dédommagions à table de la monotonie de la semaine ; nous avions chanté bon nombre de chansons, et l'on venait d'en terminer une par le couplet suivant :

« Qui a composé la chanson,
« C'est la Sincérité de Mâcon.

« Mangeant le foie de quatre Chiens Dévorants,
« Tranchant la tête d'un Aspirant,
« Et sur la tête de ce capon
« Grava son nom d'honnête Compagnon. »

Ce couplet singulier, le ton vigoureux avec lequel il fut chanté, produisirent sur moi une impression pénible que je ne pris aucun soin de cacher. Quoi! me dit l'un des camarades, vous ne trouvez pas notre chanson jolie? — Je la trouve détestable. — Êtes-vous bien capable d'en faire une pareille. — Je ne m'en vante pas.

Ce petit incident n'eut pas d'autre suite; mais le couplet qui l'avait provoqué me fit penser sérieusement : je fis un examen de toutes nos chansons, des anciennes comme des nouvelles, et je vis qu'elles poussaient également à la haine, et causaient la plupart des batailles. Si je pouvais, me disais-je en moi-même, produire quelques chants d'un caractère opposé à ceux dont on a fait jusqu'à ce jour un trop commun usage; si je pouvais substituer à un genre brutal quelque chose de tout au moins pacifique, cela ne manquerait pas d'avoir une certaine portée : voyons, essayons; et je débutai par l'hymne à Salomon, dont voici les premiers vers :

« Dignes enfants du roi dont la sagesse
Créa jadis nos équitables lois,
En ce beau jour, le cœur plein d'allégresse
Avec ardeur accompagnez ma voix.
De Salomon, etc. »

On trouvera que je fais, dans cette chanson, de Salomon une espèce de dieu, et cependant si on la compare aux chansons à la mode que je

voulais détrôner, on verra qu'elle était un progrès.

On sera peut-être tenté de me demander si l'instruction soutenait mon audace, si je connaissais les principes de la langue française et les règles de la versification. Non. J'ignorais toutes ces choses que j'ignore encore en partie; mon instruction était celle de tous les enfants de mon village, Morières, lieu dépendant d'Avignon, et sis au pied d'une colline chargée de vignes et d'oliviers. Mes vers étaient donc ou trop longs ou trop courts, mes rimes mal entrelacées et mal accolées; je ne savais ce que c'était que césure, hémistiche, hiatus, etc. Tout allait au hasard, et vraiment je n'étais pas content de ma besogne, je sentais qu'il y manquait quelque chose, mais je ne savais quoi; je ne pouvais le définir.

Je quitte enfin la ville de Chartres, je passe à Paris, à Châlons, et j'arrive à Lyon où mes confrères me portent à la tête de ma Société; de là je pars pour mon pays d'où je m'éloigne une seconde fois avec tristesse, et je retourne à Paris. Malgré mes déplacements, malgré mes agitations et mes chagrins que je passe sous silence, je n'avais point oublié mon projet de réforme, j'avais composé cinq ou six chansons et refais mes deux premières, car j'étais parvenu, en lisant des tragédies, à comprendre le mécanisme des vers.

Après un séjour assez long dans la capitale, je crus qu'il était temps de faire imprimer mes chansons de Compagnons; je communiquai mon dessein à mes confrères, les uns me riaient au nez, les autres disaient qu'une telle chose

n'avait jamais été faite et ne devait jamais se faire : chacun me faisait une réponse plus ou moins singulière ; il fallait de la patience et de la persévérance, et j'en avais. Aussi, sur le nombre des Compagnons de Paris, trente-trois m'appuyèrent, et un petit cahier fut imprimé. J'avais eu le soin d'intercaler des notes entre les chansons afin de faire lire au moins ce qui n'était pas encore possible de faire chanter ; je plaçai également en tête du recueil les noms de tous les souscripteurs ; je savais la puissance que cela devait avoir. Ce cahier fut répandu par toute la France, et grâce à l'imprimerie, un commencement de publicité fut heureusement introduit dans le Compagnonage [1].

Deux ans plus tard je fis imprimer un second cahier, et cette fois le nombre des souscripteurs avait doublé.

On ne voyait plus rien d'étrange dans l'impression de telles chansons ; ce dernier recueil devait renfermer quelques idées plus progressives ; je sentais qu'il ne fallait rien brusquer et pourtant marcher en avant ; quelques Compagnons comprirent alors le but que je voulais atteindre.

De l'année 1833 à l'année 1836, j'éprouvai malheur sur malheur ; mais à partir de cette dernière époque surtout, je fus si gravement malade que je craignis ne pas pouvoir prolonger ma vie et rendre mon œuvre suffisamment utile ; je ne me laissai cependant pas abattre ; et à travers des misères et des souffrances horribles, j'écrivais de temps en temps quelques

[1] C'était en 1834.

pages. Après avoir gardé trois ans le silence, je fis passer aux Compagnons du tour de France, mes confrères, une lettre [1] dont voici quelques lignes :

« Mes chers pays, mon premier et mon se-
« cond cahier de chansons sont épuisés, et ce-
« pendant tous les jours des Compagnons m'en
« demandent et je ne puis leur en donner et les
« satisfaire; je pense à les réunir tous deux, et
« à former, en ajoutant plusieurs choses, un
« volume de cent cinquante pages: pour mettre
« ce projet à exécution, je vous propose de sous-
« crire pour chacun deux francs, et chaque
« souscripteur recevra, en échange de son dé-
« boursé, deux exemplaires de ce nouvel ou-
« vrage........ Que dans la France entière la
« Société se remue ; que la souscription se
« fasse largement et promptement, et vous
« saurez plus tard, au résultat de l'entreprise,
« combien sa portée était grande, etc., etc. »

Les Compagnons des villes d'Auxerre, de Châlons, de Lyon, d'Avignon, de Marseille, de Nîmes, de Montpellier, de Béziers, de Toulouse, de Bordeaux, de La Rochelle, de Nantes, de Tours, de Chartres et de Paris répondirent à mon appel : le temps avait marché, je pouvais donc exprimer de plus en plus ma pensée. Ce livre, me disais-je, renfermera d'abord une adresse aux Compagnons de ma Société ; je ne puis encore m'adresser directement qu'à ceux-là. Mes deux cahiers de chansons, auxquels j'ajouterai quelques nouveaux morceaux, suivront immédiatement; après le chant viendront

[1] Elle était datée du 21 mai 1839.

des choses d'une utilité réelle, tels que problêmes géométriques, dialogue sur l'architecture, raisonnements sur le trait, tout cela pour donner de la gravité à la pensée, et la diriger du côté de l'étude et du travail; je parlerai aussi de Salomon et de ce temple d'où tous les Compagnons veulent être sortis. La notice sur le Compagnonage fera suite; je serai peut-être forcé de blesser en cet endroit quelques susceptibilités, aussi je ne place là cette notice qu'en tremblant, mais mon esprit et ma conscience me disent impérieusement qu'il faut oser, et j'obéis: après avoir agité par cette notice, je tâcherai de calmer par la rencontre de deux frères, scène où mes principes seront exposés avec le plus de clarté possible. Quelques notes termineront ce volume, qui, s'adressant d'abord à une seule Société, étendra toujours plus ses limites et sa portée, et parlera enfin à tout le monde.

Tel était mon projet, et tel, dans le courant de l'année 1839, je l'ai exécuté ; j'ai, par exemple, dépassé ma promesse, en donnant au volume plus d'étendue que j'étais convenu d'en donner, et mes souscripteurs, désappointés d'abord [1], sont de jour en jour plus satisfaits de mon œuvre.

J'ai eu pourtant à soutenir une lutte difficile: j'étais le premier, le seul qui eût osé attaquer des choses barbares, absurdes, et presque sanctifiées par la tradition; je devais naturellement

[1] Ils pensaient que ce livre devait être un chansonnier, ou du moins ne traiter que de choses relatives à ma Société, et rester presque secret; de ce côté là je les ai trompés, je l'avoue, mais avec la meilleure intention du monde.

remuer les passions et les préjugés, et provoquer une agitation immense. Cela devait être, cela a été; on verra dans la seconde partie de ce livre des lettres qui feront comprendre combien ma position était mauvaise, elle s'est, je dois le dire, beaucoup améliorée. Bon nombre des Compagnons qui m'avaient combattus me donnent la main en ce moment, et nous ferons tant et tant, que le Compagnonage rentrera dans une voie nouvelle et il devra son progrès aux compagnons eux-mêmes.

Eh! qui sont ceux qui auraient daigné s'occuper du Compagnonage; n'était-il pas méprisé, bafoué de tout le monde? et s'il s'est écarté de son principe; s'il a fait ensuite une trop grande halte dans la boue et dans le sang, à qui la faute? Doit-on gronder l'aveugle de ce qu'il ne voit pas clair! Ne vaut-il pas mieux lui rendre, si cela est possible, par une opération délicate et des soins continus, la faculté dont il est privé et dont il souffre plus que personne? La plupart de ceux qui se donnent comme moralistes ou éducateurs des peuples, il faut le dire, aiment mieux nous brutaliser que de nous ouvrir les yeux de l'intelligence; je remarque en eux plus d'orgueil que de bon vouloir, plus d'amour-propre et de vanité que de véritable dévouement.

Je reproduirai ici la lettre que j'adressai à M. Rivière-Cadet, qui dans la *Démocratie Lyonnaise*, journal dont il était rédacteur en chef, m'avait prêté un loyal appui :

« Le Compagnonage, disais-je, a des mœurs, des habitudes toutes particulières, il forme un contraste frappant avec tout ce qui l'entoure, et

pourtant on a semblé ne point le voir, on n'en a point parlé.

« Les voyageurs les plus minutieux dans leurs relations de voyages, ceux qui parcourent les pays sauvages comme les pays civilisés, et consacrent parfois de si nombreuses pages à la description d'une toute petite peuplade reléguée sur un point obscur du globe, n'ont point vu le Compagnonage; ils n'en ont point parlé. Si cependant il avait existé tel qu'on le voit chez nous, en Laponie, en Malaisie, en Chine, en Tartarie, oh! alors on en aurait certainement parlé, et au lieu de donner de l'histoire on eut donné du roman, qu'importe cela; quand il s'agit d'un pays peu fréquenté, il n'est pas besoin de tant d'exactitude! On supplée à l'observation par l'imagination.

« Les savants qui fouillent dans l'antiquité et font revivre dans leurs écrits de vieilles, de nombreuses sectes qui parurent un moment sur la scène du monde, n'ont point vu le Compagnonage, ils n'en ont point parlé. Comment peut-on être si instruit de ce qui a vécu dans d'autres âges et sous d'autres climats, et l'être si peu de ce qui vit de nos jours et sous nos yeux? Pourquoi consacrer tant de veilles à l'étude des choses mortes et dédaigner les choses vivantes, lesquelles devraient avoir une importance plus réelle? Pourquoi toujours compulser des livres immobiles et poudreux, et ne point interroger la nature toujours variable, toujours nouvelle?

« Les écrivains qui déroulent aux yeux des hommes le panorama historique de notre patrie ont grand soin de nous montrer dans l'un des

coins de leurs tableaux les diverses confréries de pénitents, blancs, bleus, gris, etc.; mais du Compagnonage il n'en est point question : pourquoi cela ?

« Les académiciens, exécuteurs testamentaires de riches philanthropes, ont souvent mis au concours des questions plus ou moins graves; ils se sont appitoyés jusqu'aux larmes, sur les Négres de l'Amérique et de l'Afrique, qu'il faut plaindre sans doute, et n'ont point pensé aux Compagnons, leurs compatriotes, qui se battent sous leurs yeux, et font rejaillir jusque sur leurs habits, le sang le plus chaud et le plus précieux. Pourquoi cette sollicitude pour les uns et cette indifférence pour les autres, ils sont pourtant également esclaves, qui des hommes, qui des préjugés ?

« Les journaux, tout préoccupés de la politique et des faits du jour, ont laissé là aussi le Compagnonage, cependant on parle de réformes; mais peut-on en introduire d'utiles et de durables dans les états si l'on n'a pas auparavant éclairé l'esprit, adouci les mœurs de toutes les classes qui les composent. Je reconnais néanmoins que quelques-uns d'entre eux ont donné des conseils aux Compagnons, mais un peu secs; d'autres leur ont prodigué des insultes grossières, ou se sont adressés aux députés pour provoquer des lois de proscription ! Quoi ! on ose invoquer la rigueur et la violence contre des associations d'ouvriers que les siècles nous ont transmises ? Croit-on qu'un article de loi puisse improviser d'autres mœurs, et guérir le mal profond que je déplore autant que qui que ce soit ? Désabusez-vous, vous qui voulez sin-

cèrement le bien et prétendez, non sans raison, à l'estime des ouvriers. Craignez, en les dénonçant, de les aigrir, et, à part cela, d'aggraver leur condition et leur misère.

« Les gouvernements auraient sans doute dû intervenir ; ils pouvaient opérer de grandes modifications, et cela sans violence; il ne fallait que jeter un bon livre dans toutes les écoles primaires et laisser au temps le soin d'achever la besogne. Mais les gouvernements ont-ils bien eu la pensée de rétablir la paix entre tous les travailleurs ? N'ont-ils pas trop souvent, comme on les en accuse, vus dans ces querelles quelque chose de bon, et ne se sont-ils pas dit tout bas : « Si tous ces jeunes hom-« mes si laborieux, si ardents, si belliqueux, « n'étaient plus préoccupés de rivalités mes-« quines, incessantes, leur activité aurait besoin « d'un autre aliment; ils étudieraient davan-« tage les hommes et les choses; ils pénétre-« raient en esprit dans les combinaisons les « plus hautes et les plus profondes; ils verraient « comment les affaires des états sont conduites, « les intérêts généraux et particuliers défendus « et protégés; et tout cela ne nous serait peut-« être pas avantageux, on pourrait nous de-« mander des comptes difficiles à rendre, et à « cause de toutes ces considérations puissantes, « les Compagnons font bien de se battre; lais-« sons faire [1], » et ils ont laissé faire. Cepen-

[1] J'avais l'intention de supprimer de ma lettre à M. Rivière-Cadet tout ce qui se rapporte aux gouvernements; mais j'ai lu, peu de jours avant de mettre sous presse, dans un journal ministériel, le *Messager*, un article qui m'a fait changer d'idée à cet égard ; de cet article je ne donne ici que ces

dont ils ont mille fois, par l'intermédiaire des gendarmes et des magistrats, empoigné, jugé, mis en prison et même aux galères de tous jeunes Compagnons. Mais qu'a-t-on fait pour les éclairer et les rendre plus sages? Rien, on les a punis pour s'être battus, cela est vrai; mais a-t-on fait quelque chose de sérieux, de réel pour les empêcher de se battre? Non.

« Ayant examiné attentivement, et n'ayant vu partout qu'indifférence profonde sur un sujet si important, j'ai cru qu'une mission à remplir était là, et quoique pauvre et peu instruit, j'ai osé me l'attribuer; je ne m'en repents pas. Après un travail long et pénible je vois mes efforts couronnés de quelques succès, des yeux fermés à la lumière s'ouvrent insensiblement, des relations d'estime et d'amitié s'établissent entre les membres éclairés de Sociétés trop longtemps ennemies, et je m'en réjouis, etc., etc. »

Voilà presque toute la lettre que j'adressai à M. Rivière Cadet, et qui fut insérée dans le nº du 5 avril 1840 du journal *La Démocratie Lyonnaise*, qu'il dirigeait alors; il y avait peut-être un peu d'humeur dans mes parolès,

quelques lignes : « Mais là où le vrai danger commence, c'est « quand au lieu de s'adresser aux intérêts de l'ouvrier, on « s'adresse à son amour-propre, quand on essaie de lui per- « suader qu'il est aussi intelligent que ceux à qui il obéit, et « qu'il pourrait aussi bien que les plus habiles accomplir la « tâche de conduire et de diriger. A ce moment, en effet, *on « fait disparaître la seule cause réelle et* LÉGITIME *de sa « soumission et de son* OBÉISSANCE, QUI, ENCORE UNE FOIS, « EST L'INFÉRIORITÉ INTELLECTUELLE. » D'après ce raisonnement absurde, si les ouvriers n'avaient point *l'infériorité intellectuelle,* ils devraient *légitimement* ne plus obéir; comment veut-on que ceux qui osent émettre de tels principes ne soient pas les ennemis des lumières et du progrès...... l'avenir lse épouvante.

mais tout homme ami des hommes et qui comprend ce que c'est que s'imposer une grande tâche et vouloir, à travers mille périls, la conduire à son terme, m'en excusera sans peine.

J'ai dit que des rapprochements avaient lieu entre des membres des Sociétés opposées, et cela pour prouver que le progrès marche : il marche en effet.

Bourguignon La Fidélité [1] et Nantais Prêt à Bien Faire, Compagnons menuisiers, m'ont adressé, à propos de mon livre, des lettres où je vois mes doctrines fortement appuyées, Vendôme La Clef des Cœurs, Compagnon blanché-chamoiseur, La Vertu de Bordeaux, Compagnon tailleur de pierre, et des membres de plusieurs autres Sociétés de Devoirs divers m'ont écrit aussi, et quoique leurs opinions diffèrent quelques fois des miennes, je vois avec plaisir que la raison est en eux, et qu'ils désirent des réformes et des améliorations dans le Compagnonage.

Des hommes moins réfléchis m'ont adressé des lettres où la passion perce dans plusieurs de leurs lignes, n'importe : elle seront mises

[1] Dans un grand nombre de Sociétés les Compagnons portent des surnoms. Ainsi, par exemple, La Fleur, Le Solide, La Sagesse, La Rose, Le Décidé, Le Bien-Aimé, La Violette, etc., etc. Beaucoup de gens disent : « Il est ridicule qu'outre le nom de famille et celui que l'Eglise a consacré, les Compagnons portent un troisième nom qu'ils se donnent eux-mêmes. » J'y consens; mais nos rois de France ne sont-ils pas, eux, des Hardi, des Bien-Aimé, des Gros, des Grand, des Désiré, des Clément, etc.? Ainsi, s'il y a ridicule chez les uns, il y a évidemment ridicule chez les autres; car les surnoms qu'ils portent sont équivalents quand ils ne sont pas les mêmes : la seule différence est en ce que les uns les reçoivent de leurs égaux; les autres de leurs esclaves le plus souvent.

également sous les yeux du lecteur, avec les réponses que je leur fis : on verra jaillir la lumière du choc de la discussion.

J'accueillerai toujours avec reconnaissance les observations que l'on pourra m'adresser; j'invite seulement les Compagnons à lire mes écrits sans préventions, à considérer combien il était difficile de venir le premier, au milieu de tant de prétentions diverses, porter la parole de paix et de régénération.

La première édition de ce livre a été adressée à ma Société seulement, et il était impossible d'obtenir quelque résultat en s'y prenant d'une autre sorte.

On a vu quel fut d'abord l'arrangement de ce livre. Cet arrangement était, pour l'homme qui sait comprendre, l'indication claire de la tactique, de la marche progressive, qu'après avoir beaucoup réfléchi j'avais dû adopter et suivre ; mais le premier effet, l'effet le plus délicat étant produit, je crois pouvoir classer, dans cette nouvelle édition, les matières dans un ordre qui paraîtra plus méthodique à la majorité de mes lecteurs. Ainsi, après cette introduction, viendra la notice sur le Compagnonage, que j'augmente passablement, — puis, la rencontre de deux frères, — les chansons [1] de Compagnons feront suite, et les choses relatives au dessin termineront ce premier volume, qui sera suivi d'un second, dans lequel on trouvera : la correspondance des Compagnons, — des chansons progressives, — un

[1] Plusieurs des notes qui s'intercalaient aux chansons seront supprimées, la rencontre de deux frères et la notice sur le Compagnonage les ayant rendues inutiles.

dialogue sur la versification, — un dialogue sur le système métrique, et un article intitulé : Ce que le Compagnonage a été et ce qu'il doit être. J'espère que ceux pour qui je fais cet ouvrage comprendront que j'agis dans leurs véritables intérêts.

Non, je ne crains plus, Compagnons mes frères, quel que soit votre état et votre Devoir, de m'adresser à vous tous. Comprenez qu'il est de notre intérêt de ne plus nous battre, et d'établir entre nous des rapports larges et fraternels; pensez qu'on nous accuse d'être des barbares, des brigands, des assassins, et d'entraver la civilisation dans sa marche et dans ses progrès. Les riches et les puissants augurent mal de notre discernement, de notre capacité, et nous contestent, non sans quelque raison peut-être, l'exercice des droits civils, et politiques. La masse du peuple, elle-même, se ressent du jugement rigoureux que l'on porte sur nous. Si nous voulons calmer le juste mécontentement de nos frères en travail, si nous voulons mériter le respect et l'estime de ceux qui possèdent la fortune publique et tous les droits les plus puissants, si nous voulons approcher d'eux et être vraiment considérés comme leurs égaux, ne nous repoussons plus les uns les autres; car si nous nous repoussons, on est en droit de nous repousser de même.

Croyons à la raison, soumettons-nous à sa puissance, et n'allons plus, Don Quichottes nouveaux, chercher des aventures et frapper les passants sur la route; ne nous faisons plus peur les uns les autres; que tous les Compagnons puissent voyager avec sécurité, assurés de ne

rencontrer partout que des amis avec lesquels on sympathise, avec lesquels on échange des mots d'amitié et de mutuels secours.

Je vous recommande aussi de ne pas être trop vains de notre titre de Compagnon; celui qui vient de recevoir les galons de laine du caporal ne regarde quelquefois plus le simple soldat, son camarade, et alors nous trouvons le nouveau caporal sot et ridicule; j'ai vu de nouveaux Compagnons être très-fiers, très-haut envers les Affiliés et les Aspirants; ils sont, en ce cas, sots et ridicules au même degré que le caporal dont je vous ai parlé.

A quelque ordre que nous appartenions, point de vanité fade, point d'orgueil aristocratique; quelle que soit la place que nous occupons dans la Société, remplissons-la avec exactitude et sans ostentation. Soyons justes, et traitons nos subordonnés en amis et en frères; que les exemples que nous donnons puissent être suivis dans tous les temps et dans tous les lieux.

Je ne terminerai pas cette introduction sans remercier la *Revue du progrès*, le *Corsaire*, le *Capitole*, le *National*, la *Quotidienne*, le *Censeur de Lyon*, le *National de l'Ouest*, l'*Ere Nouvelle d'Aix*, la *Démocratie Lyonnaise*, l'*Atelier*, la *Ruche Populaire*, le *Journal des Débats*, de l'appui tout fraternel qu'ils m'ont prêté; je compte encore sur eux et sur d'autres journaux, qui, je l'espère, finiront par comprendre l'importance de ma mission, et voudront bien donner un peu la main pour l'accélérer vers son terme et ses résultats.

Je remercie aussi George Sand de m'avoir appelé auprès d'elle, et de m'avoir fourni, avec le

concours de deux personnes généreuses, les moyens de faire, selon mon désir, un second et rapide tour de France.

Je remercie également MM. Chateaubriand, Lamennais, Béranger, Lamartine, des lettres obligeantes qu'ils ont eu la bonté de m'adresser. Il ne s'agit pas ici d'une œuvre littéraire, mais d'une action toute sociale; les lettres de ces hommes, quelquefois opposés de doctrines, mais toujours nobles et grands par le cœur, par l'âme et le sentiment, ne sont point des banalités destinées à flatter un amour-propre sans but; elles sont un encouragement raisonné, une adhésion, un appui réel à ma tentative de rapprochement et de paix. Je sens que les Compagnons liront avec plaisir des lettres émanées des sommités de la société française, sommités qui ne croient pas se déshonorer en abaissant leurs regards sur nous pauvres travailleurs. C'est avec cette certitude que je les place à la suite de cette introduction, qu'elles semblent compléter.

Puisse cette édition revue avec soin et considérablement augmentée, être accueillie avec sympathie, et produire une partie du bien que je souhaite.

AGRICOL PERDIGUIER.

Paris, 25 juin 1841.

A l'Auteur

DU

LIVRE DU COMPAGNONAGE.

Je ne puis que vons féliciter, Monsieur, des bons sentiments qui vous animent et du courage que vous mettez à remplir une tâche pénible. Ramener les ouvriers au devoir de la religion et de la paix, sans rien prendre sur leur liberté et leur indépendance, serait certainement l'œuvre d'un bon citoyen. Votre petit livre est utile et bon, les chansons sont à la portée du peuple: il me semble pourtant que, dans quelques couplets, on pourrait retrancher quelque chose.

Recevez, Monsieur, je vous prie, mes remerciments sincères et l'assurance de ma considération.

CHATEAUBRIAND.

27 novembre 1840.

Au Même.

Monsieur, c'est bien loin de Tours que votre lettre m'est envoyée, sans le petit volume que vous avez bien voulu y joindre. Pour vous remercier de cet envoi, je n'ai pas, au reste, besoin de votre ouvrage; car, dès qu'il a paru, je me le suis procuré et l'ai lu avec beaucoup de plaisir. Je porte un trop vif intérêt aux classes laborieuses pour ne pas suivre leurs progrès avec attention; votre livre, par ce qu'il renferme de prose et de vers, est un témoignage de ces progrès, qui, j'espère, iront toujours

croissants. Je ne vous dissimule pas que, dans le compagnonage, je vois encore bien des lacunes et bien des inconvénients ; mais il offre la garantie d'associations plus régulières, plus morales, et d'où pourront disparaître un jour les germes de discorde qui fomentent encore trop souvent les associations actuelles. Que les cœurs généreux, que les hommes éclairés et de bon sens, comme vous, Monsieur, se chargent d'instruire comme vous le faites les compagnons des différents ordres, et le mieux naîtra bien vite de tout le bien que vous aurez fait.

Recevez mes remercîments, Monsieur, et l'assurance de ma considération distinguée.

BÉRANGER.

5 août 1840.

Au Même.

Je viens de lire, Monsieur, le *Livre du Compagnonage* que vous avez bien voulu m'envoyer, et je m'empresse de vous en adresser mes sincères félicitations. Cet ouvrage, plein d'intérêt et d'une utilité réelle, ne peut manquer d'atteindre le but vers lequel vous marchez : l'extinction des haines qui divisent les différents corps d'états. C'est là une noble tâche ! Honneur à celui qui emploie ainsi ses heures de repos et son intelligence !

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes remercîments, l'assurance de ma considération distinguée.

LAMARTINE.

Paris, 28 novembre 1840.

Au Même.

En travaillant, Monsieur, avec une persévérance si louable, à réformer les abus du compagnonage, vous accomplissez certainement une des œuvres les plus utiles qu'on pût aujourd'hui se proposer. Les

animosités aveugles, les sauvages habitudes conservées jusqu'ici parmi les compagnons, comme un reste d'ancienne barbarie, sont trop opposées à la raison, aux idées et aux mœurs de la société présente, pour que votre zèle n'ait pas plus ou moins prochainement le succès souhaité de tous les gens de bien. Il s'agit en ceci, pour les ouvriers, de leur avenir. Le sentiment de leurs devoirs, comme hommes et comme citoyens, les portera d'eux-mêmes à se rendre dignes de la place qui leur est due dans la grande famille, en substituant à l'antagonisme brutal qui les a divisés trop long-temps un véritable lien fraternel. L'union, qui fait la force, est fille de l'amour, de la douce charité d'où émanent tous les biens. Lorsqu'on marche en un chemin difficile et rude, si l'on veut arriver au gîte, il ne faut pas se heurter, mais se donner la main.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite estime et de mon affectueux dévoûment.

F. Lamennais.

Paris, 22 décembre 1840.

NOTICE

SUR

LE COMPAGNONAGE.

ORIGINE DES PREMIÈRES SOCIÉTÉS.

Le Compagnonage reconnaît trois fondateurs principaux; il forme plusieurs *Devoirs* et se divise en un grand nombre de Sociétés.

Les tailleurs de pierre, *Compagnons étrangers*, dits *les Loups*, les menuisiers et les serruriers du *Devoirs de Liberté*, dits *les Gavots*, reconnaissent Salomon : ils disent que ce roi, pour les récompenser de leurs travaux, leur donna un Devoir, et les unit fraternellement dans l'enceinte du Temple, œuvre de leurs mains.

Les tailleurs de pierre, *Compagnons passants*, dits les *Loups-Garoux*, les menuisiers et serruriers du Devoir, dits *les Dévorants*, prétendent aussi être sortis du Temple : *maître Jacques*, fameux conducteur de travaux dans cet édifice, les aurait fondés.

Les charpentiers, Compagnons passants ou *Drilles*, se donnent la même origine que les précédents; ils seraient donc sortis du Temple,

et *le Père Soubise*, savant dans la charpenterie, serait leur fondateur.

Les *Sociétés* que je viens de nommer ont fait naître ou ont servi de prétexte à la naissance d'une infinité d'autres Sociétés. Le Compagnonage s'est accru.

Les enfants de Salomon, divisés d'abord en trois corps, en forment quatre aujourd'hui. Des charpentiers, s'étant dits dans le principe *Renards de Liberté*, puis *Compagnons de Liberté*, ont voulu se mettre à côté d'eux.

Les *Enfants de maître Jacques*, qui ne formaient aussi que trois corps, se sont donnés volontairement des auxiliaires. Les menuisiers ont reçu les tourneurs, et les serruriers ont reçu les vitriers. D'autres adjonctions ont été faites. Les taillandiers, les forgerons, les maréchaux, les charrons, les tanneurs, les corroyeurs, les blanchers, les chaudronniers, les teinturiers, les fondeurs, les ferblantiers, les couteliers, les bourreliers, les selliers, les cloutiers, les tondeurs, les vanniers, les doleurs, les chapeliers, les sabotiers, les cordiers, les tisserands, les boulangers et les cordonniers, les uns loyalement, les autres par fraude, sont tous devenus Enfants de maître Jacques.

Ce serait se tromper étrangement que de croire que j'aie voulu faire une satire contre les anciens enfants de ce fondateur, en mentionnant tant de corps d'état qui se sont introduits parmi eux. J'avoue franchement que j'estime autant un honnête boulanger et un honnête cordonnier qu'un menuisier et qu'un tailleur de pierre, quand ils sont honnêtes aussi.

Les *Enfants du Père Soubise* se composaient

d'un seul corps d'état; ils en embrassent trois à présent : l.s charpentiers ont reçu les couvreurs et les plâtriers.

De nos jours donc, comme on peut le voir, le Compagnonage se compose de presque tous les corps d'état. Je ne prétends pas ici tracer son histoire, mais je donnerai quelques détails qui le feront suffisamment connaître. Détails qui seront toutefois précédés de quelques pages sur les trois fondateurs : Salomon, Jacques et Soubise. Qu'on ne perde pas de vue que je parle ici au public et surtout aux Compagnons, qui, pour la plupart, possèdent peu de livres.

Salomon [1].

Salomon, troisième roi des Juifs, fils de David et de Bethsabée, naquit l'an 1033 avant Jésus-Christ. Le nom de Salomon ou *Pacifique*, lui fut donné par son père, et celui de Jédédiah, qui signifie *aimable au Seigneur*, par le prophète Natham. Il fut sacré du vivant de David; et lorsque la mort de ce prince lui eut laissé le pouvoir souverain, il débuta par se débarrasser d'Adonias, son propre frère, dont un parti nombreux avait soutenu les prétentions au trône; il se débarrassa aussi, et cela d'après les dernières recommandations de son père, de Joab, assassin d'Abner et d'Hamasa. Après ces exécutions, très-ordinaires dans les pays de despotisme, le règne de ce prince s'affermit; il épousa alors la fille de Vaphrès, roi d'Egypte.

1 J'emprunte ce que je dis sur Salomon à la Bible et à la Biographie universelle publiée par Furne.

Très peu de temps après son mariage, Salomon, qui avait alors vingt ans, alla sacrifier à Gabaon, et la nuit suivante le Seigneur lui apparut en songe, et lui promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait; il demanda la sagesse, et Dieu, satisfait de tant de modération, voulut lui accorder en outre les richesses, la puissance et la gloire. Le jeune prince ne tarda pas à fournir des preuves d'une sagesse qui parut merveilleuse; on sait avec quelle habileté il parvint à reconnaître la véritable mère d'un enfant que deux femmes se disputaient, en ordonnant que cet enfant fût coupé en deux et partagé entre elles : l'une exigeait sa part, l'autre l'abandonnait, ce qui la fit reconnaître pour la véritable mère. Au milieu de la paix profonde dont jouissaient ses Etats, il bâtit un temple au Seigneur sur le modèle du tabernacle ou temple portatif de Moïse. Il consacra à cette construction des sommes énormes, qui en firent l'édifice le plus magnifique qu'on eût vu jusqu'alors. Il fallut pour l'achever sept ans et demi, et des ouvriers innombrables.

Salomon, dit la Bible, envoya vers Hiram, roi de Tyr, pour lui dire : « Comme tu as fait avec David, mon père, à qui tu as envoyé des cèdres pour lui bâtir une maison, fais de même avec moi. Je m'en vais bâtir une maison au nom de l'Eternel, mon Dieu. Or, la maison que je m'en vais bâtir sera grande; car notre Dieu est grand au-dessus de tous les dieux. C'est pourquoi envoie-moi maintenant quelque homme qui s'entende à travailler en or, en argent, en airain, en fer, en écarlate, en pourpre, en cramoisi, et qui sache graver, afin qu'il soit avec les hom-

mes experts que j'ai avec moi en Judée et à Jérusalem, lesquels David, mon père, a préparés. Envoie-moi aussi du Liban des bois de cèdre, de sapin et d'algumin; car je sais que tes serviteurs s'entendent bien à couper les bois du Liban; et voilà que mes serviteurs seront avec les tiens. Et qu'on m'apprête des bois en grande quantité, car la maison que je m'en vais bâtir sera grande et merveilleuse. » Et Hiram, roi de Tyr, répondit par écrit et dit : « Béni soit l'Eternel, le Dieu d'Israël, qui a fait les cieux et la terre, de ce qu'il a donné au roi David un fils sage, prudent et intelligent, qui doit bâtir une maison à l'Eternel. Je t'envoie donc maintenant un homme expert et habile [1], sachant travailler en or, en argent, en airain, en fer, en pierre, en bois, en écarlate, en pourpre, en fin lin et en cramoisi, et sachant faire toutes sortes de gravures et de dessins, de toutes choses qu'on lui proposera, avec les hommes experts que tu as. Nous couperons du bois du Liban autant qu'il t'en faudra, et nous les mettrons par radeaux sur la mer de Japho, et tu les feras monter à Jérusalem. » — Le roi Salomon fit une levée de gens sur tout Israël; elle fut de trente mille hommes; il en envoya dix mille au Liban chaque mois. Tour à tour ils étaient un mois au Liban et deux mois en leur maison, et Adoniram était commis sur cette levée. Salomon fit aussi une levée de cent cinquante-trois mille ouvriers étrangers, soixante-dix mille qui portaient les faix, quatre-vingt

[1] Cet homme expert et habile est sans doute cet autre Hiram que l'on considère comme l'un des architectes du temple.

mille qui coupaient les bois sur la montagne, de plus trois mille six cents commis qui avaient la charge de l'ouvrage, lesquels commandaient aux peuples employés à ce travail. Par le commandement du roi, on amena de grandes pierres de prix et toutes taillées pour faire les fondements du temple, de sorte que les ouvriers tailleurs de pierre et autres de Salomon et d'Hiram taillèrent et préparèrent les pierres et les bois; puis ils bâtirent, ils élevèrent et ils décorèrent de toutes manières le temple le plus grand, le plus riche de l'univers.

Salomon ayant ainsi prouvé sa reconnaissance au Dieu dont il tenait la sagesse, songea à se bâtir plusieurs palais d'une étonnante richesse; il fit élever des murailles autour de Jérusalem, fonda, embellit ou fortifia plusieurs villes. Il soumit à un tribut les misérables restes des nations qui avaient jadis possédé la Judée; il étendit les relations commerciales de ses sujets, et rendit son royaume florissant au-dedans et redoutable au-dehors. Parmi les monarques qu'attira auprès de lui sa haute réputation, l'Ecriture sainte distingue la reine de Saba ou du Midi, qui vint le visiter vraisemblablement à l'époque où le temple fut achevé. Le roi des Juifs et la reine de Saba se firent réciproquement des présents très-riches, et cette reine s'en retourna ravie d'admiration et de joie. Cependant Salomon ne résista pas toujours aux séductions qui l'environnaient de toutes parts, et il s'égara dans les passions qui ont perdu tant de rois : il se livra au sensualisme oriental; il eut jusqu'à sept cents femmes et trois cents concubines prises parmi les nations avec les-

quelles la loi défendait aux Juifs de s'allier, et il s'abandonna, pour leur plaire, au culte des idoles. La volupté, en dégradant son cœur, obscurcit sa raison, et son règne ne fut plus qu'une longue suite de turpitudes. Il put prévoir, dans ses derniers jours, que son royaume après lui serait divisé, et ce fut au milieu de ces craintes qu'il expira, âgé de 58 ans; il en avait régné quarante.

Salomon a composé le *Cantique des Cantiques*, *l'Ecclésiaste*, et d'autres ouvrages très-poétiques et philosophiques. Il fut regardé comme le type de la sagesse orientale; il est encore de nos jours vénéré de toute l'Asie, qui le nomme *le glorieux Soliman*. On peut le croire, Salomon eut des vertus et de grandes qualités qui lui appartenaient en propre : c'est ce qui lui valut l'amour des peuples. Ses défauts et ses vices, dans le pays où il régnait, étaient attachés à sa condition de roi. Son royaume a été partagé après lui; mais c'est le destin des plus puissants monarques de n'avoir point de postérité légitime, et de laisser leurs vastes États morcelés ou asservis : ainsi César, Alexandre, Charles XII et Napoléon.

Maître Jacques.

Maître Jacques est un personnage peu connu; chaque Société a fait sur son compte une histoire plus ou moins invraisemblable; il en est une pourtant qui jouit d'un assez grand crédit auprès de beaucoup de Compagnons du Devoir. C'est de celle-là que j'extrais, sans y changer un mot, les détails qu'on va lire :

« Maître Jacques, un des premiers maître de « Salomon et collègue d'Hiram, naquit dans « une petite ville des Gaules nommée Carte, au- « jourd'hui Saint-Romili, située dans le midi; « (il était fils de Jacquin, célèbre architecte) il « se *livra* à tailler la pierre; dès l'âge de « quinze ans il quitta sa famille; il voyagea « dans la Grèce, alors le centre des beaux-arts, « où il se lia étroitement au philosophe.... d'un « *génie* distingué, lequel lui apprit la sculpture « et l'architecture; il devint bientôt célèbre « dans ces deux parties.

« Ayant appris que Salomon avait fait un « appel à tous les hommes célèbres, il passa en « Égypte, et de là à Jérusalem; il ne fut pas « d'abord distingué parmi les ouvriers; mais « ayant reçu du premier maître l'ordre de faire « deux *colonnes*, il les sculpta avec tant d'art « et de goût qu'il fût reçu *maître*. » On place ici une très-longue énumération de tous les travaux qu'il fit dans le temple, puis on ajoute : « Maître Jacques arriva à Jérusalem à l'âge « de vingt-six ans; il y demeura très-peu de « temps après la construction du temple; plu- « sieurs maîtres désirant retourner dans leurs « patries, quittèrent Salomon comblés de bien- « faits.

« Maître Jacques et maître Soubise revinrent « dans les Gaules; ils avaient juré de ne jamais « se séparer; mais bientôt, maître Soubise, dont « le caractère était violent, devint jaloux de « l'ascendant que maître Jacques avait acquis « sur leurs disciples, et de l'amour qu'ils lui « portaient, se sépara de lui et choisit d'autres « disciples. Maître Jacques débarqua à Mar-

« seille [1] et maître Soubise à Bordeaux. Avant « de commencer ses voyages, maître Jacques « se choisit treize Compagnons et quarante dis- « ciples; un d'eux le quitta, il en choisit un « autre; il voyagea pendant trois ans, laissant « partout le souvenir de ses talents et de ses « vertus.

« Un jour s'étant éloigné de ses disciples il « fut assailli par dix disciples de maître Sou- « bise, qui voulaient l'assassiner, et, voulant « se sauver, il tomba dans un marais, dont les « joncs l'ayant soutenu le mirent à l'abri de « leurs coups; pendant que ces lâches cher- « chaient le moyen de parvenir à lui, ses dis- « ciples arrivèrent et le délivrèrent.

« Il se retira à Sainte-Beaume. Un de ses dis- « ciples, nommé par plusieurs Jéron, par d'au- « tres Jamais, le trahit et le livra aux disciples « de maître Soubise. Un matin, avant le levé « du soleil, maître Jacques était seul, en prière, « dans un endroit accoutumé; le traître y vint « avec ses bourreaux, lui donna, comme de « coutume, le baisé de paix, qui fut le signal « de la mort, alors cinq scélérats tombèrent sur « lui et l'assassinèrent de cinq coups de poi- « gnards.

« Ses disciples arrivèrent trop tard, mais « assez tôt pour recevoir ses derniers adieux. « Je meurs, dit-il, Dieu l'a voulu ainsi; je « pardonne à mes assassins, je vous défends de « les poursuivre : ils sont assez malheureux;

[1] Plusieurs parties de la légende que je transcris ne pourraient supporter un examen sérieux; il suffit de rappeler que la ville de Marseille n'a été fondée que 600 ans avant Jésus-Christ, et celle de Bordeaux environ 300.

« un jour ils en auront le repentir. Je donne « mon âme à Dieu, mon créateur, et vous, mes « amis, recevez le baisé de paix. Lorsque j'au- « rai rejoint l'Etre suprême, je veillerai encore « sur vous; je veux que le dernier baisé que je « vous donne vous le donniez toujours aux « Compagnons que vous ferez, comme venant « de leur père; ils le transmettront de même à « ceux qu'ils feront; je veillerai sur eux comme « sur vous; dites-leur que je les suivrai partout « tant qu'ils seront fidèles à Dieu et à leur De- « voir, et qu'ils n'oublieront jamais..... il pro- « nonça encore quelques paroles qu'on ne pût « comprendre, et, croisant ses bras sur sa poi- « trine, il expira, dans sa quarante-septième « année, quatre ans et neuf jours après être « sorti de Jérusalem, 989 ans avant Jésus-Christ.

« Les Compagnons lui ayant ôté sa robe, lui « trouvèrent un petit jonc qu'il portait en mé- « moire de ceux qui l'avaient sauvé lorsqu'il « tomba dans le marais.

« Depuis lors les Compagnons ont adopté le « jonc; on ne sait pas si maître Soubise fut « l'auteur de sa mort; les larmes qu'il versa « sur son tombeau et les poursuites qu'il fit à « ses assassins, levèrent une partie des soupçons « qui pesaient sur lui. Quant au traître, il ne « tarda pas à se repentir de son crime, et dans « le désespoir que lui occasionnèrent ses re- « mords, il se jeta dans un puits que les Com- « pagnons remplirent de pierres.

« Maître Jacques ayant fini sa carrière, les « Compagnons formèrent un brancard et le por- « tèrent dans le désert de Cabra, aujourd'hui « Sainte-Magdelaine. » Il est ici question de

l'embaumement de maître Jacques et des cérémonies funèbres qui durèrent trois jours; le cortège éprouva un violent orage, traversa des bois, des montagnes, fit des stations dans un lieu appelé aujourd'hui Caverne-Saint-Evreux, dans d'autres qu'on appela plus tard Saint-Maximin, Cabane-Saint-Zozime, etc.; le cortège arriva enfin au lieu du repos.

« Avant de descendre le corps dans le tom-« beau, dit la légende, le premier lui donna le « baisé de paix, chacun suivit son exemple, « après quoi, lui ayant ôté son bourdon, le re-« mirent dans la bière et le descendirent dans « la tombe; le premier descendit auprès de lui, « les C..... le couvrirent du drap mortuaire; « puis, ayant fait la *guilbrette*, il se fit donner « du pain et du vin et de la chair, les déposa dans « la tombe et sortit. Les C..... couvrirent la « tombe de grosses pierres et les scellèrent de « fortes barres de fer; puis, ayant fait un grand « feu, ils y jetèrent leurs torches et tout ce qui « avait servi aux funérailles de leur maître.

« Les habillements furent mis dans une « caisse. A la destruction des temples, les en-« fants de maître Jacques s'étant séparés, ils se « partagèrent ses habillements, et ils furent « ainsi donnés :

« Son chapeau, aux chapeliers;
« Sa tunique, aux tailleurs de pierre;
« Ses sandalles, aux serruriers;
« Son manteau, aux menuisiers;
« Sa ceinture, aux charpentiers [1];
« Et son bourdon, aux charrons. »

[1] On ne verra pas sans étonnement la ceinture de maître Jacques échoir aux charpentiers, enfants de Soubise.

Après la répartition des objets ayant appartenu à maître Jacques, on trouve l'acte de foi prononcé par maître Jacques, le jour de sa réception, devant Salomon, Hiram, le grand sacrificateur, et tous les maîtres. Cet acte de foi, ou plutôt cette prière à Dieu, est fort belle. Il me resterait maintenant à consacrer un article au père Soubise; mais n'ayant aucun document curieux sur ce fondateur, on sera forcé de s'en tenir à ce que l'on vient de voir.

Enfants de Salomon.

TAILLEURS DE PIERRE.

Les tailleurs de pierre, *Compagnons étrangers*, dit *les Loups*, passent pour être ce qu'il y a de plus ancien dans le Compagnonage. On fait courir sur eux une vieille fable où il est question d'Hiram, selon les uns, d'Adoniram, selon les autres; on y voit des crimes et des châtiments : mais je laisse cette fable pour ce qu'elle vaut.

Les tailleurs de pierre se divisent en deux classes : les *Compagnons* et les *Jeunes-Hommes*; il y a un premier Compagnon qui préside l'assemblée des Compagnons, un premier Jeune-Homme qui préside l'assemblée des Jeunes-Hommes; les Compagnons se parent de la canne et de rubans fleuris d'une infinité de couleurs, qu'ils portent passés derrière le cou et flottants sur la poitrine. Celui qui se présente pour faire partie de la Société fait un temps de noviciat; il mange, il couche chez la

Mère, et ne participe pas aux frais du corps. Quand il est suffisamment connu, on le reçoit Jeune-Homme, et il porte, comme tous ceux de sa classe, des rubans verts et blancs attachés à la boutonnière de l'habit et flottant au côté droit. Les Compagnons et les Jeunes-Hommes ont des surnoms tels que ceux-ci : *La Prudence de Draguignan, La Fleur de Bagnolet, La Liberté de Châteauneuf*, etc. Ils prennent le nom de leur pays, quelque grand ou petit qu'il soit, et le surnom qu'ils ont reçu de la Société passe toujours devant; c'est l'inverse de presque toutes les autres Sociétés. Ce n'est encore que chez eux que les non-Compagnons portent des surnoms et des couleurs. Ils remplacent le mot *Monsieur* par le mot *Coterie*. Ils ne *hurlent* pas, ils exercent quelquefois le *topage*. Quoiqu'il y ait dans cette Société un premier Compagnon et un premier Jeune-Homme, et par conséquent des assemblées à part, l'accord le plus parfait n'a jamais cessé de régner entre eux.

Ainsi se trouvait terminé cet article dans la première édition de ce livre. J'ajouterai qu'une rupture a éclaté depuis peu chez les Compagnons étrangers, que des Jeunes-Hommes s'en sont retirés, et ont formé une association nouvelle, dite des *Compagnons de l'Union*. Cette association reste sous la bannière de Salomon.

MENUISIERS.

Dans la Société des menuisiers du Devoir de Liberté, dit *les Gavots*, il y a trois ordres de Compagnons, savoir : premier ordre ou *Com-*

pagnons reçus; deuxième ordre ou *Compagnons finis;* troisième ordre ou *Compagnons initiés*. Il y a en outre la classe de ceux qui ne sont pas encore reçus et que l'on nomme *Affiliés*. Quand un jeune homme se présente et demande à être membre de la Société, on interroge ses sentiments; s'il fait des réponses satisfaisantes, on l'embauche. A la première assemblée générale, on le fait monter en chambre, et, en présence de tous les Compagnons et de tous les Affiliés, on lui fait quelques questions pour savoir s'il ne s'est pas trompé, si c'est bien dans cette Société et non dans une autre qu'il a voulu entrer; car, comme on le lui fait observer, il y en a plusieurs, et chacun est libre dans son choix. Enfin, on lui fait lecture du règlement auquel tout Compagnon, tout Affilié doivent se soumettre; on lui demande s'il peut s'y conformer: s'il répondait non, il pourrait se retirer; s'il répond oui, il est *Affilié* et placé à son rang de salle. S'il est honnête et intelligent, il arrivera successivement à tous les ordres du Compagnonage et à tous les emplois de la Société. Les Compagnons se parent de petites cannes et de rubans bleus et blancs qu'ils attachent à la boutonnière de l'habit, et qu'ils font flotter au côté gauche. Le chef de la Société est nommé *premier Compagnon*, s'il est du second ordre, et *Dignitaire*, s'il est du troisième. Dans le premier cas, ses rubans, qu'il porte comme les autres Compagnons, sont embellis de franges en or; il est paré, les jours de fête et de cérémonie, d'un bouquet à deux épis dorés : dans le second, il est décoré d'une écharpe bleue, passant sur l'é-

paule droite et pendant au côté gauche, ornée sur la poitrine d'une équerre et d'un compas entrelacés, et à ses extrémités inférieures, de franges en or. La Société change de chef deux fois par an; tous les Compagnons, tous les Affiliés concourent à l'élection; le vote est par bulletin. Le candidat qui obtient la majorité des suffrages est proclamé Premier Compagnon ou Dignitaire, selon l'ordre auquel il appartient; on le pare des insignes de sa nouvelle dignité, et il est pendant six mois à la tête de la Société. Il accueille les arrivants, dispose du *Rouleur* à son gré; il fait *embaucher*, lever les *acquits;* il convoque les assemblées. Mais il a des devoirs à remplir et a besoin de marcher droit pour n'être pas révoqué. Il y a un Secrétaire et des Anciens chargés de surveiller journellement la direction des affaires. A la Société appartient le contrôle de toute chose. On voit qu'une hiérarchie est établie dans cette Société, ce qui néanmoins n'en exclut pas l'égalité entre tous ses membres. Les Compagnons et les Affiliés sont mêlés dans les ateliers, dans les chambrées et aux mêmes tables; ils se reunissent aux mêmes assemblées. Un Compagnon n'a pas plus de pouvoir sur un Affilié que celui-ci n'en a sur un Compagnon. Le règlement étant positif et les droits étant communs, on peut se prendre réciproquement en défaut. Un chef de la Société pris en défaut subit double peine, et cela pour lui rappeler qu'il doit servir d'exemple à tous. Les lois de la Société défendent le topage. Ces deux mots *vous* et *toi,* ont paru se faire la grimace; il en fallait proscrire un, on a proscrit le *toi*. Tous les membres de la So-

ciété, jeunes et vieux, doivent se dire réciproquement *vous*. La propreté et le respect sont de rigueur. Les Compagnons portent des surnoms tels que ceux-ci : *Languedoc La Prudence*, *Bordelais La Rose*, etc.; le mot *Pays* est à la place du mot *Monsieur;* on ne connaît pas les hurlements.

On trouve vraiment de très-bonnes choses dans cette Société ; il y a cependant un point qui excite quelquefois des réclamations. Si des Affiliés venaient s'en plaindre à moi, je leur répondrais : « Cela vous paraît mauvais et cause votre mécontentement; examinez-le avec attention, pensez-y, méditez-le sans cesse, mais ne soyez point poussés par des sentiments égoïstes; soyez laborieux, soyez sages et prudents, bientôt vous serez Compagnons; alors, si ce qui vous parut mauvais vous le paraît encore, tentez de le réformer. Pour être justes et généreux, il faut faire pour les autres ce que vous auriez voulu que l'on fît pour vous.

« Si vous proposez un jour une réforme qu'on ne voudra pas accueillir, gardez-vous bien de vous retirer pour cela de la Société : vous feriez présumer par là que vos intentions n'étaient pas pures.

« De plus, si ayant tenté plusieurs fois d'introduire une réforme, vous n'avez pu y réussir, n'en soyez point blessés, mais soyez jusqu'au bout les hommes de la Société. Après vous, soyez-en convaincus, d'autres Compagnons s'empareront de vos idées, ils les pousseront plus avant, et finiront enfin par les faire triompher en votre absence même!

« Il faut agir avec sagesse, avec prudence

pour faire le bien. Ceux qui agissent autrement n'engendrent que désordre et bouleversement. Les sociétés ont deux genres d'ennemis : ce sont ceux qui, attachés aux vieilles formes, ne tiennent aucun compte de la marche des temps, et ceux qui, avec des idées opposées, les devancent et veulent faire impérieusement, brutalement, ce qu'ils appellent la volonté de tous. Je ne veux rien dire sur les intentions, mais j'avouerai que les rétrogrades et les trop violents sont également dangereux.

« Voulez-vous servir une bonne cause, procédez avec douceur, avec persévérance, et que jamais rien ne vous rebute. »

SERRURIERS.

J'ai peu de choses à dire des Compagnons serruriers; ce que j'ai dit des menuisiers s'applique parfaitement à eux; ils ont même organisation, mêmes lois, même règlement.

Ils sont peu nombreux sur le tour de France. Quand ils sont trop peu dans une ville, ils font *mère* commune avec les menuisiers, parmi lesquels ils se confondent comme s'ils étaient du même état. Dans cette circonstance, un serrurier peut devenir chef d'une Société où il n'y aurait presque que des menuisiers.

Les enfants de Salomon reçoivent parmi eux des hommes de toutes religions.

Pour ne pas interompre ce que j'ai à dire sur les Sociétés primitives, je renvoie un peu plus loin à parler des Charpentiers de Liberté.

Enfants de maître Jacques.

TAILLEURS DE PIERRE.

Les tailleurs de pierre, *Compagnons du Devoir* ou *Compagnons passants*, dits les *Loups-Garoux* sont, dit-on, moins anciens que les Compagnons étrangers, dont la Société existait seule dans le vieux temps.

La division se mit au sein de cette Société. Il y eut scission. Ceux qui se retirèrent formèrent une association particulière, et se dirent *Compagnons passants*. Ces deux noms, *étrangers* et *passants*, viennent de ce que presque tous les tailleurs de pierre qui travaillèrent au temple de Salomon n'étaient pas de la Judée, mais de Tyr et des pays environnants; ils étaient donc *étrangers* dans Jérusalem. Ils étaient *passants* aussi, car ils ne prétendaient pas y demeurer toujours.

Cette Société de tailleurs de pierre se divise en deux classes, les Compagnons, et ceux qui aspirent à l'être, et que l'on appelle *Aspirants*. Les Compagnons portent de longues cannes et des rubans fleuris de couleurs variées, attachés autour du chapeau, et tombant jusqu'au bas de l'oreille. Ils s'appellent *Coterie*, et portent des surnoms comme les autres tailleurs de pierre; ils *topent*, ils ne hurlent pas. Leur rigueur envers les Aspirants est excessive.

Les *Loups* et les *Loups-Garoux* sont à peu près égaux en nombre; ils sont ennemis jurés, et se livrent souvent des combats sanglants. Quand ils travaillent à un même pont, il est

dangereux de les placer sur la même rive; la rivière est quelquefois trop étroite pour les séparer. Dans Paris cependant ils travaillent fréquemment ensemble, et il n'en résulte rien de mauvais.

MENUISIERS.

Dans la Société des Compagnons menuisiers du *Devoir* dits les *Dévorants* ou *Devoirants* (on leur donne aussi le nom de *Chiens*, commun à tous les Devoirants), il y a deux classes bien tranchées; ce sont, comme dans toutes les Sociétés se disant de maître Jacques, les Compagnons et les Aspirants. Les Compagnons tiennent assemblée à part, les Aspirants de même; un Compagnon commande l'assemblée des Compagnons, le premier Aspirant commande celle des Aspirants. Les Compagnons pénètrent dans l'assemblée des Aspirants qu'un des leurs préside, et les Aspirants ne peuvent entrer dans l'assemblée des Compagnons. Les Compagnons couchent en chambre particulière, mangent à des tables où les Aspirants ne peuvent prendre place. Les jours des grandes fêtes, ils font festin à part et dansent à part; enfin il y a peu de liaison, peu de sympathie entre ces deux classes; les uns affectent des airs que les autres n'admirent plus. Ce qui le prouve, ce sont les discordes qui ont éclaté entre eux dans plusieurs grandes villes, et qui ont fait naître la Société des *Révoltés*, société très-nombreuse.

Les Compagnons menuisiers ne se donnent point de surnoms; ils s'appellent par leurs noms de baptême et de pays, comme, par exemple,

Pierre le Gâtinais, *Hippolyte le Nantais*, etc., etc. Ils portent des petites cannes et des rubans verts, rouges, blancs, attachés à la boutonnière, comme les Gavots. Ils portent aussi des gants blancs parce qu'ils n'ont pas, disent-ils, trempé leurs mains dans le sang d'Hiram. Ils n'ont qu'un ordre de Compagnons. Cependant le nouveau reçu, dit *Pigeonneau*, fait un temps de noviciat. Chaque Compagnon fait tour à tour une semaine de rôle, comme dans toutes les autres Sociétés.

Le Compagnon le plus ancien dans une ville est nommé le *premier en ville*, et les Aspirants le regardent comme un premier Compagnon. S'il y a parmi les Compagnons un chef élu, ce chef est peu connu des Aspirants.

Ils font usage du mot *pays;* ils se prêtent, entre Compagnons, un appui mutuel. Ils sont propres et passent pour être fiers, ils ne voudraient pas que les menuisiers et serruriers de Salomon pussent se dire Compagnons du Devoir de Liberté, mais Compagnons de la Liberté seulement; il faudrait pour les contenter rayer le mot *devoir*.

Les menuisiers des deux Sociétés sont rivaux certainement; mais ils en viennent rarement aux mains.

Les menuisiers enfants de maître Jacques, et quelques autres corps d'état soumis aux règles du même fondateur, ne doivent recevoir Compagnon, d'après leur Code, que des catholiques.

J'ai adressé, un peu plus haut, quelques paroles amies aux Affiliés; j'oserai, si des Aspirants voulaient bien m'entendre, leur donner ce conseil : « Vos Compagnons manquent-ils de quel-

que justice envers vous : sachez patienter et souffrir un peu; ce n'est qu'un temps de noviciat, qu'un temps d'épreuve, par lequel tous vos chefs ont passé : instruisez-vous, comportez-vous bien et faites-vous recevoir le plus tôt possible. Une fois Compagnon, portez dans le gouvernement, dans l'esprit de votre Société, les idées nouvelles et progressives qui doivent la rajeunir. Etes-vous éclairés? Eclairez-vous davantage. Etes-vous bons? Soyez meilleurs encore. Soyez les véritables enfants de la France, soyez généreux et appliquez-vous, sans relâche, non à vous venger des humiliations que vous pouvez avoir subies et qu'il faut oublier, mais à servir vos semblables et la cause de l'avenir et de la fraternité. »

SERRURIERS.

Les serruriers sont organisés comme les menuisiers, mais ils sont beaucoup moins nombreux. Dans ces derniers temps, des révoltes d'Aspirants les ont considérablement affaiblis.

Il n'existe pas entre les menuisiers et les serruriers un accord parfait. Ils ne se fréquentent même plus. Je connais la cause de leur refroidissement; mais je crois qu'il n'est pas utile d'en parler.

J'ai dit quelque part que les Enfants de maître Jacques s'étaient adjoint d'autres corps d'états, mais les nouvelles Sociétés étant faites à l'image des anciennes, j'ai peu de choses à en dire. Cependant je citerai plus loin quelques particularités qui les distinguent.

Enfants du père Soubise.

CHARPENTIERS.

La Société des charpentiers, *Compagnons passants* ou *Bondrilles* ou *Drilles,* se disant aussi *Dévorants*, renferme deux classes, les Compagnons et les *Renards* (sorte d'Aspirants). Les Compagnons portent de très-grandes cannes et des rubans fleuris et variés en couleurs; il les attachent autour de leurs chapeaux et les font descendre par-devant l'épaule. Dans leurs rapports avec leurs *Renards,* ils sont peu commodes; on a vu des Compagnons se nommer le *Fléau des Renards,* d'autres la *Terreur des Renards*, etc. Le Compagnon est un maître, le Renard est un serviteur. Le Compagnon peut lui dire : — Cire-moi mes bottes, brosse-moi mon habit, verse du vin dans mon verre, etc. Le Renard obéit, et le Compagnon se réjouit d'avoir fait *aller* le Renard. En province, un Renard travaille rarement dans les villes; on le chasse, comme on dit, *dans les broussailles*. Dans Paris, on le rend moins farouche, et il travaille dans les mêmes chantiers que les Compagnons.

Celui qui dans un chantier conduit les travaux est nommé *Gâcheur*, et touche sans doute une journée plus élevée que les autres travailleurs. Excepté lui, tous les autres charpentiers, qu'ils soient bons ou mauvais ouvriers, reçoivent la même paie. Ils disent qu'un ouvrier très-bouché peut avoir un appétit très-ouvert, et qu'il faut qu'il vive et fasse vivre

sa famille. Des gens concluront de cette égalité de paie qu'il vaut autant, dans cet état, être mauvais que bon ouvrier; mais qu'ils réfléchissent que l'ouvrier le moins habile fait les travaux les plus grossiers et les plus rudes, et qu'il est, quand l'ouvrage baisse, le premier renvoyé du chantier; ils conviendront alors qu'il y a toujours un désavantage à être mauvais ouvrier.

Les Compagnons *Drilles* hurlent dans leurs cérémonies et reconnaissances; ils topent sur les routes; ils se battent souvent, soit contre les boulangers, soit contre les cordonniers et autres corps d'états. Ils se soutiennent très-bien et savent maintenir les prix de leurs journées.

Je ferai remarquer que dans ce corps d'état l'apprenti est appelé *Lapin,* l'aspirant *Renard,* le Compagnon *Chien,* et le maître *Singe.* Voici comment on explique ces qualifications. Le Lapin est le plus faible et le moins intelligent. Le Renard, plus grand et plus fort, fait courir le Lapin et le fait aller où il veut. Le Chien prime à son tour sur le Renard, et lui donne de rudes chasses. Le Singe, le plus fin, le plus adroit de tous, prime sur le Chien, sur le Renard et sur le Lapin, dispose de tous à son gré, et les exploite à son profit. Les charpentiers sont loin de se fâcher, quand on rit de ces nombreuses métamorphoses.

Adjonction aux Enfants de Salomon.

CHARPENTIERS.

Les charpentiers, se disant de nos jours *ompagnons de Liberté,* se disaient autrefois

Renards de Liberté; ce qui prouverait qu'ils ont été dans des temps plus anciens aspirants des Compagnons Drilles, contre lesquels, se voyant traités en esclaves, ils se seront révoltés ; ils auront quitté l'habitation commune pour vivre et faire mère à part. S'étant ainsi affranchis de leur servitude et vivant sans maîtres, ils auront ajouté à leur nom de *Renard* le mot *liberté*. Ils ne tardèrent pas à se donner un Devoir et à se faire Compagnons. Ils se dirent alors Compagnons de Liberté et Enfants de Salomon. Ils ont, sans doute, pour former leur Devoir, fait des emprunts à d'autres Sociétés, principalement à celle d'où ils sortaient : les *hurlements* qu'ils poussent le font présumer. Ils n'ont point de rapports avec les anciens Enfants de Salomon. Leurs hurlements, comme on peut le penser, porteront toujours obstacle à une franche union.

Les charpentiers, Compagnons de Liberté, habitent à Paris la rive gauche de la Seine; les charpentiers, Compagnons passants ou Drilles, habitent la rive droite. Ils sont tenus, les uns et les autres, d'après une certaine convention, à travailler du côté du fleuve où leur domicile est fixé : ce qui ne les empêche pas de se livrer souvent de rudes combats.

Adjonction aux Enfants de maître Jacques.

ÉTATS DIVERS.

J'ai déjà dit que les menuisiers avaient reçu les tourneurs, les serruriers et les vitriers. Les

anciens ne hurlent pas. Les tourneurs et les vitriers hurlent. Je ne replacerai pas ici les noms de toutes les sociétés engendrées immédiatement après celle-ci. J'observerai qu'elles se ressemblent toutes sous beaucoup de rapports. Quant aux hurlements, quant au topage, elles en usent presque toutes; quant aux longues cannes, quant aux couleurs, on en porte partout; quant aux divisions par classes, ce sont toujours des Compagnons et des Aspirants.

Les *Cloutiers* ont quelque chose de particulier; ils suivent encore les plus vieilles coutumes : ils commandent leurs assemblées, ils font leurs grandes cérémonies en culotte courte et en chapeau monté. De plus, ils ont des cheveux longs et tressés sur leur tête. Si un membre de leur Société vient à mourir, ils quittent leurs chapeaux, défont, délient leurs longues tresses, et vont l'enterrer avec les cheveux en désordre et leur couvrant presque tout le visage. Les cloutiers sont nombreux à Nantes, et l'on peut dire d'eux qu'ils se soutiennent comme des frères.

Les *Forgerons* aussi se parent de culottes courtes et de chapeaux montés.

Je parlerai de quelques sociétés moins anciennes.

Les Compagnons *Tisserands* datent de 1775; un menuisier traître à sa Société leur vendit le Devoir.

Les *cordonniers* n'ont guère que trente ans de Compagnonage. Voici leur origine : Un gendarme, ayant été ouvrier et Compagnon corroyeur, vendit dans Angoulême son Devoir à un cordonnier nommé *Carcassonne Le Turc*,

qui le communiqua à ceux de sa profession. Les cordonniers se formèrent en société et devinrent très-forts; ils soutinrent pendant huit jours une bataille affreuse contre les corroyeurs. Il y eut des blessés et des morts. A la suite de cette affaire, *Mouton Cœur-de-Lion*, cordonnier des plus courageux, fut mis aux galères de Rochefort, où il mourut, sans doute de chagrin et d'ennui. Les cordonniers vénèrent la mémoire de ce Compagnon, et dans un de leurs couplets on trouve les vers suivants :

Provençal l'invincible,
Bordelais l'Intrépide,
Mouton Cœur-de-Lion
Nous ont fait Compagnons.

Le Devoir fut porté d'Angoulême à Nantes, et de là se répandit dans d'autres villes. Les Compagnons cordonniers sont nombreux et d'une bravoure remarquable. Ils se battent fréquemment, et je dois avouer qu'ils sont souvent attaqués.

Les cordonniers portent d'abord deux couleurs, une rouge, une bleue; puis dans chaque ville de Devoir où ils passent, ils prennent une couleur de plus[1]. Ce qui fait qu'en terminant leur tour de France, ils en ont un grand nombre.

J'ai dit que les cordonniers ne comptaient qu'une trentaine d'années de Compagnonage. Cependant on trouvera dans l'Histoire de Paris, par Dulaure, que le 27 septembre 1645, les Compagnons cordonniers, appelés *Compa-*

[1] Ces couleurs que l'on prend de plus et dont plusieurs corps d'états font usage, s'appellent des *faveurs*.

gnons du Devoir, furent dénoncés à la faculté de théologie à cause des pratiques de l'initiation d'un apprenti au grade de Compagnon, etc., etc. Il est probable que cette Société fut dissoute, et que son Devoir se perdit; car il est bien positif que la Société actuelle des cordonniers est peu ancienne.

Les *Boulangers* comptent une vingtaine d'années de Compagnonage, ils tiennent le Devoir des doleurs, et ils se sont formés en société à Nantes, à La Rochelle, puis à Bordeaux.

Les *Ferrandiniers*, ou ouvriers en soie, se sont formés en 1832 en Compagnonage; ils ont essayé, il y a peu de temps, de rentrer dans la famille des Enfants de maître Jacques. S'ils n'ont pas obtenu cette faveur, ils ont au moins reçu de bonnes raisons.

Quelques associations de Compagnons, telles que celles des *Bonnetiers*, des *Potiers*, des *Épingliers*, etc., se sont effacées; elles ont été remplacées par d'autres; de nouvelles associations se forment encore, tant le besoin de s'associer se fait sentir aux ouvriers.

Adjonction aux Enfants du père Soubise.

COUVREURS ET PLATRIERS.

Les charpentiers ont reçu les *Couvreurs* et les *Plâtriers*; ils diffèrent peu les uns des autres dans leurs arrangements. Chez les couvreurs, le non-Compagnon est appelé *Aspirant*, et chez les plâtriers *Bouquin*.

RÉFLEXIONS.

Les Enfants du père Soubise, comme les Enfants de maître Jacques, se disent Compagnons du *Devoir*. Les Compagnons du Devoir seraient très-forts s'ils étaient d'accord entre eux, mais ils ne le sont pas.

Ainsi, les menuisiers, amis des charpentiers et des tailleurs de pierre, sont ennemis des maréchaux que ces derniers accueillent.

Les maréchaux tiennent le Devoir des forgerons, et en sont repoussés.

Les maréchaux repoussent les bourreliers.

Les forgerons ont reçu les charrons sous la condition que ceux-ci porteraient les couleurs à une boutonnière basse; les charrons promirent tout, mais ils n'ont pas tenu leur promesse; ils portent les couleurs aussi haut que les forgerons : voilà la cause de leur haine et de leurs querelles.

Les charpentiers portent les couleurs d'une manière, les tanneurs veulent les porter de la même manière, c'est ce qui les rend ennemis jurés.

Les charpentiers sont souvent en contestation avec les tailleurs de pierre au même sujet.

Enfin, presque toutes les discordes entre les Compagnons du Devoir viennent des couleurs et du droit de préséance. Chacun veut avoir le pas sur les autres.

Les vanniers, les doleurs, les tisserands, les sabotiers, les cordiers, vivent dans une sorte d'isolement.

Les boulangers, les cordonniers sont absolu-

ment repoussés de tous les autres corps d'états, qui ne les jugent pas dignes d'être Compagnons.

Je ferai remarquer que les tisserands, les cordonniers, les boulangers, les maréchaux, etc., etc., sont ennemis des Compagnons menuisiers et serruriers du Devoir, et que si, malgré cela, un membre de ces Sociétés avait un frère menuisier ou serrurier, ce frère se mettrait plutôt avec les Compagnons du Devoir qu'avec les Compagnons du Devoir de Liberté; et cela se conçoit, car il dirait : Mon frère est Dévorant, je veux être Dévorant aussi! Voilà ce qui fait que les Compagnons du Devoir dans chaque état sont plus nombreux que les Compagnons du Devoir de Liberté.

Je pourrais parler d'un schisme survenu entre les Compagnons menuisiers du Devoir qui les partage en deux partis, les vieux et les jeunes. Les vieux, connus sous le nom de *Damas* et de *Renégats*, sont peu nombreux; les jeunes ont toute la force de leur Société.

Je pourrais donner aussi quelques détails sur les *Drogains chapeliers*, sur les *Gamins maréchaux*, sur les *Margajas tanneurs* et *cordonniers*, ennemis des Compagnons de ces deux métiers; des *Rendurcis boulangers*, etc.; je me rappelle qu'à Lyon, en 1828, les Rendurcis et Compagnons du même état, se livrèrent dans une rue étroite, une bataille à coups de cannes; la garde vint nombreuse, en arrêta plusieurs, les combattants se rapprochèrent alors, tombèrent vigoureusement sur la garde, reprirent leurs prisonniers et se sauvèrent tous. A Paris, en décembre 1839, dans la rue du faubourg

Saint-Martin, est arrivé un fait à peu près semblable.

Société de l'Union ou des Indépendants, dits les Révoltés.

En 1823 et non en 1830, comme je l'avais dit par erreur, des Aspirants *Menuisiers* et des Aspirants *Serruriers* se révoltèrent à Bordeaux contre leurs Compagnons, et formèrent entre eux le noyau d'une Société nouvelle. Depuis, à Lyon, à Marseille, à Nantes, d'autres Aspirants se sont encore révoltés et formés en société, à l'exemple de ceux de Bordeaux. Ces diverses Sociétés ont correspondu entre elles, et la *Société de l'Union ou des Indépendants* s'est trouvée constituée. Que les Compagnons du Devoir disent tant qu'ils le voudront que cet effet a eu lieu sans cause, je ne le crois pas, car les membres de la nouvelle Société sont très-nombreux, et tant d'individus ne se révoltent jamais pour rien. Ils font la guerre aux Compagnons du Devoir comme Spartacus la faisait à la vieille et injuste Rome; les Compagnons les appellent les *Révoltés;* eux se nomment les *Indépendants*. Il n'y a chez eux aucun mystère, aucune initiation, aucune distinction. Leur chef ou président est nommé par élection; sa présidence dure plus ou moins, c'est-à-dire autant que cela convient soit à lui, soit à la Société. Tous les membres de la Société sont égaux; malgré cette égalité, l'ordre et la paix sont loin de régner chez eux, ce qui prouverait peut-être qu'une hiérarchie bien enten-

due ne nuit pas dans une association de jeunes gens ayant à peu près même fortune, même instruction, et pouvant par conséquent arriver également à tous les ordres et à toutes les places, pour se retirer ensuite de cette société d'ouvriers voyageurs, se fixer quelque part, et devenir membre d'une plus grande société, la société française.

J'ai dit que les *Sociétaires* (c'est ainsi qu'ils se nomment, pour abréger), n'avaient point d'initiation; cependant la Société des *Cordonniers indépendants*, après s'être formée sous l'invocation de Guillaume Tell, a fini par adopter des cannes et des couleurs et par se rapprocher des formes du Compagnonage; d'autres sociétés suivent encore son exemple.

Je retourne à la masse du Compagnonage pour en faire connaître les généralités et les particularités par articles détachés.

Je me répéterai quelquefois; mais ces répétitions prendront très-peu d'espace dans ce livre et auront quelque utilité. C'est pour cela que je me les permettrai.

LA MÈRE [1].

Quant un compagnon va à la maison où la Société loge, mange et tient ses assemblées, il dit : *Je vais chez la mère*. Si l'aubergiste chez lequel la Société est établie n'avait point de

[1] Indépendamment de la *mère*, on a chez les charpentiers et quelques autres corps d'états, des *cayennes*. Ce sont des auberges situées près des chantiers, où les Compagnons travaillent, et dans lesquelles ils vont prendre leurs repas et tenir quelquefois des réunions.

femme, on dirait également en allant chez lui : Je vais chez la *mère*. On le voit, le mot *mère* fait non-seulement penser à la maîtresse de la maison, mais à la maison elle-même. Cela connu, je dirai : L'aubergiste est le père des Compagnons, sa femme est leur mère, les enfants de l'hôtelier et les domestiques sont leurs frères et leurs sœurs. Tous les membres de la Société sont solidaires les uns des autres envers la *mère* jusqu'à un certain degré. On a vu des *pères* et des *mères* aimer les Compagnons comme s'ils étaient leurs propres enfants.

LE ROULEUR OU ROLEUR.

Dans toutes les Sociétés, chaque Compagnon, à tour de rôle, consacre une semaine à embaucher et à lever les acquits; de plus, il convoque les assemblées, il accueille les arrivants, il accompagne les partants en portant sur son épaule leur canne et leur paquet jusqu'au lieu de séparation : telles sont les fonctions du *Rouleur*.

ASSEMBLÉES MENSUELLES.

Dans toutes les Sociétés du Compagnonage, il y a, le premier dimanche de chaque mois, une assemblée générale, que le Rouleur a convoquée dès la veille. Dans cette réunion, chaque membre de la Société verse une somme égale pour couvrir les frais communs; outre les *Assemblées mensuelles*, il est d'autres assemblées que divers cas peuvent nécessiter, par exemple, le départ d'un frère pour que ce frère puisse r‑

clamer si quelqu'un lui doit et pour qu'on puisse lui réclamer s'il doit à quelqu'un; plusieurs autres motifs provoquent des assemblées.

EMBAUCHAGE.

Dans la Société des Compagnons du Devoir de Liberté, le Rouleur conduit, soit un Compagnon, soit un Affilié chez le maître, et lui dit : Voici un ouvrier que je viens vous embaucher. Le maître met cinq francs dans la main du Rouleur, qui, se tournant vers l'ouvrier, lui dit : Voilà ce que le maître vous avance; j'espère que vous le gagnerez. L'ouvrier répond affirmativement. Le maître doit ignorer si l'ouvrier est Affilié ou Compagnon; quand un Rouleur a embauché plusieurs hommes, il leur rend l'argent que le maître leur a avancé, puis ils déjeunent ou dînent ensemble, et ceux-ci, entre tous, lui paient son écot. Cependant il pourrait exiger de chacun à part un léger repas.

Dans la Société des Compagnons du Devoir, le Rouleur mène également ses hommes chez les maîtres, qui avancent cinq francs si c'est un Compagnon, trois francs si c'est un Aspirant. La journée d'un Aspirant est payée cinq sous de moins que celle d'un Compagnon; cependant, comme dans ces derniers temps presque tous les ouvriers sont aux pièces, cette distinction est de peu d'effet. Le Rouleur rend un franc à l'Aspirant, et en garde deux pour lui. Dans les villes de Devoir, il doit verser un franc dans la caisse des Compagnons, caisse qui n'a rien de commun avec celle des Aspirants.

Les Compagnons bourreliers, maréchaux, etc., font payer à l'Aspirant, la première fois qu'ils l'embauchent dans une ville, la somme de six francs. Celui qui a payé cette somme peut se faire réembaucher dans la même ville, sans qu'il lui en coûte rien; les Aspirants de ces Sociétés ne paient point de frais de mois, mais ils reçoivent aussi des secours proportionnés à l'argent qu'ils versent.

Ce n'est que dans l'embauchage que le Rouleur reçoit une sorte de dédommagement, toutes ses autres courses sont gratuites.

LEVAGE D'ACQUIT.

Quand un ouvrier quitte sa boutique, le Rouleur le ramène chez le maître d'où il sort, pour savoir s'ils n'ont rien à se réclamer ni l'un ni l'autre.

Quand un jeune homme sort d'une Société de Compagnons pour entrer dans une autre Société de même genre, les Compagnons qui l'accueillent font lever son acquit chez les Compagnons qu'il quitte, pour savoir s'il s'est bien comporté.

Quand un membre de la Société part d'une ville, on lève son acquit chez la mère, et auprès de la Société.

RAPPORTS DES COMPAGNONS AVEC LES MAÎTRES.

Un maître ne peut occuper que les membres d'une seule Société. Il s'adresse au premier Compagnon qui, par l'intermédiaire du Rouleur, lui procure les ouvriers dont il a besoin. Si le

maître n'est pas content d'un ouvrier, il s'en plaint au premier Compagnon. Si un ouvrier n'est pas content du maître, il s'en plaint également au premier Compagnon, qui cherche à contenter tout le monde autant qu'il le peut. Si un maître est trop brutal et trop exigeant envers les ouvriers, la Société qui le servait cesse de lui en donner; il s'adresse alors à une autre Société; mais s'il ne corrige pas ses manières, il perd encore ses ouvriers. Quand un maître cherche à diminuer toujours le salaire des ouvriers, les Sociétés s'en alarment, car le mal est contagieux. Alors elles s'entendent, et mettent sa boutique en interdit pour un nombre d'années ou pour toujours. Cette interdiction cause un grand dommage au maître; quelquefois elle le ruine; mais les Compagnons n'en sont point touchés, et ils disent hautement : — Il a voulu retirer le pain aux ouvriers; cependant sans eux il ne pouvait pas vivre; il fut un égoïste, un exploiteur sans miséricorde; nous l'avons abandonné à ses propres ressources, qui ont été insuffisantes. Avis à ceux qui voudraient l'imiter!

Le salaire ressemble au poids qui donne le mouvement à l'horloge, ce poids descend de lui-même et naturellement; mais il faut, quand il est assez bas, user d'une force intelligente, sans quoi il arriverait jusqu'à terre, et les rouages ayant cessé d'avoir de l'action les uns sur les autres, l'horloge s'arrêterait. Les ouvriers sont quelquefois obligés, non d'user d'une force brusque, mais d'une certaine force d'inertie; s'ils n'avaient jamais eu recours à cet expédient, le salaire serait tellement descendu,

que la machine industrielle se serait arrêtée, et le maître lui-même en eût horriblement souffert.

Si la vente des denrées fait monter l'argent en haut, la vente du travail des bras doit le faire descendre en bas, afin qu'il puisse encore remonter pour redescendre encore. C'est ce flux et reflux qui fait vivre les classes placées aux extrémités sociales, et les classes intermédiaires. Cette question des salaires, traitée souvent à la légère, mérite des réflexions bien sérieuses.

SERVICES ET SECOURS.

Quand un Compagnon arrive dans une ville, on l'embauche ; s'il n'a pas d'argent, il a du crédit ; si des affaires pressantes exigeaient son départ, étant, lui, dépourvu d'argent, la Société lui accorderait des secours de ville en ville jusqu'à ce qu'il fût rendu à sa destination.

Si un membre de la Société est mis en prison pour des faits non dégradants, on fait pour lui tout ce qu'on peut faire ; s'il tombe malade, chacun va le voir à son tour et lui porte tout ce qui peut lui être utile. Dans certaines Sociétés, on visite moins fréquemment le malade, mais on lui fait dix sous par jour, dont le montant lui est remis dès qu'il sort de l'hospice.

Si un membre meurt, la Société lui rend le dernier service en l'accompagnant jusqu'à sa dernière demeure. Au bout d'un an, son souvenir est rappelé à la mémoire de ses frères.

Si la Société d'une ville éprouve des malheurs et demande des secours, les Sociétés des aut villes ne sont point sourdes à sa voix, e

soulagent promptement et de toutes les manières. Les lois du Compagnonage ne commandent que l'amour et l'abnégation; si les Compagnons en comprenaient le bon esprit, ils seraient non-seulement les amis de ceux de leur catégorie, mais de tous les Compagnons et de tous les hommes.

COTERIES ET PAYS.

Les tailleurs de pierre des deux partis, et les charpentiers des deux partis aussi, se disent *coterie;* tous les Compagnons des autres états se disent *pays.*

SURNOMS DES COMPAGNONS.

Les menuisiers et les serruriers du Devoir ne portent pas de *surnom.* Les tailleurs de pierre des deux partis, faisant passer le surnom devant le nom de pays, s'appellent comme ceci : *La Rose de Bordeaux, Le Décidé de Toulon;* etc.; les chapeliers, les cloutiers, les cordiers, les tisserands s'appelleraient : *La Rose le Bordelais, Le Décidé le Toulonnais,* etc.; les Compagnons de toutes les autres Sociétés tournent la chose différemment et s'appelleraient : *Bordelais la Rose, Toulonnais le Décidé,* etc.; les couvreurs seuls, *Enfans des Bondrilles,* ont dû ajouter, pour se distinguer de leurs pères, un allongement à leurs surnoms; ils pourraient donc s'appeler : *Bordelais la Rose* dit *le Beau Garçon, Toulonnais le Décidé* dit *le Courageux,* etc., etc.

Dans les temps où le compagnonage était persécuté, le surnom que l'on portait en place du

nom de famille a souvent dérobé aux poursuites des autorités civiles et ecclésiastiques, le Compagnon dont on voulait s'emparer.

ORIGINE DES SOBRIQUETS.

Il est probable que dans les premiers temps du Compagnonage, en crainte des docteurs en théologie [1], les cérémonies avaient lieu dans les profondeurs des bois. Il est probable aussi que tous les Compagnons *hurlaient*. Leurs hurlements étaient plus ou moins graves, plus ou moins aigus, selon les Sociétés; de là sont venus sans doute ces sobriquets : *Loups*, *Loups-Garoux*, *Chiens*, etc., etc.

D'autres prétendent que le nom de *Chien*, attribué à tous les Compagnons du Devoir, vient de ce que ce fut un chien qui découvrit le lieu où gisait sous des gravats le cadavre d'Hiram, architecte du Temple, et que, d'après

[1] L'histoire ne nous instruit pas de toutes les persécutions que le Compagnonage a eu à subir. D'après le père Hélyot, voici ce qui se serait passé en 1645 :

« Il y avait parmi les Compagnons artisans de chaque mé-
« tier, dit-il, certaines maximes exécrables et sacriléges qu'on
« appelait vulgairement *le Compagnonage*, d'autant plus
« dangereuses qu'elles étaient cachées sous le voile d'une piété
« apparente, et qu'on pouvait les embrasser avec une entière
« assurance d'impunité, parce qu'elles étaient ignorées des
« juges ecclésiastiques : mais en ayant été avertis par le *ser-*
« *viteur de Dieu* qui n'avait pu les détruire par ses chari-
« tables remontrances, ils les condamnèrent à sa sollicita-
« tion, et défendirent, sous peine d'excommunication, les
« assemblées pernicieuses de ces Compagnons. Ils les avaient
« transportées au Temple au Marais, comme dans un lieu
« exempt de la juridiction de l'archevêque; mais ils en furent
« chassés par sentence du bailli du Temple, à la *requête du*
« *bon Henri*, qui obtint aussi une sentence d'excommunica-
« tion de l'archevêque de Toulouse contre ceux de son dio-

cela, tous les Compagnons qui se séparèrent de ceux qui avaient tué Hiram furent appelés de ce nom de *Chien.*

Sur le sobriquet *Dévorant* je dirai : le Devoir est un Code; c'est l'ensemble des lois et des règlements qui dirigent une société, ceux qui possédaient un Devoir furent nommés *Devoirants*, puis *Dévorants*.

Sur le sobriquet *Gavot*, voici ce que l'on dit : quand les Compagnons du Devoir de Liberté, arrivant de la Judée, débarquèrent en Provence, ils se réunirent sur les hauteurs de la Sainte-Baume; de là ils descendirent dans les vallées et dans les plaines pour se répandre ensuite dans les villes. Ceux qui les virent descendre de la montagne dirent : *ce sont des Gavots*, et ce nom leur fut conservé. Je ferai observer qu'en Provence on appelle Gavots les habitants de Barcelonnette et tous les autres habitants des montagnes.

« qui se laissaient aller dans ces excès de libertinage, et il eut « enfin la consolation de voir le Compagnonage entièrement « aboli, malgré toutes les oppositions qu'il trouva dans cette « sainte entreprise. »

Voir aux bibliothèques royales et autres l'histoire des Ordres monastiques, par le père Helyot, tome VIII, page 179.

Le *bon Henri* ou *Michel Buch* était un dévot ; il voulait que les Compagnons vécussent dans le célibat, et suivissent les pratiques religieuses en usage chez les moines : n'ayant pu réussir dans son projet, il dut naturellement les dénoncer et les calomnier : c'était très-naturel et surtout selon l'ordre du temps.

Les auteurs du dictionnaire de Trevoux ont reproduit, à l'article *Compagnonage*, le passage ci-dessus sans ajouter un mot de réflexion ; ils ont cru le Compagnonage mort quand il était seulement forcé de se cacher. Le Compagnonage est comme le chiendent ; on a beau couper sa tige, il travaille et croît sous terre, puis il reparaît à sa surface toujours plus serré.

QUI HURLE ET QUI NE HURLE PAS.

Les tailleurs de pierre Compagnons étrangers, les menuisiers et les serruriers du Devoir de Liberté ne hurlent pas; les tailleurs de pierre Compagnons passants, les menuisiers et les serruriers du Devoir ne hurlent pas non plus. Les Compagnons de tous les autres corps d'états hurlent, et ils appellent cela chanter, par la raison qu'ils articulent ainsi des mots qu'eux seuls peuvent comprendre.

TOPAGE.

Si deux Compagnons se rencontrent sur une route, ils se *topent*. Voici comment. Etant à une vingtaine de pas l'un de l'autre, ils s'arrêtent, prennent une certaine pose, et ces demandes et ces réponses sont hautement articulées : — Tope! — Tope! — quelle vocation! — Charpentier; et vous, le pays? — Tailleur de pierre. — Compagnon? — Oui, le pays; et vous? — Compagnon aussi. — Alors ils se demandent de quel côté ou de quel Devoir. S'ils sont du même, c'est un fête, ils boivent à la même gourde; si un cabaret se trouve près de là, on y va choquer le verre. Dans le cas contraire, ce sont des injures d'abord, et puis des coups. Il est vrai que dans l'origine le topage n'avait qu'un but louable, des ouvriers ne voulant pas se rencontrer sans sympathiser ensemble, l'adoptèrent; mais malheureusement la chose la plus douce est devenue la plus détestable.

QUI TOPE ET QUI NE TOPE PAS.

Les Compagnons menuisiers et serruriers du Devoir de Liberté ne topent pas; ils ont adopté d'autres moyens pour se reconnaître. Tous les autres Compagnons topent encore.

RUBANS OU COULEURS.

Les couvreurs, les charpentiers et les tailleurs de pierre passants ont des rubans fleuris et variés en couleurs. Il les portent au chapeau. Les couvreurs les font flotter derrière le dos; les charpentiers les font tomber par devant l'épaule gauche; les tailleurs de pierre aussi, mais un peu moins bas. D'après leur manière de voir, ceux qui travaillent au faîte des maisons doivent porter les couleurs au faîte des chapeaux. Les tailleurs de pierre étrangers ont des rubans fleuris et de toutes couleurs qu'ils portent attachés au cou, tombant sur la poitrine. Les menuisiers, les serruriers du Devoir de Liberté les portent bleus et blancs, attachés au côté gauche.

Les menuisiers, les serruriers du Devoir, et presque tous les autres Dévorants ont le rouge, le vert et le blanc pour couleurs premières, puis, en voyageant, ils en cueillent d'autres. Il les portent tous au côté gauche, et attachés à une boutonnière plus ou moins élevée. Les teinturiers portent des ceintures écarlates. Les Compagnons qui portent les rubans au chapeau ou au cou en portent au côté aussi.

Arracher les couleurs à un compagnon, c'est le plus grand outrage qu'on puisse lui faire. Il

faut considérer les couleurs d'une Société comme le drapeau d'une nation.

CANNES.

Tous les Compagnons portent des cannes : dans certaines Sociétés on les porte courtes ; ce sont des cannes quelque peu pacifiques ; dans d'autres on les porte longues et garnies de fer et de cuivre ; ce sont alors des cannes guerrières, des instruments de bataille. Les jours de cérémonie on pare les cannes de rubans.

Le Compagnon qui arrache la canne à un Compagnon ennemi a fait une grande prouesse ; il s'en glorifie.

ÉQUERRE ET COMPAS.

L'équerre et le compas sont les attributs de tout le Compagnonage, car on pense, je l'ai déjà dit, que le mot *compagnon* dérive de *compas*.

Néanmoins un grand nombre de Sociétés ne veulent pas permettre que de certains corps d'états s'en parent. On trouve ces états trop inférieurs et trop au-dessous d'un tel instrument !

Les cordonniers et les boulangers ont payé cher quelquefois la gloire de porter le compas ; tous les Compagnons du Devoir des autres états sont tombés sur eux.

BOUCLES D'OREILLES.

Les charpentiers Drilles portent suspendus à l'une de leurs boucles d'oreille une équerre et

un compas, à l'autre la bésaiguë; les maréchaux portent un fer à cheval, les couvreurs un martelet et une aissette, les boulangers la raclette. Chacun de ces états croit avoir seul le droit d'embellir ainsi ses boucles d'oreilles. Les accessoires des boucles d'oreilles ont engendré des batailles.

CONDUITE EN RÈGLE.

Quand un Compagnon aimé part d'une ville, on lui fait la *conduite en règle*, c'est-à-dire que tous les membres de sa Société l'accompagnent avec un certain ordre. Le partant et le Rouleur, portant sur son épaule la canne et le paquet de celui qui s'en va, marchent en tête. Tous les autres Compagnons, armés de cannes, parés de couleurs, chargés de verres et de bouteilles pleines de vin, suivent sur deux rangs, et forment une longue colonne.

Un des Compagnons entonne une chanson de départ; tous les autres, d'une voix forte, répètent le refrain. La conduite s'en va ainsi en chantant au loin de la ville. Là, on s'arrête, on fait une cérémonie qui n'est pas la même pour toutes les sociétés. On *hurle* ou on ne *hurle* pas, mais dans tous les cas on boit, puis l'on s'embrasse et l'on se quitte; le partant s'éloigne, la conduite revient en ville.

FAUSSE CONDUITE.

Il arrive, quand il se fait une conduite en règle, que des Compagnons ennemis des premiers font une *fausse conduite;* ils improvi-

sent un faux partant ; il se rangent en colonne, et vont au-devant de la conduite qui revient ; ils se rencontrent, ils se topent, ils se livrent bataille, et le sang coule toujours abondamment ; il y a toujours des blessés et quelquefois des morts. A Nantes, un père de famille, s'étant joint à une de ces fausses conduites, se fit tuer.

CONDUITE DE GRENOBLE.

Cette conduite se fait, dans une Société, à un de ses membres qui a volé ou escroqué ; c'est le châtiment qu'on lui inflige dans une chambre ou dans les champs. Celui qui a reçu la *conduite de Grenoble* est flétri moralement ; il ne peut plus se présenter devant la Société qui l'a chassé comme indigne d'elle. Quand on a vu faire cette conduite, on n'est pas tenté de la mériter ; elle n'attaque pas le physique brutalement, mais rien n'est si humiliant : il y a de quoi mourir de honte !

J'ai vu, au milieu d'une grande salle peuplée de Compagnons, un des leurs à genoux ; tous les autres Compagnons buvaient du vin à l'exécration des voleurs et des scélérats ; celui-là buvait de l'eau ; et quand son estomac n'en pouvait plus recevoir, on la lui jetait sur le visage. Puis on brisa le verre dans lequel il avait bu, on brûla ses couleurs à ses yeux ; le Rouleur le fit relever, le prit par la main et le promena autour de la salle ; chaque membre de la Société lui donna un léger soufflet ; enfin la porte fut ouverte, il fut renvoyé, et quand il sortit, il y eut un pied qui le toucha au derrière. Cet homme avait volé.

A Avignon, un individu, après avoir subi la conduite de Grenoble, porta plainte à l'autorité, qui prit des informations minutieuses sur les causes d'un tel traitement. Le plaignant devant la justice fut convaincu de vol, et condamné à un an de prison : mieux eût valu pour lui ne point porter plainte, et ne point provoquer une seconde punition.

FÊTES PATRONALES.

Les tailleurs de pierre fêtent l'Ascension, les charpentiers saint Joseph, les menuisiers sainte Anne, les serruriers saint Pierre, les maréchaux saint Eloi d'été, les forgerons saint Eloi d'hiver, les cordonniers saint Crépin. D'autres corps d'états fêtent d'autres patrons.

Le matin du jour de la fête, les Compagnons vont à la messe; de retour chez la mère, dans quelques Sociétés, on élit le nouveau chef, puis après il y a le festin de corps. Dans la plupart des Sociétés de Compagnons du Devoir, les Compagnons et les Aspirants ne sont ni aux mêmes tables ni dans la même pièce; il y a le bal des Compagnons et le bal des Aspirants; ils s'invitent quelquefois réciproquement. Dans les Sociétés des Compagnons du Devoir de liberté, Compagnons et Affiliés sont aux mêmes tables, et mêlés autant que possible. Chez les Compagnons étrangers, même mélange.

Enfin, dans tous les cas, la gaîté règne dans ces fêtes de Compagnons; on boit, on chante, les imaginations s'exaltent, chacun est vraiment heureux et se croit transporté dans un paradis. Le lendemain ils donnent un bal où ils font

danser les maîtres et les maîtresses qui les occupent. Ces jours de fêtes sont des jours de rapprochement et de sympathie entre des gens trop souvent divisés d'intérêt.

ENTERREMENTS.

Soit qu'un Compagnon meure dans une maison privée ou dans un hospice, sa Société se charge presque toujours de son *enterrement* et de tous les frais qu'il peut occasionner.

Le défunt est porté dans un corbillard, ou par quatre ou six Compagnons qu'on relève de temps en temps. Le cercueil est paré de cannes en croix, d'une équerre et d'un compas entrelacés, et des couleurs de la Société. Chaque Compagnon a un crêpe noir attaché au bras gauche, un autre à sa canne, et de plus, quand les autorités le permettent, il se décore des couleurs, insigne de son Compagnonage. Les Compagnons sont placés sur deux rangs, marchent dans un grand recueillement et vont ainsi à l'église, puis au cimetière; arrivés à ce dernier lieu, ils déposent le cercueil sur le bord de la fosse, et l'entourent par le cercle vivant qu'ils forment. Si les Compagnons en cérémonie sont des menuisiers soumis au Devoir de Salomon, l'un d'eux prend la parole, rappelle à haute voix les qualités, les vertus, les talents de celui qui a cessé de vivre, et tout ce qu'on a fait pour le conserver à la vie. Il pose enfin un genou à terre, tous ses frères l'imitent, et adresse à l'Être suprême une courte prière en faveur du Compagnon qui n'est plus; il recommande son âme à sa miséricorde et à sa douce justice. Après le

prononcé de cette prière toujours si éloquente, on descend le cercueil dans la fosse, et l'on place aussitôt, près de la tombe, sur le terrain le plus uni, deux cannes en croix; deux Compagnons, en cet endroit, près l'un de l'autre, le côté gauche en avant, se fixent, font demi-tour sur le pied gauche, portent le droit en avant, de sorte que les quatre pieds puissent occuper les quatre angles formés par le croisement des cannes; ils se donnent la main droite, se parlent à l'oreille et s'embrassent. Chacun passe, tour à tour, par cette accolade [1], pour aller de là prier à genoux sur le bord de la fosse, puis jeter trois pelletées de terre sur le cercueil. Quand la fosse est comblée les Compagnons se retirent en bon ordre.

La cérémonie funèbre des menuisiers du Devoir de maître Jacques, diffère peu de celle que je viens de décrire.

Dans beaucoup de corps d'états, on remplace le discours par des cris lamentables auxquels le public ne peut rien comprendre. Quand on a descendu le cercueil dans la fosse, un Compagnon descend se placer à son côté; on pose aussitôt, à fleur de terre, un drap qui dérobe à tous les yeux le vivant et le mort, des lamentations partent de dessous terre, lamentations auxquelles les Compagnons qui entourent la tombe répondent par d'autres lamentations. Si cette cérémonie a lieu pour un charpentier de Soubise, il se passe à ce moment quelque chose dont je dois ne point parler.

Il est rare que les Compagnons fassent un

[1] Des corps d'états appellent cela la guilbrette, d'autres l'appellent l'accolade.

enterrement sans aller, en sortant du cimetière, choquer le verre ensemble. Les enfants de Salomon vont, Compagnons et non-Compagnons, fraterniser dans le même cabaret [1]. On n'en use pas ainsi chez les enfants des autres fondateurs. J'ai assisté en 1839 à l'enterrement de mon ancien ami Dutaud, dit *Jean le Gascon*, Compagnon menuisier du Devoir : il avait, peu avant de mourir, pensé à moi, et recommandé à ses confrères de m'inviter à l'accompagner jusqu'à sa tombe. Je satisfis à son vœu si calme et si courageux. En sortant du cimetière du Père-Lachaise par la grande porte, je remarquai avec surprise, et, il faut le dire, avec un sentiment pénible, les Aspirants prendre à gauche, les Compagnons à droite. Ceux-ci m'invitèrent à aller choquer le verre avec eux, ce que j'acceptai avec plaisir et reconnaissance, mais je désirerais les voir sympathiser davantage avec leurs Aspirants, ils en seraient plus dignes et plus heureux les uns et les autres.

RECRUTEMENT, FORCE DU COMPAGNONAGE.

Beaucoup de gens ont cru que les Compagnons étaient des hommes qui n'avaient ni feu ni lieu, et menaient une vie toujours vagabonde, toujours insouciante. Ceux-là n'ont point connu le Compagnonage.

Les jeunes artisans des nombreuses contrées de la France, ceux surtout qui ayant le plus d'intelligence et de courage, sentent le désir, le besoin de voyager, de voir et de s'instruire, partent de leurs villes ou villages, vont s'affi-

[1] Les cabarets sont les salons des travailleurs.

lier à une Société de Compagnons, font leur tour de France, et, après deux, trois, quatre ans de voyage, rentrent dans leurs foyers, auprès de leurs parents où ils s'établissent.

Le Compagnonage actif qui peuple les villes de Devoir, telles que Lyon, Avignon, Marseille, Nîmes, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Nantes, Paris, etc., etc., et tant d'autres villes plus ou moins grandes qu'on appelle villes bâtardes, par la raison que les Codes compagnonaux et sacrés n'y sont pas déposés, se compose, en grande partie, d'ouvriers de dix-huit à vingt-cinq ans. Il se renouvelle sans cesse; c'est une filière, c'est un moule par où la classe ouvrière passe sans interruption; les formes bonnes ou mauvaises qu'elle contracte là ne s'effacent jamais entièrement; elles sont portées en partie par ceux qui les ont prises, dans les familles, dans les ateliers et dans tous les coins de la France.

La jeunesse qui se retire du Compagnonage actif, non de cœur, mais corporellement, est remplacée par une nouvelle jeunesse qui vient continuer la tradition et les formes anciennes. Le Compagnonage est l'armée de l'industrie. Si l'armée française des champs de batailles, recrutée parmi les paysans, les artisans, les marchands et les rentiers, se compose en temps ordinaire de deux à trois cents mille soldats, l'armée française des ateliers s'élève, quoique les congés soient là volontaires et par conséquent beaucoup plus courts, au moins à cent mille ouvriers. Ainsi on peut compter que tous les trois ans cent mille ouvriers passent par cette filière.

Le Compagnonage, quoiqu'on en dise, est très-

fort et très-vivace; il exerce une action puissante sur l'esprit et sur les mœurs de la France; et ne sont ni philosophes, ni politiques ceux qui, le connaissant, croient pouvoir le dédaigner comme une chose sans conséquence.

REMERCIEMENT.

Dans beaucoup d'états, quand un Compagnon a fini son tour de France et qu'il veut se fixer dans un lieu quelconque, il *remercie* sa Société, c'est-à-dire qu'il s'en retire muni d'un certificat, à lui délivré dans une grande réunion, par ses confrères, certificat attestant la moralité et la conduite sage de celui qui l'obtient : ce certificat est une sorte de congé. Celui qui a remercié n'appartient plus à la Société active, il n'y doit plus rien, il est indépendant; il reste cependant attaché de cœur à cette Société et l'aime comme un bon soldat aime son régiment et ses vieux compagnons d'armes, avec lesquels il a souffert et combattu long-temps; il l'aime même à un degré supérieur, car son attachement fut toujours libre et ne dura qu'autant qu'il le voulut : aussi cette Société pourrait encore dans une grande occasion compter sur ses secours pécuniaires et sur sa personne.

Il est des Sociétés où l'on ne remercie jamais; celle des Compagnons étrangers tailleurs de pierre, est de ce nombre.

Dans beaucoup de villes, on voit des Compagnons retirés du Compagnonage actif, former entre eux une sorte de société de secours mutuels qu'ils ne quittent qu'avec la vie. Cette dernière Société commence à se pratiquer dans

chaque corps d'état, et s'étend insensiblement sur plusieurs points. Les hommes sentent de jour en jour davantage le besoin de s'unir par des liens doux et durables.

PÉLERINAGE.

Il était autrefois peu de Compagnons qui fissent leur tour de France sans faire un *pélerinage* à la grotte de la *sainte Beaume,* en Provence; ils en revenaient munis d'images symboliques et de rubans ou couleurs embellis de dessins mystérieux. Tout ce qui venait de là était réputé, sur le tour de France, comme chose sacrée. Une partie des Compagnons qui passent en Provence visitent encore la sainte Beaume, lieu où la Madeleine, après le supplice de Jésus-Christ, se retira, dit-on, et mourut. Malgré la marche du temps, le culte et le pélerinage ont conservé de leur sainteté et de leur poésie. Cette grotte humide et sombre, ces montagnes imposantes chargées d'un bois que les Compagnons appellent *sans pareil,* produisent toujours sur l'âme des *pélerins* qui les visitent une impression profonde : on n'a jamais vu, dit-on, dans le bois *sans pareil,* le moindre vestige d'animal.

Les Compagnons partent de ce lieu avec des rameaux de ce bois, passés tout autour de leurs chapeaux, et une branche à la main; ils portent aussi sur eux le carquois ou rouleau de ferblanc qui contient les précieuses couleurs, le saint piton et le chapelet d'ivoire. On nomme tout cela réunit jeu ou pacotille, et coûte 40 francs.

ÉVÈNEMENTS.

En 1834, à Marseille, un Compagnon Étranger, tailleur de pierre, nommé Montescaut, et par les siens, la prudence de Marmande, fut lâchement assassiné par un sergent de ville; les Compagnons des différents Devoirs en furent également affligés, aussi se rapprochèrent-ils, et accompagnèrent en bon ordre le défunt jusqu'à la tombe qui le reçut âgé de trente ans : ce jour fut un jour de deuil, d'union et de sympathie dont le souvenir ne s'effacera jamais de la mémoire des Compagnons.

Immédiatement après cet *événement* le corps des sergents de ville fut dissout, et depuis il n'est plus reparu dans la ville de Marseille.

En 1838, à Auxerre, plusieurs Compagnons furent écrasés sous la chûte d'un corps pesant; les Sociétés firent encore cause commune pour s'acquitter d'un dernier et pénible devoir.

Les malheurs, la tristesse, la vue du néant rapprochent souvent les hommes : puissent-ils se rapprocher un jour sans y être sollicités par la crainte et la terreur !

CONCOURS.

Quand une Société est établie dans une ville elle veut, cela est très-commun, en exploiter toute seule les travaux. Si une autre Société de gens du même état vient s'y établir, des querelles éclatent. Il arrive qu'après s'être battues violemment, les Sociétés se défient au travail, alors chacune d'elles réunit ses meilleurs ouvriers et produit un *chef-d'œuvre*; cela fait,

on assemble un nombre d'hommes consciencieux et experts dans la partie de l'architecture et du trait, et on leur soumet les chefs-d'œuvre rivaux qui sont comparés et jugés.....

Les Compagnons vainqueurs obtiennent une grande gloire, les Compagnons vaincus une honte éternelle; de plus, ils doivent quitter la ville ou donner aux vainqueurs une somme d'argent, cela dépend des conditions du *concours*.

Il y a cent quinze ans, les Compagnons Étrangers tailleurs de pierre et les Compagnons Passants du même état, *jouèrent* la ville de Lyon : les derniers perdirent, et se soumettant au mauvais sort, quittèrent la ville lyonnaise; mais cent ans plus tard, les temps d'exils étant expirés, ils crurent pouvoir retourner dans une ville redevenue libre, et y travailler de nouveau; mais leurs rivaux ne l'entendirent pas ainsi, quoique très-nombreux, les passants furent repoussés; ils se rejetèrent alors sur Tournus où l'on taille la pierre pour Lyon, les étrangers voulurent encore les repousser, on se battit, il y eut des blessés, il y eut des morts, et les autorités elles-mêmes ne furent point respectées. A la suite de cette bataille, plusieurs Compagnons furent mis en prison, d'autres aux galères; et, je crois pouvoir le dire, j'avais parmi ces derniers un ami que l'on pouvait citer comme un modèle de sagesse et de dévouement : tels sont les résultats ordinaires de ces concours de Société à Société qui, cependant, auraient du bon si l'on était plus éclairé et plus raisonnable.

Les serruriers des deux partis eurent à Mar-

seille, en l'année 1808, un concours entre eux. Les Dévorants avaient remis leur cause à un Dauphiné, les Gavots à un Lyonnais, les deux concurrents rivaux, comme cela se pratique toujours dans ces sortes d'affaires, furent renfermés chacun dans une chambre, les Gavots gardaient à vue le Dévorant, les Dévorants gardaient de même le Gavot. On ne faisait passer aux deux travailleurs que les aliments qui conservent la vie, et les matériaux nécessaires à la confection de leurs ouvrages; mais point de traités spéciaux, point de conseils, ni parlés, ni écrits. Chacun devait avoir, selon l'antique usage, tout son génie dans sa tête, tous ses moyens d'exécution dans ses bras et dans ses mains.

Après plusieurs mois de claustration, les concurrents furent libres et leurs travaux présentés aux juges. Le Dauphiné avait achevé sa serrure que l'on dit fort belle, et la clef de cette serrure plus belle encore; l'autre avait passé tout son temps à faire des outils qui étaient, dit-on, des petits chefs-d'œuvre, mais sa serrure n'était pas seulement commencée; il eut perdu et sa Société perdit avec lui. Le Lyonnais fut accusé par ses co-associés de s'être vendu, de les avoir trahis. Il partit de Marseille, et depuis on ne l'a plus revu; il s'est caché à tous les yeux, on ne sait ce qu'il est devenu. Ce concours engendra des batailles comme d'habitude.

En 1803, à Montpellier, les menuisiers des deux partis se provoquèrent; il fallut concourir, chaque parti commença une chaire à prêcher; mais les travaux n'étaient pas encore terminés que des contestations s'élevèrent; on se battit,

puis, des deux côtés on chanta victoire, et la conclusion ne fut pas claire; demandez aux Dévorants : qui a gagné, ils répondront c'est nous. Adressez la même question aux Gavots, ils répondront encore : c'est nous. Il faut cependant rendre justice aux travailleurs; j'ai vu la chaire des Gavots, et on ne peut en disconvenir, c'est un ouvrage remarquable; je n'ai pas vu celle des Dévorants, mais je suis persuadé qu'elle est fort belle aussi. Les jeunes concurrents, de part et d'autre, avaient un bien grand mérite. Quel malheur que ces concours n'aient jamais pour résultats que bouleversements et frais énormes : c'est pour cela aussi que je n'en suis point partisan, quoique je reconnaisse la puissance de l'émulation et de la gloire.

BATAILLES ET ASSASSINATS.

Les Compagnons se *battent* encore de nos jours, mais autrefois leurs *batailles* étaient bien plus fréquentes et plus sanglantes. Il paraît que vers l'année 1730 il y eut dans *la plaine de La Crau*, entre Arles et Salon, une affaire importante : les Compagnons de Salomon d'une part, et ceux de Jacques et de Soubise de l'autre, s'étant provoqués, se donnèrent rendez-vous dans la plaine pierreuse et immense que je viens de nommer. Les tailleurs de pierre, les menuisiers, les serruriers des deux partis, et des volontaires de beaucoup d'autres corps d'états, partirent par troupe de Marseille, d'Avignon, de Montpellier, de Nimes, et arrivèrent au jour convenu sur le lieu désigné; ils étaient

armés de compas, de bâtons et d'armes à feu; la mêlée fut longue et terrible, le sang coula à flots, et grand nombre de cadavres restèrent sur place : ce fut avec beaucoup de peine que les troupes appelées sur la place parvinrent à rétablir l'ordre.

Après cette bataille, comme d'usage, chaque parti dût s'attribuer le succès; on a conservé ce refrain d'une chanson qui a dû être faite dans un temps assez reculé :

Vivent les Gavots,
Au compas à l'équerre;
Vivent les Gavots
Dans la plaine dé La Crau
Ils se sont toujours signalés avec zèle.
Avec zèle,
Vivent les Gavots, etc.

En 1816, une *affaire très-sérieuse* eut lieu dans le Languedoc, entre *Vergère* et *Muse*, deux petits hameaux peu éloignés de Lunel. Les tailleurs de pierre des deux fondateurs faisaient là de grands travaux de construction : la concurrence, la jalousie les excita les uns contre les autres, un rendez-vous fut assigné, chaque parti appela ses alliés; on s'y rendit de vingt lieues à la ronde. Le combat s'engagea et fut conduit avec un certain ordre, il dura longtemps. Il paraît que Sans-Façon, de Grenoble, Compagnon Étranger, sorti depuis peu de la garde impériale, était armé d'une fourche [1] et en

[1] On a vu des Compagnons, surtout des tailleurs de pierre, posséder une fourche à deux dents longues de six pouces, et bien effilées, que dans des moments de danger ils attachaient au moyeu d'une vis au bout d'un long bâton. C'est avec cet instrument qu'ils frappaient sans ménagement : les fléaux n'étaient pas inconnus non plus.

menaçait, parmi les siens, quiconque faisait mine de reculer. On n'avait demandé que les hommes de bonne volonté; mais il fallait, une fois engagé dans le combat, montrer de la bravoure. Ce jour fut le dernier de beaucoup de Compagnons; voici un couplet d'une longue chanson qui se rapporte à cette rude affaire :

Entre Vergère et Muse nos honnêtes Compagnons
Ont fait battre en retraite trois fois ces chiens capons;
A coup de cannes et de compas
Nous détruirons ces scélérats.
Nos Compagnons sont bons là ;
Fonçons sur eux le compas à la main,
Repoussons-les, car ils sont des mutins.

REFRAIN.

Pas de charge en avant,
Repoussons tous ces brigands,
Ces gueux de Dévorants
Qui n'ont pas de bon *sang*.

Toute la chanson est dans le même goût, et chaque Société, en changeant quelques mots, l'adapte à son usage. Les Dévorants remplacent *Chiens capons* par *Loups capons*, et les deux derniers vers du refrain par ceux-ci :

Tous ces faux Compagnons
Fondés par Salomon.

Je ne puis retracer ici toutes les luttes déplorables qui ont ensanglanté notre pays; je me bornerai à rappeler brièvement quelques *faits* moins anciens.

En 1823, à Bordeaux, un Compagnon serrurier, né dans le Bugey, reçut la nuit, en se retirant pour aller se coucher, le coup de la mort :

je ne sais si c'est à propos de cet événement ou d'un autre, que je n'ai pas connu, qu'on fit la chanson dont voici un couplet :

En mil huit cent vingt-cinq,
Un dimanche à Bordeaux,
Nous fîmes des boudins
Du sang de ces Gavots.
Votre surnom en vérité,
Votre surnom de Liberté
Vous a rendu tous hébêtés.
Ah! par ma foi votre chemin
N'est pas vilain,
Car la guillotine va se mettre en train ;
Le bourreau en avant
Vous pendra comme des brigands
Devant nos Dévorants,
Pleins d'esprit et de talents.

Dans le commencement de 1825, il y eut une lutte à Nantes, entre les Gavots et les Forgerons : un de ces derniers fut tué.

Dans la même année, à Bordeaux, il y eut une lutte entre les *Forgerons* et les *Sociétaires*. Un de ces derniers, jeune enfant de La Beauce, partant pour aller revoir son pays et sa famille, et que ses co-associés accompagnaient sur la route de Bordeaux à Paris, fut tué. C'était un dimanche de Fête-Dieu, j'allais, par hasard, me promener seul de ce côté, et je rencontrai sur le milieu du pont son cadavre sanglant, rapporté en ville, par plusieurs de ses confrères, sur un brancard improvisé avec des branches d'arbres.

Je ne parlerai pas de mes impressions, chacun pourra bien les comprendre.

En 1827, à Blois, les Drilles allèrent assiéger

les Gavots chez leur mère : deux charpentiers furent tués, un menuisier eut plusieurs côtes enfoncées, un second reçut plusieurs coups de compas dans le ventre, un troisième plusieurs coups de sabre sur la tête, car des soldats ivres s'étaient joints aux assaillants.

En 1833, à Marseille, un Compagnon de Liberté fut tué par un Compagnon Passant.

En 1836, à Lyon, un Compagnon charpentier de Soubise, tua un Compagnon tanneur de maître Jacques.

En 1837, à Lyon, un forgeron de maître Jacques tua un charron du même fondateur.

En 1840, à Usez, un cordonnier, enfant de maître Jacques, a donné la mort à un charpentier du père Soubise.

Le 15 avril 1841, à Grenoble, plusieurs boulangers de la Société de l'Union, dit les *Sociétaires*, ont frappé de cinq coups de couteau sur la tête, un de leur confrère en métier, mais appartenant à une autre Société que la leur.

Voilà comment les Sociétés d'ouvriers se déciment : ouvrira-t-on les yeux ? renoncera-t-on à tant de barbarie ? je l'espère.

CHANSONS DE COMPAGNONS.

Les *Chansons de Compagnons* sont une des principales causes de désordres dans le Compagnonage, ce sont elles qui aigrissent les esprits, nourrissent la haîne et provoquent tant de batailles. J'aurais sans doute pu, après les couplets inqualifiables que j'ai donné ci-dessus, me dispenser d'en dire davantage à ce sujet. Je tiens cependant à reproduire ici dans leur entier

quelques chansons satiriques et guerrières, très-connues des partis rivaux : le lecteur les jugera.

CHANSON SATIRIQUE DES DÉVORANTS.

Chers Compagnons honnêtes,
Le printemps vient de naître;
Le Rouleur nous a dit
Qu'il nous fallait partir.
J'entends le bruit des cannes,
Le Rouleur marche à grands pas;
La conduite générale
Ne l'entendez-vous pas? (*bis*.)

Que la terre est charmante!
L'on rit, l'on boit, l'on chante;
Que les arbres sont beaux,
Portant des fruits nouveaux!
Les rivières sont calmes,
Les prairies sont tout vert;
Il y a bien de la différence
Du printemps à l'hiver. (*bis*.)

Que diront ces fillettes
Là-haut dans leurs chambrettes,
Qui pleurent leurs amants,
Qui s'en vont battre aux champs,
Descendant sur le Rhône,
Sur ce coulant ruisseau,
S'en vont droit à Marseille
Enchaîner les Gavots? (*bis*.)

Gavot abominable,
Mille fois détestable,
Pour toi quelle pitié
De te voir enchaîné!
Il vaudrait mieux te rendre
Chez notre mère à Lyon;
Là on saurait t'apprendre
Le devoir d'un Compagnon. (*bis*.)

Chers Compagnons honnêtes,
Votre loi est parfaite :
Vous irez dans les cieux
Comme des bienheureux;
Et les Gavots infâmes
Iront dans les enfers
Brûler dedans les flammes
Comme des Lucifers. (*bis.*)

On dit que je suis fière,
Je ne dis pas le contraire;
Je n'ai que trois amants,
Je les rends tous contents.
Au Gavot la grimace,
A l'Aspirant les yeux doux,
Au Dévorant je déclare
Qu'il sera mon époux. (*bis.*)

CHANSON SATIRIQUE DES GAVOTS.

Age d'or, règne d'Astrée,
Oh! souvenir fortuné,
Où naquit la renommée
Du Devoir de Liberté.
De sa fondation divine
Chacun connaît le pouvoir;
Je vais chanter l'origine
Des Compagnons du Devoir. (*bis.*)

Lorsque l'aveugle fortune
S'empara de l'univers,
Qu'une expression plus commune
Fit nommer l'âge de fer,
Maître Jacques sur la terre,
Sans argent ni sans savoir,
Pour vivre ne sachant que faire,
Fonda un nouveau Devoir. (*bis.*)

Associé au vieux Soubise,
Ces fondateurs ambulants
Pour vendre leur marchandise
Partirent pour Orléans;

N'ayant aucune ressource
Pour vivre dans leur chemin,
Se firent coupeurs de bourse,
Crainte de mourir de faim. (*bis.*)

Nos deux faiseurs de grimaces,
Sitôt dans cette cité,
Exposèrent sur les places
Leur mystère et leur secret.
Depuis ce temps-là fourmille
Dans la ville d'Orléans
Quantité des imbéciles
Que l'on nomme Dévorants. (*bis.*)

Ils crurent, dans leur démence,
Paraître moins odieux
En publiant dans la France
Le très-saint Devoir de Dieu.
Comment pouviez-vous, profanes,
Méconnaître votre erreur,
En faisant un dieu des ânes
Du souverain créateur? (*bis.*)

Ils firent, sur leurs maximes,
Quelques burlesques chansons,
Et furent chercher des rimes
A cent lieues de la raison;
Depuis ce temps, chez leur mère,
Dans leurs boutiques et chantiers,
Chaque jour l'on entend braire
Des ânes de tous métiers. (*bis.*)

Sans la foi, la confiance,
Peut-on avoir du crédit?
Peut-on avoir d'éloquence,
Lorsque l'on n'a pas d'esprit?
Sans lois, sans mœurs, sans usage,
Peut-on être Compagnon,
Être vertueux et sage,
Sans être de Salomon? (*bis.*)

Vous, qu'une ardeur belliqueuse
Enflamme pour Salomon,

Suivez les traces heureuses
De nos dignes Compagnons.
Aux arts, ainsi qu'aux sciences,
Consacrez tous vos loisirs;
Le temps et l'expérience
Accompliront vos désirs. (*bis.*)

Que chacun vide son verre
A la santé de l'auteur,
Et qu'une amitié sincère
Se grave dans tous les cœurs.
Aux doux accents de sa lyre
Ajoutez avec transport
Que l'auteur de la satire
C'est Marseillais Bon-Accord. (*bis.*)

CHANSON DE GUERRE DES DÉVORANTS.

Chers Compagnons honnêtes, il faut nous rassembler :
C'est pour chasser ces bêtes qui sont dans Montpellier.
Commençons de suite par tous ces Gavots,
Car ils sont sans doute de vrais animaux. (*bis.*)

La chasse étant faite, tous nos Compagnons
S'en vont chez la mère vider le flacon.
Apportez du vin rouge, aussi de la liqueur,
C'est pour faire boire nos Compagnons vainqueurs. (*b.*)

Soit dedans Marseille ou dedans Montpellier,
Tous ces Gavots infâmes ne peuvent travailler,
S'en vont dans les broussailles, dans les petits endroits,
Se cacher sans doute dans les bouts de bois. (*bis.*)

Dans leurs synagogues avec leurs attendants,
Ils jurent sans cesse contre nous, Dévorants.
Mais ils sont tous des bêtes qui ne connaissent pas;
Nous connaissons l'équerre, le crayon, le compas. (*bis.*)

S'il en reste encore qu'on ne connaisse pas,
Peut-être par la suite on les reconnaîtra;
Mais ils pourront bien dire : Adieu, Nîmes, Montpellier,
Ils nous faut partir de suite pour aller à Beziers. (*bis.*)

CHANSON DE GUERRE DES GAVOTS.

Pays, sur le champ de conduite,
Malgré des guet-apens marchons,
Honorons d'une grande suite
De vrais et dignes compagnons. (*bis.*)
Ils quittent la ville d'Auxerre,
Ils vont dans la grande cité ;
Chers Compagnons de Liberté,
Formons une marche guerrière,
Du grand roi Salomon intrépides enfants,
Faisons, faisons un noble effort,
Nous serons triomphants.

Oui, le danger nous environne,
Serrons nos rangs, mes chers pays,
Auprès des rives de l'Yonne,
Voyez nos cruels ennemis : (*bis.*)
Ils sont en nombre, ils sont en armes,
Marchent sur nous pl. ins de fureur ;
Les satellites de l'erreur
Pourraient-ils nous causer d'alarmes ?
Du grand, etc.

Non loin de la ville de Nantes,
Sur la route qui mène à Tours,
Plusieurs cliques impertinentes
Voulaient mettre un terme à nos jours. (*bis.*)
Dans cette crise meurtrière,
Songez-y bien, chers Compagnons,
Un grand nombre de forgerons
Rougit de son sang la poussière.
Du grand, etc.

Des charpentiers, dans leur colère,
Voulant de Blois nous expulser,
Entrent un jour chez notre mère,
Osent enfin la terrasser. (*bis.*)
Et quoi ! terrasser une femme !....
Oh ! nos frères sont courroucés,

Et tombe sous leurs coups pressés
De Soubise une bande infâme.
Du grand, etc.

Nos frères, aux bords de la Loire,
Furent bien braves et bien grands
En arrachant mainte victoire
A des rivaux trop arrogants. (*bis.*)
Chers Compagnons, à leur exemple,
Frappons ! que nos bras réunis
Ecrasent tous nos ennemis :
Des cieux Salomon nous contemple.
Du grand, etc.

Elançons-nous, pleins d'assurance,
Exerçons nos bras vigoureux :
Ils ont lassé notre prudence,
Eh bien ! nous voici devant eux. (*bis.*)
Enfant d'un roi brillant de gloire,
C'est aujourd'hui que, sans pâlir,
Il faut savoir vaincre ou mourir.
La mort ! la mort ! ou la victoire !
Du grand roi Salomon, intrépides enfants,
Faisons, faisons un noble effort,
Nous serons triomphants !

J'ai reproduit des couplets bien rudes, mais il ne faut pas juger de toutes les productions des Compagnons par ce que l'on a vu ; on trouvera plus loin des chansons plus humaines.

Je termine ici cette notice sur le Compagnonnage. Mon seul désir était de faire connaître, d'après la tradition, son origine commune, ses catégories diverses, les Sociétés qui les composent, l'organisation, les systèmes de ces Sociétés, et quelques particularités qui ne touchent point aux initiations et aux mystères. J'ai exposé le bon et le mauvais avec impar-

tialité, en m'abstenant, tant que possible, de juger. J'ai usé de ménagement autant que je l'ai pu. Je présume que cette notice fera plaisir à beaucoup de personnes et en blessera peu. D'ailleurs, s'il en était autrement, elle ne répondrait pas à mon intention.



LA RENCONTRE

DE

DEUX FRÈRES.

Un jour, après une marche longue et forcée, je me reposais sous un arbre peu distant de la grande route. Là, promenant ma vue sur le chemin que j'avais parcouru, je vis venir un Compagnon; puis, tournant du côté par où je devais continuer mon voyage, j'en vis venir un second. Ils se faisaient face, marchaient tous deux la tête haute en se fixant avec des yeux où je lus tout d'abord leur bizarre intention. Enfin, n'étant plus séparés que par un court espace, l'un s'arrête brusquement, fait couler à terre le paquet qu'il portait au bout de sa canne, prend une pose martiale, et profère ces cris redoutables : — Tope pays! quelle vocation? — L'autre ayant également pris une attitude fière, répond : Compagnon cordonnier, et vous, le pays? — Le pays répond à son tour qu'il est Compagnon maréchal dans l'âme et dans les bras, tout prêt à le faire voir. Aussitôt ils s'avancent, ils se trouvent face à face; un colloque injurieux s'engage; le maréchal dit à son émule : — Passe au large, sale puant! — Le cordonnier lui répond : — Passe au large toi-

même, ô noir gamin! — Et là, dressés l'un devant l'autre, ils se lancent des regards foudroyants; leur bouche vomit les imprécations les plus atroces, les injures les plus dégoûtantes. Ayant épuisé tous les traits que leurs langues pouvaient décocher, ils en viennent aux mains; armés chacun d'une longue et solide canne, ils font quelques évolutions, quelques rapides moulinets, puis, s'élançant avec impétuosité, se portent réciproquement de rudes coups; le sang jaillit des deux côtés, et le combat ne se modère point. Mais, après avoir longtemps combattu avec un acharnement difficile à décrire, le maréchal, exténué de fatigue, meurtri, saignant, chancelle, tombe et s'allonge sur la poussière épaisse du chemin. Le cordonnier impitoyable ne retient point sa fureur; il frappe encore; il déchire son adversaire renversé...... il le déchire! Mais quelle ne fut pas sa surprise! quel ne fut pas son abattement! quel changement subit ne s'opéra-t-il pas dans tout son être, lorsqu'il aperçut sur les bras nus, sur la poitrine découverte de son ennemi vaincu, des signes distincts, des marques non équivoques qui le frappent, qui lui font promptement reconnaître dans celui qui gît sur la poussière, Laurent!...... Laurent, son frère bien-aimé! — O mon frère! s'écria-t-il, je suis François, ton frère et ton ami! Oh! pardonne. Et, se précipitant sur lui, il le prend, le relève, le serre dans ses bras..... Ils s'embrassent tous deux....., ils pleurent; mais dans ce moment la douleur est assoupie, et leurs pleurs sont doux, et leurs larmes sont des larmes de bonheur et de joie. Dès-lors, moi, témoin de

cette scène détestable, puis touchante, j'approche [1] en disant : — Mes amis, permettez à un ouvrier menuisier, à un Compagnon de Liberté, de mêler ses larmes aux vôtres; et ils m'accueillirent favorablement. J'ajoutai : Mettons toute prévention de côté; car nous sommes également des hommes, et au lieu de nous haïr et de nous faire du mal, aimons-nous et soulageons-nous mutuellement.

Dans ce moment François, qui n'avait cessé de soutenir son frère dans ses bras, le soulève, le porte sur le bord de la route, et le pose sur un tapis de gazon. Après avoir reçu quelques soins, après avoir goûté quelques instants de repos, Laurent sentit ses forces renaître; il se releva; nous le prîmes chacun sous un bras, et marchant tous trois côte à côte, nous nous dirigeâmes, à petits pas, vers la ville la plus prochaine. Après avoir marché pendant une heure, nous y arrivâmes heureusement. Nous entrâmes dans la première auberge, laquelle était remplie d'un grand nombre de Compagnons de divers états et de divers Devoirs qui s'y étaient réunis pour discuter des intérêts qui leur étaient communs. Quelque bruit de ce qui venait de se passer ayant déjà transpiré jusque-là, ils témoignèrent le désir de nous avoir parmi eux, et nous passâmes à leur table sans difficulté. Quand nous eûmes, par quelques aliments, réparé nos forces, un des Compagnons pria les deux frères de faire le récit de leur rencontre

[1] On pourrait m'accuser de froideur pour ne m'être pas approché plus tôt; mais ceux qui connaissent le Compagnonage savent bien que je ne pouvais tenter de les séparer sans attirer sur moi les coups de l'un et de l'autre.

extraordinaire; ce que, malgré leur bonne volonté, ni l'un ni l'autre ne purent accomplir, tant ils étaient émus. Dès-lors, plusieurs Compagnons tournèrent leurs regards sur moi et semblaient me demander de satisfaire leur désir. Je pris donc la parole, je leur racontai l'aventure dont je venais d'être témoin, et mon récit les toucha profondément. Leurs cœurs étaient attendris, leurs bouches étaient muettes, nul bruit ne troublait le silence. Inspiré par une si heureuse disposition, je cède à l'entraînement de mes pensées : « Eh bien! mes amis, leur dis-je, une telle rencontre n'est-elle pas de nature à nous éclairer, à jeter dans nos âmes des sentiments plus nobles et plus élevés, à nous faire comprendre enfin combien il est barbare et ridicule de regarder comme ennemi quiconque n'appartient point à notre Société? Vous savez à combien de maux nous expose cette fièvre d'intolérance. Permettez-moi, à ce sujet, de rapporter un fait qui m'est personnel.

« Je partais d'un pays, je faisais un voyage à pied; je rencontre sur la route, dans un lieu presque sauvage, un ouvrier à peu près de mon âge. Je ne l'avais jamais vu, je n'avais pas plus entendu parler de sa personne que lui de la mienne; nous ne nous connaissions d'aucune manière; mais par quelques mots d'un vieil usage, il provoque de moi une courte explication. Il en résulte que nous ne sommes pas du même Compagnonage. Nous sommes donc ennemis? Il faut donc se battre? En un mot, je suis attaqué, je dois me défendre, et je me sers de ma force et de mon adresse, des armes que la

nature m'a données, et de celles que le hasard fait tomber dans mes mains (car lui en était pourvu). Ainsi deux jeunes gens qui se rencontrent dans un chemin solitaire, au lieu de s'aborder amicalement en s'offrant de mutuels services, s'abordent en forcenés, se font tout le mal qu'ils peuvent se faire, et se déchirent comme des tigres en furie! Et, remarquez-le, on ne se bat pas toujours un contre un. Souvent plusieurs hommes tombent sur un faible individu. Ils l'écrasent, le dépouillent, et courent se vanter à leurs camarades d'avoir fait une grande prouesse. On voit des combats partiels; on voit aussi deux Sociétés rivales se donner rendez-vous et se livrer dans les champs une bataille sanglante. Eh! quel motif a pu provoquer un tel désordre? C'est ce qu'on ne peut expliquer. Mais le résultat de cette grande mêlée sera-t-il favorable à quelqu'un? Point du tout, on se bat pour se battre, et par toute sorte de moyens; on se sert du poing, du bâton, des instruments pointus et tranchants; on se blesse, on se tue; la force armée accourt; les combattants se séparent, se dispersent et fuient. Mais il en reste toujours entre les mains de l'autorité; partant de là les empoignés sont mis en prison, les blessés à l'hôpital, les morts au cimetière. Ainsi finit cette journée, ainsi se vide le champ de bataille; et ceux qui se sont sauvés par la fuite, en supposant même qu'ils ne seront point poursuivis, ne sont pas sans punition, parce que tous les membres qui restent libres ont des frais énormes à supporter, soit pour le soin des malades, soit pour l'entretien des prisonniers, soit pour soutenir le pro-

cès qui survient ensuite entre les deux Sociétés, et où les vainqueurs et les vaincus sont également petits.

« Vous le voyez, les résultats ordinaires, les conséquences inévitables de ces fatales collisions sont pour nous la ruine, la déconsidération, la mort. Nul n'y gagne : tout le monde y perd. De là nos sentiments s'aigrissent, notre esprit s'obscurcit, notre âme se dégrade; dans nos pensées plus rien de grand, de généreux; dans notre entendement tout devient trouble et confusion. Aussi tout travail d'application nous devient impossible jusqu'à ce que le temps, la paix et la raison nous aient ramenés à notre état naturel. Alors, alors seulement nous pouvons nous livrer de nouveau à cette étude paisible des arts et des sciences; étude qui a tant d'attraits, tant de charmes pour nous, et que de tels malheurs ne devraient jamais interrompre. Je conviens cependant que depuis quelques années ces désordres sont moins fréquents, que les hommes en général commencent à penser sérieusement, que le fanatisme trouve partout des adversaires qui le combattent et le détruiront, que des voix généreuses appellent de toutes parts le peuple à la lumière et à l'émancipation. Eh bien ! je joindrai ma faible voix à ces voix puissantes, et je vous dirai : O mes camarades, nous vivons dans un siècle avancé, sachons le comprendre; nous sommes pauvres, nous sommes ouvriers, mais nous sommes hommes! Pénétrons-nous de cette grande idée, et relevons notre moral et notre condition. Considérez que nous ne sommes pas d'une substance moins délicate, moins pure que les riches; que

notre esprit, que notre sang, que notre conformation n'ont rien de différent de ce qu'on voit en eux; que le progrès étant dans les lois de la nature, nous devons nous dépouiller de nos erreurs et de nos vices. Oui, sortons des ténèbres qui nous environnent, développons notre intelligence, acquérons des talents, des vertus; travaillons à nous éclairer, à nous rendre bons, et répandons sur nos camarades les connaissances, les vérités que nous aurons acquises; invoquons la justice, l'amour, la fraternité. Nous sommes enfants d'un père commun, nous devons vivre tous en frères. La liberté, l'égalité doivent se combiner et régner de concert dans la grande famille humaine.

« Renonçons donc, chers Compagnons, à toutes ces rivalités mesquines qui nous abaissent, nous avilissent et nous font un mal réciproque. Vous en êtes témoins, deux frères se sont meurtris de coups : tirons de cet événement un enseignement profitable. Je compte sur vous, ô mes amis; j'ai vu vos yeux trempés de douces larmes, je vois que votre âme s'élève, qu'une voix intérieure vous touche et vous persuade de la noble mission que nous devons remplir. Oui, répandons dans l'esprit de nos frères les idées neuves dont nous sommes pénétrés, et qu'à leur tour ils puissent faire entendre ces mots sacrés : union, concorde, justice, amour, fraternité. Alors une grande regénération sera faite : alors les Compagnons, groupés plus intimement, ne craindront ni la misère ni l'oppression, et le Compagnonage sera un vaste foyer de lumière et de fraternité. »

A peine avais-je cessé de parler, que tous di-

rent ensemble : Oui, nous voulons la justice et la fraternité! oui, une voix intérieure nous persuade de la noble mission que nous devons entreprendre et que nous remplirons avec persévérance! Et l'enthousiasme fut au comble, le contentement, le plaisir, la joie étaient peints sur tous les visages, et chacun jouissait en soi d'un bonheur inexprimable.

Ainsi se termina la journée; on fixa une réunion au lendemain, on se retira ; les deux frères et moi, restés dans l'auberge, nous fûmes nous mettre au lit, nous passâmes une nuit heureuse. Le matin, nous nous rendîmes à l'assemblée que nous trouvâmes plus nombreuse que nous n'aurions pu le penser. Tous les Compagnons de la ville y étaient accourus, et, à notre grande satisfaction, chacun y pensait comme il avait pensé la veille. L'isolement, la réflexion n'avaient rien changé, n'avaient rien refroidi ; au contraire, de bonnes idées s'étaient développées. Les Compagnons se formèrent en cercle, le plus ancien d'âge fut fait président. Un tailleur de pierre, Compagnon Etranger, nommé La Fleur de Lavaur, prit la parole en ces termes :

« Mes pays et coteries, le discours prononcé hier, et qui a produit en nous une impression si profonde, est plein de vérités, et sa tendance me plaît infiniment ; mais le but de celui qui l'a prononcé n'étant pas de faire spécialement notre éloge, on y rencontre certains passages qui révèlent des faits qui ne sont pas à notre avantage. Des ouvriers qui ne savent point apprécier les bienfaits de l'association en concluront contre nous, et déclameront à outrance contre le principe qui nous unit. Je veux d'a-

vance, et à l'instant même, répondre à toutes leurs déclamations par le parallèle que j'établis et que je leur adresse. — Quand vous arrivez dans une ville, vous pouvez vous trouver sans argent, sans connaissances, et par conséquent sans pain, sans gîte, sans crédit ; et si vous ne trouvez promptement de l'ouvrage, que devenir? Quand nous arrivons dans une ville, sommes-nous sans argent, qu'importe ; nous allons chez la mère, nous y trouvons des amis, des frères nouveaux qui nous procurent le travail, la nourriture, le logement, qui nous font connaître les mœurs, les usages, les beautés de la ville, et nous sommes sans inquiétude.

« Si vous avez le malheur de perdre la santé, la maladie, l'isolement, l'ennui, la misère vous assiégent de concert : nul appui, nulle consolation.

« Si nous avons le malheur de tomber dans un tel état, nous recevons journellement les visites de nos frères, qui nous apportent des secours et les encouragements qui font tant de bien.

« Si dans un atelier le maître veut vous faire un passe-droit : livrés à votre faiblesse, vous êtes contraints de le subir.

« Nous, dans le même cas, le premier Compagnon se rend auprès du maître et, fort des pouvoirs que la Société lui confère, plaide notre cause et la fait triompher.

« Si des maîtres, en se coalisant, conspirent contre les salaires des ouvriers, vous ne pouvez point, ô vous, hommes isolés, détourner le mal qui vous menace ; mais les Compagnons, faisant dès-lors trêve à toute rivalité, se concentrent,

se forment en faisceaux, et forts par leur union, conjurent l'orage qui grondait sur leur tête, et qui allait infailliblement tomber sur vous comme sur eux.

« Si vous êtes l'objet d'une attaque injuste, vigoureuse, qui viendra à votre secours? Vous êtes indifférents pour tous, tous sont indifférents pour vous. Qu'un de nous soit l'objet d'une agression dangereuse, formidable, la Société l'a su, elle accourt en tumulte ; on a frappé un frère, le coup a retenti, tous les frères accourent, ils vont le délivrer ou partager son sort.

« Vous, jeunes encore, sans expérience, sans guides, vous courez grand risque de vous égarer. Nous, sous l'œil attentif de nos chefs, qui sont habituellement les plus instruits, les plus laborieux, les plus respectables de la Société, nous ne pouvons dévier de notre droit chemin. Nous recevons de sages conseils qui nous font aimer le travail, l'ordre, la vertu. Celui qui s'écarte quelque peu de ses devoirs est en particulier ou en pleine assemblée réprimandé fortement ; celui qui commet une action basse reçoit une punition proportionnée à son délit ; celui qui pèche gravement contre la probité est flétri moralement, et chassé sans retour de la Société : sévérité exemplaire, qui fait ouvrir les yeux à ceux qui seraient quelquefois tentés de mal faire.

« Je conclus que celui qui voyage seul, sans liaison avec d'autres ouvriers, résiste mal aux coups de la misère et de l'oppression ; que rien ne l'encourage et lui facilite les moyens de s'instruire ; qu'il néglige souvent les choses les plus essentielles ; qu'ainsi isolé et rapportant tout à

son individualité, il devient froid et égoïste, bien heureux quand d'autres vices ne viennent pas se joindre à ceux-là.

« Celui qui voyage attaché à une Société, au contraire, déteste l'égoïsme, l'arbitraire, et sait leur résister; il a le sentiment de l'égalité, de la fraternité, et son dévouement est sans bornes. Non, il n'agit pas pour lui exclusivement, mais pour tous ses frères. Il ne demande pas si le bien produit par son action sera immédiat; il pense également à ceux qui viendront après lui, et ne veut leur laisser que de bons précédents. Prenez-le au sein du repos et de ses affections, dites-lui qu'un danger pressant menace un de ses frères, il volera rapidement au lieu qu'on lui désigne, et exposera sa propre vie pour sauver celle qui est en péril.

« Je borne ici ce parallèle, qui prouve beaucoup en faveur des Compagnons; mais gardez-vous de me prendre pour un lâche flatteur. Si je sais en eux applaudir le bon, je sais aussi combattre le mauvais, et je leur dirai avec la même franchise : Vous repoussez l'égoïsme individuel; repoussez avec la même force l'égoïsme de corps. Vous ne voulez pas qu'on exerce sur vous l'arbitraire et l'oppression; gardez-vous d'user de ces moyens détestables sur ceux qui, comme vous, ont droit à la liberté et à l'indépendance.

« Vous nourrissez entre vous, membres de la même Société, le sentiment de l'égalité, de la fraternité; que ce sentiment soit étendu. Regardez également comme frères tous les ouvriers, tous les Français, tous les hommes qui ne sont point indignes d'en porter le nom.

« Votre dévouement est sans bornes pour le Compagnonage que vous avez embrassé; qu'il soit sans bornes pour la patrie, pour la cause de l'humanité. Oui, vous avez des qualités bien grandes, qui ont besoin d'être éclairées; car, aveugles et quelquefois mal dirigées, elles vous ont fait commettre, je ne dirai pas des crimes, mais des erreurs sanglantes. Donc, éclairez, épurez ces grandes qualités, et qu'elles soient toujours bien employées et ne nuisent jamais à personne. »

Le tailleur de pierre s'arrêta là; je dirai que ses dernières paroles furent prononcées avec tant de force, avec tant d'exaltation, qu'elles firent tressaillir l'assemblée et l'agitèrent longtemps; la parole passa ensuite à un menuisier, Compagnon du Devoir, nommé Paul le Nivernais. Il s'exprima de la sorte :

« Mes pays, comme La Fleur, je fréquente, j'aime les associations. Comme lui je voudrais, si cela était possible, les rendre moins égoïstes, moins intolérantes; comme lui, enfin, je vois que, lorsque la civilisation fait de toutes parts de profonds, de vastes progrès, le Compagnonage que nous servons avec tant de zèle, ne peut plus rester seul en arrière. Eh! le pourrait-il sans compromettre son existence? Non. Mes chers amis, puisqu'il en est ainsi, avançons à pas mesurés, et secouons sur notre route les vieilles coutumes, les sottes préventions, et ce fanatisme féroce qui trop souvent pousse l'ouvrier contre l'ouvrier.

« Sont-ils nos ennemis tous ces hommes courageux travaillant et suant comme nous? Non. Le tailleur de pierre, le charpentier, le menui-

sier, le serrurier, le forgeron, le tisserand, le cordonnier, le boulanger, ceux qui construisent, qui meublent, qui décorent nos habitations, ceux qui tissent, ceux qui confectionnent nos vêtements, ceux qui nous procurent ou qui nous préparent les aliments qui soutiennent et conservent notre existence, tous agissent, tous produisent et sont d'une égale utilité au bien-être commun de la grande société. Eh! Pourquoi, ô membres d'un même corps, et destinés à vivre les uns près des autres et à s'entr'aider continuellement, pourquoi nous faisons-nous depuis plusieurs siècles une cruelle guerre. »

UN MEMBRE *interrompant.* — Parce que nous voyons des états qui ne sont pas si honorables que le nôtre, et que néanmoins ceux qui les professent ont l'orgueil et l'audace de se parer du beau nom de Compagnon, ce que nous ne pouvons souffrir.

LE NIVERNAIS *répond.* — Aucun état producteur ne peut déshonorer; au contraire, on y acquiert plus ou moins de réputation selon qu'on y est honnête et plus ou moins habile; ensuite je vous dirai que les ouvriers de n'importe quel état peuvent se former en société, et nous ne pouvons les troubler dans leur union sans nous rendre coupables aux yeux de la justice et de l'humanité. Quant au mot *compagnon*, dont quelques Sociétés veulent se faire un titre exclusif, on sait qu'il est très-vieux et qu'il s'emploie en divers sens. On dit compagnon d'armes, compagnon de voyage; pourquoi ne dirait-on pas compagnon maréchal, compagnon cordonnier? Quel est le meilleur des Compagnonages? A mon avis c'est celui où l'on vit

en bonne intelligence, toujours disposés, toujours prêts à s'aider les uns les autres; qu'en dites-vous ?

UN MEMBRE *avec chaleur*. — Une chose qui me choque, c'est de voir uue société prendre pour attribut des instruments dont elle ne sait pas se servir. Non, elle ne peut se parer de ces magiques instruments [1] sans s'attirer la haine et la vengeance de toutes les autres Sociétés.

LE NIVERNAIS. — Je ne le vois pas comme cela. Si quelqu'un se pare par vanité d'un instrument au-dessus de sa portée, au lieu de se fâcher, il faut rire; si nous voulions un jour, en place d'une équerre et d'un compas, prendre pour attribut un télescope ou un baromètre, croyez-vous que les astronomes, que les physiciens, s'ils y prenaient garde, en témoigneraient quelque mécontentement? Non. Tout au contraire, ils riraient, et c'est tout ce qu'ils auraient de mieux à faire. On m'objecte encore qu'une société fait porter la couleur au chapeau, une autre au cou, d'autres à une boutonnière du côté gauche; que le Compagnon qui la porte à une boutonnière basse ne peut l'élever davantage sans s'exposer au ressentiment de celui qui la porte à une boutonnière haute; que ce dernier ne pourrait la porter plus haut sans violer les priviléges et sans s'attirer la colère et la vengeance de ceux qui les portent au cou et au chapeau.

« Doucement, doucement et écoutez un peu, je vous prie! Que répondriez-vous, par exemple, à un vieux marquis vêtu d'un bel habit,

[1] Il entend par là l'équerre et le compas.

et qui viendrait vous dire à vous, homme de travail, à vous, homme du peuple et parfois aussi bien vêtu que lui : — Ouvrier, tu portes un habit aussi beau, aussi bien fait que le mien; et cela ne me plaît pas. Je ne veux pas que l'on me confonde avec toi : donc, quitte cet habit, je te l'ordonne! quitte-le, et prends en un mauvais. — Je vous le demande, que répondriez-vous au vieux marquis qui vous aurait tenu un tel langage? qu'il est un vieux fou, n'est-ce pas? qu'il n'a aucun droit sur vous, et que comme lui, vous êtes libre de vous mettre à votre goût et comme bon vous semble, et vous auriez raison. De même chaque société a le droit de porter la couleur où elle veut et comme bon lui semble. Trève donc à ces cruelles guerres, qu'aucune bonne raison ne peut justifier. Ne voulant point supporter les injustices, commençons par être justes, qu'il ne soit plus dit que les Compagnons en France sont les senls représentants d'un âge qui n'est plus. La prévention, la jalousie, un certain amour-propre mal entendu, nous ont trop long-temps divisés : que ce temps soit à jamais passé! Autrefois les hommes d'une religion différente s'entre-tuaient sans miséricorde; aujourd'hui on peut conserver chacun sa croyance et vivre en bonne intelligence; agissons de même, conservons chacun notre attachement à notre Société, et de plus rapprochons-nous, cherchons à nous comprendre, et aidons-nous les uns les autres autant que nous le pourrons. L'esprit de notre époque n'est pas un esprit de ténèbres et de persécution; c'est un esprit de lumière et de raisonnement; il faut s'y conformer, il faut ne

point rester en arrière; autrement, la jeunesse instruite et imbue de principes nouveaux ne viendrait plus à nous, et nos Sociétés, quoique fortes en ce moment, périraient avant peu, faute de recrues qui seules les renouvellent et les perpétuent.

« Vous trouvez que le Compagnonage protège les droits, les intérêts des ouvriers; vous le regardez comme la dernière corporation populaire, et dont la conservation est un bien. Je pense comme vous, mais je vous le conseille, dépouillons-le de ce qu'il a de trop vieux, de trop usé et qui choque la raison et les usages de notre temps. Conservons-lui ce qu'il a de bon, ajoutons-y encore pour le rendre parfait, s'il est possible, et un jour nous nous applaudirons de notre œuvre à l'aspect du grand développement que nous lui verrons prendre, et au témoignage de l'estime publique que nous aurons su mériter. »

Le Nivernais fut applaudi; plusieurs Compagnons, qui jusque-là s'étaient regardés avec dédain, se rapprochèrent. Une grande fusion se fit dans l'assemblée. Dès que le silence fut rétabli, un serrurier compagnon du Devoir de Liberté, nommé Espagnol l'Union, se fit entendre: « Mes pays, mes frères, dit-il, je crois devoir élever la voix pour proclamer quelques vérités. Plusieurs discours ont été prononcés. On vous a montré les conséquences fâcheuses des luttes entre les divers Compagnonages, on vous a fait sentir tous les avantages que vous pouvez retirer d'une association bien entendue, on a défendu la cause de la tolérance et de l'humanité; je parlerai dans le même sens, car notre siècle

ne voit qu'avec pitié nos rivalités incessantes, qu'avec horreur les luttes sanglantes dans lesquelles nous nous engageons trop souvent..... Élevons nos pensées à d'autres considérations; quittons un moment le sujet qui nous occupe spécialement pour nous occuper de choses plus vastes et plus générales... Regardons la nature; elle est immense. Considérons le génie des hommes, rien ne l'arrête, il envahit tout; il crée des villes nombreuses qu'il orne de monuments magnifiques; il creuse des canaux profonds et sûrs qui sillonnent les Etats dans tous les sens; il ouvre de larges routes qu'il fait passer sur les fleuves et sous les montagnes; d'une terre stérile il fait un jardin productif, embaumé; disposant de la force et des vents et du feu, il glisse rapidement sur le vaste bassin des mers qu'il parcourt d'un bout du monde à l'autre; il s'élève dans un autre élément à des hauteurs considérables, et porté par une barque légère suspendue à un globe transparent, il vogue à son gré dans la plaine des airs et parcourt des routes célestes; il calcule, il connaît la marche régulière des astres. Les phénomènes de l'atmosphère ne lui sont pas inconnus : il prévoit les marées, les courants, les orages et les tempêtes; la foudre même est domptée par lui. Il plane sur la terre, sur les mers, dans les cieux; il met tous les éléments à contribution; il range tout sous sa loi; la nature entière est son domaine; et cependant ce génie si profond, si vaste, qui place les hommes si haut dans l'échelle des êtres et les fait rois de la création, n'a pu encore les rendre heureux. Le fort bat le faible, le grand foule aux pieds le petit,

quelques-uns commandent avec humeur ; tous les autres obéissent en murmurant. Le bonheur n'est nulle part, car le bonheur n'est pas une chose toute matérielle. Eh quoi! en sera-t-il toujours ainsi? Ceux qui font tant de prodiges, ceux qui possèdent tant de sciences, ne posséderont-ils jamais la science de se rendre heureux! Espérons en l'avenir. Dans ce moment le monde est en travail; des idées nouvelles, mais nobles, mais généreuses, le parcourent; elles s'infiltrent de toutes parts, et ceux chez qui elles ont pénétré ne disent pas : « Je suis de telle nation, et je déteste toutes les autres nations; je suis de telle religion, c'est la seule bonne, la seule vraie, toutes les autres doivent être proscrites et anéanties; je suis de telle couleur, et tous les individus qui n'ont pas cette couleur ne sont point des hommes; je suis de telle classe du peuple, c'est la seule qui doive avoir des droits et des privilèges. » Non, les hommes chez qui ont pénétré les idées nouvelles ne parlent point ainsi. Ils n'excluent, ils ne proscrivent ni les nations en masse, ni la religion qui n'est pas la leur, ni la couleur chez les individus, ni les classes du peuple riches ou pauvres. Dieu a créé les nations diverses; il a inspiré les sentiments religieux pour que chacun l'adore à sa manière; il a voulu que tous les hommes fussent heureux, et cette volonté divine se comprend et se comprendra chaque jour davantage. Aussi voyez comme insensiblement l'esprit des nations se rapproche et se lie, comme les croyances se tolèrent réciproquement, comme les préventions de couleur et de race s'éteignent, comme les diverses classes du pe-

ple se mêlent et se confondent à leur insu. Oui, des abus, des erreurs, des préjugés ont disparu, d'autres disparaîtront; des réformes importantes ont été faites, il s'en fera de plus importantes encore. L'industrie, les arts, les sciences ont pris un grand essor, un grand développement; leurs produits variés se répandent dans la société; ils se répandront avec plus d'abondance, avec plus de profusion, et surtout avec plus d'équité. Il ne doit point y avoir de parias sur la terre; il ne faut point donner tout à l'un, rien à l'autre, laisser pourrir les aliments ici, pendant qu'on meurt de faim là à côté. Oui, la corruption, l'égoïsme, ces hideuses maladies seront soignées et guéries. Le progrès a marché, il marche, il marchera jusqu'à ce que la grande société soit régénérée, réorganisée et assise sur une base plus large et plus solide. Au milieu d'un mouvement si grand, si profond, si continu, quand des Français, des Anglais, des Allemands, des Espagnols, des Italiens, des Polonais, des Russes même! quand enfin des Européens, des Africains, des Asiatiques et des Américains se voient sans prévention; quand des chrétiens, des juifs, des mahométans et ceux qui n'ont qu'un sentiment religieux sans culte extérieur, se voient, s'estiment réciproquement enfants du même Dieu; quand un si beau mouvement se fait dans l'univers et entraîne tous les hommes les uns vers les autres et les force à s'aimer; comment pourrions-nous, ouvriers laborieux et amis du progrès, y rester étrangers? Cela ne se peut pas. Vous pensez, je le présume, que les hommes de couleur sont hommes comme les blancs? Vous le pensez, n'est-ce pas? répondez-moi, mes amis.

LA MOITIÉ DE L'ASSEMBLÉE. — Oui, nous le pensons.

ESPAGNOL. — Vous pensez aussi que chez les Anglais, que chez les Italiens on trouve des hommes comme chez les Français?

LES TROIS QUARTS DE L'ASSEMBLÉE. — Oui, nous pensons cela aussi.

ESPAGNOL. — Et ne pensez-vous pas que les pauvres sont hommes comme les riches?

L'ASSEMBLÉE TOUTE ENTIÈRE. — Pourquoi non? Tous les hommes sont faits, dit-on à l'image de Dieu.

ESPAGNOL. — En ce cas vous pensez que tous les membres de cette assemblée, que les ouvriers des divers états sont également hommes et ont les mêmes intérêts?

TOUTE L'ASSEMBLÉE. — Cela va sans dire.

ESPAGNOL. — Pensez-vous que nous devons encore nous haïr et nous faire la guerre?

L'ASSEMBLÉE ENTIÈRE. — Non.

ESPAGNOL. — Croyez-vous à la possibilité d'une paix et d'un rapprochement entre nous!

L'ASSEMBLÉE ENTIÈRE. — Oui.

ESPANOL. — Comment devons-nous vivre désormais?

L'ASSEMBLÉE ENTIÈRE. — En frères.

ESPAGNOL. — Persévérez, mes chers pays, dans ces généreux sentiments, et nous serons un jour plus heureux, parce que nous serons plus dignes de l'être. »

Après les questions d'Espagnol l'Union et les réponses qui leur furent faites, il se fit un bruit sourd, confus, l'oreille ne comprit plus un mot. Mais les yeux virent des Compagnons se serrer la main, d'autres s'embrasser avec transport

Un entraînement général, une joie peu commune régnaient dans l'assemblée, le bonheur était là. Le silence se rétablit enfin. Il ne fut pas besoin d'en dire davantage pour éclairer les esprits et détruire les préventions. Chaque membre de l'assemblée était devenu un partisan zélé, un propagateur enthousiaste des idées nouvelles et du rapprochement général. Un dernier discours fut néanmoins prononcé. Il sortit de la bouche d'un charpentier Compagnon Bondrille, nommé Breton Bras de Fer. Le voici :

« Mes Pays et Coteries, je crois, comme la plupart des Compagnons qui se sont fait entendre, que, pour guérir le mal, il faut en effet le découvrir avec soin, mais sans fausse honte, et présenter un remède salutaire; or, voici qu'elle est ma pensée. Il faut nous séparer, nous répandre sur tous les points de la France. et tenir à peu près, chacun à sa Société, le langage suivant : — O ma Société, je t'ai servie longtemps, et tu sais que je n'ai jamais manqué de zèle, de franchise, ni de pureté; aucune tache ne salit ma vie, c'est pourquoi j'oserai te tenir un langage nouveau, mais vrai; et si tu sais en faire ton profit, de tous les services que j'ai pu te rendre, ce sera le plus grand. Ecoute :

« Tes ennemis ne sont point dans les diverses sociétés de n'importe quels corps d'états; ils sont dans ton sein; tes ennemis sont ceux qui, chargés du soin de te gouverner, de t'administrer, se livrent aux vices, et qui, sous divers prétextes, gaspillent tes finances et troublent ton harmonie.

« Tes ennemis sont ceux qui, froids et égoïstes, invoquent cependant ta bienfaisance, et

qui, leurs besoins satisfaits, te méconnaissent et te calomnient.

« Tes ennemis sont ceux qui, sans foi, sans probité, sans pudeur, trompent journellement l'honnête homme qui les oblige, et s'en font une gloire scandaleuse. Le châtiment attaché à leurs méfaits retombe, rejaillit sur toi, et ternit ton éclat et ta considération.

« Tes ennemis sont ceux qui ne connaissant que la force brutale, la loi des tyrans, attaquent avec fureur tout Compagnon qui n'est pas de leur Devoir, acte injuste et barbare qui attire des représailles qui t'altèrent, qui t'aigrissent et te remplissent de désordre et de confusion.

« Tes ennemis sont ceux enfin qui, doués d'une certaine manie baroque, se livrent dans leurs chansons furibondes à des insultes, à des attaques grossières contre leurs adversaires qui, de leur côté, répondent par d'autres insultes de la même force et de la même valeur.

« Voilà la cause première du déréglement des esprits, des discordes, des guerres, des haines profondes qui ne s'éteignent point entre les Sociétés; et puis la plupart de ces fameux poètes, après avoir ainsi prodigué l'insulte, après t'avoir célébrée avec beaucoup d'emphase, après t'avoir dévoué éternellement dans leur sublime galimatias et leur cœur et leur âme, te font banqueroute en se moquant de toi !

« Ouvre les yeux, ô ma Société, agis pour ta conservation; sache que le mal produit le mal, que le bien engendre le bien. Poursuis courageusement, et coupe le mal dans sa racine. Alors tes mœurs deviendront nouvelles, deviendront

pures; ton existence s'embellira et n'aura plus de terme.

« Oui, dit le charpentier en élevant sa voix sonore et promenant un regard prophétique sur l'assemblée; oui, quand les sociétés sauront distinguer leurs plus dangereux ennemis, quand elles sauront apprécier leurs véritables intérêts, elles ne tarderont pas à prendre une face nouvelle; alors ces idées extravagantes qui troublent si souvent notre imagination s'effaceront pour faire place à des idées plus douces, plus utiles, plus simples, plus naturelles : notre corps, notre esprit, notre moral y gagneront. L'instruction sera pour nous un besoin, un goût, une passion; et quand après avoir fait notre tour de France nous rentrerons dans nos familles, nos compatriotes diront : — C'est un Compagnon; — ce qui voudra dire : C'est un homme qui sait travailler, raisonner et vivre, et l'on aimera le Compagnon et le Compagnonage qui l'aura formé. »

Le charpentier impressionna toute l'assemblée, et il fut applaudi chaudement. Après ce discours les débats furent clos; on délibéra, et tout d'une voix on s'arrêta aux moyens qui parurent les plus convenables à la réussite d'une entreprise si belle.

Là se termina cette grande conférence, cette espèce de congrès improvisé par le hasard, duquel doit découler un bien incalculable sur le Compagnonage.

On a fini par se séparer, par se répandre; on se dirige à la fois sur toutes les grandes villes de France; sous peu les Compagnons de Nantes, de Bordeaux, de Marseille, de Lyon entendront

des voix fraternelles prononcer des mots d'humanité; des germes de progrès seront répandus, et ne peuvent manquer tôt ou tard de se développer, de croître et de fructifier.

Les deux enfants du vieux père Tauret, Laurent et François, se sont rendus dans la Bourgogne auprès de leurs bons parents qu'ils n'avaient vus depuis long-temps. Mais ils l'ont promis, ils feront encore un petit voyage dans l'intérêt d'une juste cause, et certes ils ne se battront plus; moi je suis rentré dans Paris, et logé dans un quartier où les bras ne reposent guère (le faubourg Saint-Antoine), j'ai rédigé le procès-verbal d'une assemblée mémorable; je le livre à l'impression. Puissent les ouvriers le lire avec plaisir! et je promets bien de reprendre un jour la plume, non pour faire des phrases pures et élégantes, chose dont je me sens incapable, vu mon ignorance et mon peu d'habitude d'écrire, mais pour dire de bonnes vérités et opérer quelque bien, si cela m'est possible.

NOTE 1.

Des signes distincts, des marques non équivoques qui le frappent (*voy.* p. 87, lig. 21).

On voit beaucoup d'ouvriers, et surtout de maréchaux, couverts de tatouages.

NOTE 2.

Si des maîtres, en se coalisant, conspirent contre les salaires des ouvriers, etc. (*voy.* p. 94, lig. 31).

Les maîtres qui veulent diminuer les salaires des

ouvriers n'entendent pas leurs véritables intérêts. Je vois que si les ouvriers, en travaillant beaucoup, ne gagnent plus leur misérable vie, les maîtres eux-mêmes (excepté ceux qui sont riches et qui spéculent sur la misère des autres) ne font plus leurs affaires, et le temps des banqueroutes est arrivé. On se fait concurrence d'ouvrier à ouvrier, de maître à maître, de peuple à peuple ; on travaille le jour, on travaille la nuit, et plus on travaille, plus les gains diminuent. J'examine si ceux qui estiment, qui proclament la concurrence acharnée de nos jours comme un signe de prospérité publique, se font concurrence entre eux ; je vois que non (je veux dire au moins que leur concurrence est plus fine, plus adroite que la nôtre); car les employés, les fonctionnaires qui touchaient, il y a huit ou neuf ans, des traitements de vingt, trente, quarante, cinquante mille francs et plus, touchent aujourd'hui les mêmes traitements: aucun rabais. Au contraire. Si cependant nous donnons en ce temps notre travail la moitié moins cher, ils dépensent la moitié moins pour se le procurer, et entassent par conséquent la moitié plus d'or. N'est-ce pas vrai? Je ferai d'autres remarques : les productions de la main des hommes perdent du prix; les productions de la nature gardent le leur. Oui, les bois, les fers, etc., se vendent ce qu'ils se vendaient autrefois, et ces mêmes objets façonnés se vendent moins qu'ils ne se sont jamais vendus. Pourquoi cela? c'est facile à deviner. La façon est la propriété d'une classe. Les matieres premières sont la propriété d'une autre classe ; l'une subit la loi sans la connaître, l'autre la fait et l'applique en connaissance de cause. Il arrive de là que les intérêts des uns sont méconnus, et que les intérêts des autres sont défendus de toute manière outre mesure. Aussi, chacun peut le voir, l'un des deux côtés se dégarnit, il n'y reste plus rien ; l'autre côté attire tout à lui, il absorbe tout. Il ne faut pas s'en étonner. Il ne peut en être autrement. Qu'est-ce qui protége les ouvriers? Rien. La loi même, en bien

des circonstances, n'est-elle pas plus rigoureuse * pour eux que pour les maîtres ? A qui profite cette inégalité ? aux maîtres. Non ; car moins gagnent les ouvriers, moins gagnent les maîtres. A qui profitent donc toutes les injustices tendant à abaisser et abaissant réellement les salaires des ouvriers ? à qui ? Je l'ai déjà fait comprendre, à ceux qui consomment sans produire, à ceux-là seulement. Je dirai donc qu'à cause d'une organisation singulière, les choses descendent d'elles-mêmes, et l'on ne peut pas les faire remonter. Il n'est pas permis aux ouvriers de s'entendre pour soulever le fardeau qui les écrase. Les maîtres ** pèsent immédiatement sur eux, les marchands sur les maîtres, les bourgeois sur les marchands. On s'empile, on s'entasse les uns sur les autres, et tout le monde enfin, dans cette position forcée, manque d'air et se sent oppressé. Si les ouvriers pouvaient résister aux maîtres, les maîtres, à leur tour, pourraient résister aux marchands, les

* ARTICLE 414 du Code pénal : Toute coalition entre ceux qui font travailler des ouvriers, tendant à forcer injustement et abusivement l'abaissement des salaires, suivie d'une tentative ou d'un commencement d'exécution, sera punie d'un emprisonnement de six jours à un mois, et d'une amende de deux cents francs à trois mille francs.

ART. 415 du Code pénal : Toute coalition de la part des ouvriers pour faire cesser en même temps de travailler, interdire le travail dans un atelier, empêcher de s'y rendre et d'y rester avant ou après de certaines heures, et en général pour suspendre, empêcher, enchérir les travaux, s'il y a eu tentative ou commencement d'exécution, sera punie d'un emprisonnement d'un mois au moins et de trois mois au plus.

Les chefs ou moteurs seront punis d'un emprisonnement de deux à cinq ans, et ils pourront, après l'expiration de leur peine, être mis sous la surveillance de la haute police pendant deux ans au moins et cinq ans au plus.

** J'appelle maîtres ceux qui occupent les ouvriers en faisant fabriquer ; marchands, ceux qui achètent aux maîtres et tiennent magasin soit de meubles, soit d'autres choses pour les revendre ; bourgeois, les rentiers ou autres qui achètent pour leur usage et pour leur consommation.

marchands aux bourgeois, ce qui donnerait plus d'aise, plus de mouvement dans les rangs de la société, et principalement dans les rangs inférieurs, qui sont les plus forts, mais dont les charges aussi deviennent par trop lourdes. Si les choses étaient mieux organisées, si le travail des hommes qui fatiguent le plus était mieux rétribué, l'argent enfoui, l'argent que l'on ne voit plus, descendrait forcément un peu plus bas; le commerce en serait alimenté, et tous y trouveraient leur compte; car ce long croupissement d'une partie de la société répand une odeur fétide qui n'annonce rien de bon. Il est temps d'y porter remède. Depuis quelques années les travailleurs gagnent à peine leur nourriture, et naturellement ils ont besoin de vêtement, ils ont besoin de linge, ils ont besoin de meubles, ils ont enfin besoin de tout; car leurs ménages sont nus et délabrés. Que l'on fasse en sorte que la main-d'œuvre soit payée à sa juste valeur, et chaque travailleur avec ses économies fera travailler d'autres travailleurs. Les besoins pouvant être satisfaits, la consommation deviendra plus grande et plus générale; les marchandises accumulées qui moisissent et dépérissent dans les magasins seront agitées; elles prendront un cours par toutes les voies pour se répandre dans toutes les localités, chez tous les individus. Ce marasme sans fin, qu'on s'obtine à nommer une crise commerciale disparaîtra, et le peuple, après bien des souffrances, aura retrouvé ce temps meilleur, objet de ses désirs. Mais peut-on résoudre avec bonheur ce qu'on étudie sans intérêt et sans aptitude? Cherche-t-on sérieusement à porter un remède efficace à un mal déjà bien grand, et qui s'accroît et s'aggrave toujours? Non, on fait des discours où les paroles sont artistement arrangées; on parle, voilà tout. Ce n'est pas avec des paroles que l'on peut guérir de graves maladies; il faut plus que cela. O vous qui gouvernez les peuples, pensez aux travailleurs, ne les réduisez pas à l'alternative ou de mourir de faim ou de se soulever. S'ils mouraient

de faim, qui vous nourrirait? S'ils se soulevaient, si leur courroux venait à éclater, qu'en résulterait-il? Dans les deux cas vous ne pouvez que perdre. Donc pensez aux travailleurs; ils souffrent beaucoup, et dans leurs douleurs ils se disent: « Il n'y a pas de guerres ruineuses, il n'y a pas d'épidémies destructives; les productions de la terre n'ont pas été ravagées par les orages et les tempêtes; les récoltes en blés, en vins, ont été abondantes depuis nombre d'années; nous sommes laborieux, nous sommes économes, et nous manquons de tout! Pourquoi cela, d'où provient tant de misère, où est la cause du mal qui nous ronge et nous tue? » Ainsi se plaignent les travailleurs. Oh! pensez à eux, ils souffrent beaucoup!

NOTE 3.

Le tailleur de pierre dit que celui qui voyage attaché à une société a le sentiment de l'égalité, de la fraternité, etc. (*voy*. page 96, lig. 4). On le voit, il ne voulut irriter personne, et n'eut pas tort. Mais, comme toutes ses paroles ne peuvent s'appliquer à toutes les sociétés indistinctement, je veux les relever par un seul exemple. N'a-t-on pas vu le Compagnon charpentier dire à son *renard*, qui est son semblable et néanmoins son esclave: Renard, va me chercher pour deux sous de tabac. — Renard, va m'allumer ma pipe. — Renard, verse à boire au Compagnon. — Renard, prends ce manche à balai, et va monter la garde devant la porte. — Renard, passe la broche dans ce sabot, et fais-le tourner devant le feu. — Renard, etc.; ce que le Renard fait ponctuellement et sérieusement, dans la pensée que lui, plus tard, lorsqu'il sera Compagnon, fera subir les mêmes humiliations à d'autres. Ainsi d'esclave il deviendra tyran! Ce ne sont pas les charpentiers que je blâme ici, ce sont leurs vieilles coutumes, indignes de notre époque et de notre pays, indignes des charpentiers eux-mêmes; car, je l'avoue fran-

chement, si on leur trouve une certaine rudesse, on leur trouve aussi de la probité, de la franchise, de la générosité. J'estime et je proclame une action qu'ils ont faite en commun. Les gens qui lisent les journaux auront pu rencontrer ce passage :

« Les ouvriers charpentiers des faubourgs Saint-Martin et Saint-Denis donnent cinq cents francs pour les ouvriers malheureux de Lyon. »

Ce qui prouve suffisamment qu'ils ont le cœur bon, qu'ils sont travailleurs et économes, justice que je me plais à leur rendre; puissent-ils s'apercevoir que le siècle marche, et marcher avec lui!

Je m'adresse à vous tous, ô ouvriers de la France et du monde entier. Comment pouvons-nous élever la voix contre ceux qui nous oppriment, si nous sommes nous-mêmes les oppresseurs de nos frères?

NOTE 4.

Quand des Français, des Anglais, etc. (*voy.* p. 101, lig. 20).

Espagnol l'Union veut faire sentir que chaque pays produit des hommes de cœur et de génie; je comprends parfaitement son intention, et je crois lui venir en aide, en offrant le tableau suivant :

Abailard, théologien philosophe; Louis XII, roi appelé le Père du peuple; Calvin, réformateur; Descartes, philosophe, mathématicien, physicien et astronome; Pascal, moraliste et mathématicien; Corneille, Racine, fameux poètes tragiques; Molière, profond auteur de comédies et comédien; Lafontaine, bonhomme dont les écrits gracieux sont pleins d'audace et de malice; Turenne, Vauban, Catinat, braves généraux; Bossuet, Fléchier, Massillon, prédicateurs célèbres et grands écrivains; Fénelon, l'ami de l'humanité, l'auteur de *Télémaque;* Le Poussin, Mignard, Vernet, peintres; Mansard, Perrault, architectes; Jean Goujon, Girardon, Le Puget, sculpteurs; Montesquieu, grand jurisconsulte, écrivain philosophe; Voltaire, l'Encyclopédie vivante, possé-

dant à la fois tous les genres d'écrire; Buffon, Lacépède, naturalistes; Vaucanson, mécanicien; Routo, fameux menuisier; l'abbé de l'Épée, Sicard, célèbres instituteurs des Sourds-Muets; Montgolfier, physicien, chimiste, inventeur des ballons; Mirabeau, grand orateur; Bonaparte, le plus grand génie des temps modernes; Carnot, ministre, général et tribun dévoué au peuple; Bichat, Broussais, réformateurs de la médecine; Bernardin de Saint-Pierre, naturaliste, et surtout écrivain poétique et touchant; Laplace, Lagrange, mathématiciens; Lavoisier, Berthollet, chimistes; Monthyon, Larochefoucault-Liancourt, philanthropes; Saint-Simon, Bazard, Fourrier, réformateurs; Monge, mathématicien, créateur de la géométrie descriptive; Jussieu, botaniste; Lafayette, ami de la liberté des peuples; Chénier, Ducis, poetes tragiques; Talma, tragédien; Manuel, orateur, symbole du courage civil; Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire, naturalistes; David, Vernet, Ingre, Delacroix, Delaroche, peintres; Chateaubriand grand littérateur, auteur des *Martyrs* et du *Génie du Christianisme*; Casimir Delavigne, poète tragique; Victor Hugo, poète lyrique et dramatique fougueux, et quelquefois sublime; Lamartine, poete épique, dont l'imagination n'a point de bornes; Béranger, poète lyrique, dont les chansons sont des odes; Berryer, orateur qui pourrait être un Démosthène; Garnier-Pagès, notre avocat à nous; Jacquart, mécanicien; Arago, astronome, qui, tout en s'occupant des cieux, ne perd pas de vue la terre; Lamennais, auteur des *Paroles d'un Croyant* et du *Livre du Peuple*, où la prose est vraiment de la poésie; Nicod, Michel de Bourges, Dupont, les Ledru, Favre, avocats éloquents et à principes, ce qui est rare; Thénard, Gay-Lussac, Dumas, chimistes; Raspail, chimiste, naturaliste et homme politique; Berthaud, le poète des pauvres; Pyat, Luchet, hommes plus de fond que de forme, dont la plume puissante plaide en faveur des malheureux de ce monde: Hégésippe Moreau, ouvrier imprimeur, grand poète que la mi-

sère a tué ; David, sculpteur, dont le ciseau populaire fait l'apothéose du mérite et de la vertu seulement ; Pierre Leroux, écrivain laborieux et désintéressé, dont les travaux philosophiques préparent l'avenir ; Louis Blanc, jeune publiciste qui s'élèvera à la hauteur d'Armand Carrel, et qui descend plus profond dans le chaos social pour en faire jaillir quelque chose d'utile à la multitude ; Cormenin, dont la plume est un pinceau, etc., sont nés en France.

Bacon, savant ; Cromwel, usurpateur, génie audacieux et puissant ; Shakespeare, poète tragique, dont les compositions énergiques font frémir ; Milton, poète sublime au-dessus de toute expression, *le Paradis perdu* est son œuvre ; Newton, savant mathématicien, grand astronome ; Addison, Pope, Dryden, poètes ; William Penn, philosophe, législateur de la Pensylvanie ; Locke, philosophe ; Chatterton, poète mort de dégoût et d'ennui ; Cook, navigateur qui fit trois fois le tour du monde ; Jenner, médecin, à qui on doit la découverte de la vaccine ; Young, poète, auteur des *Nuits ;* Fox, homme d'état, orateur immense ; Watt, mécanicien ; Jérémie Bentham, William Cobbet, publicistes radicaux ; Walter Scott, romancier naturel et fécond ; lord Byron, poète d'une énergie sombre et effrayante ; lord Brougham, homme de savoir et d'esprit ; O'Connell, orateur dont la voix puissante agite à volonté toutes les classes du peuple, etc., etc., sont nés en Angleterre.

Guttemberg, inventeur de l'imprimerie ; Luther, réformateur ; Leibnitz, philosophe et mathématicien ; Kepler, Muller, Herschell, astronomes ; Klein, naturaliste ; Kant, métaphysicien ; Wieland, Klopstock, grands poètes ; Winkelman, savant ; Schlegel, philosophe ; Mozart, musicien ; Goëthe, poète et littérateur ; Gall, médecin, inventeur de la phrénologie ; Schiller, poète vrai, énergique, sublime, grand auteur dramatique ; Tieck, autre poète ; Meyerbeer, musicien, etc., etc., sont nés en Allemagne.

Averrhoès, médecin, philosophe; le Cid, Gonzalve de Cordoue, Gusman, hommes de guerre; Barthélemi de Las Casas, missionnaire, ami des hommes; Ribera, peintre illustre; Alphonse X, roi philosophe et astronome; don Alonzo d'Ercilla, poète épique, auteur de *l'Araucana;* Lope de Vega, poète épique et dramatique; Calderon de la Barca, poète dramatique prodigieux; Cervantes Saavedra, célèbre écrivain, auteur de *Don Quichotte*, livre où on croit voir tout ce qui y est décrit; Velasquez, peintre fameux; Riégo, héros martyr de la liberté; Mina, guerrier intrépide et libérateur; Arguelles, orateur; le malheureux Torrijos, etc., etc., sont nés en Espagne.

Rienzi, orateur, libérateur; le Dante, poète, auteur de la *divine Comédie;* Pétrarque, poete, chantre de la Fontaine de Vaucluse et de Laure; l'Arioste, poète dont l'imagination créa le *Roland furieux;* le Tasse, le plus grand poète de son temps, auteur de *la Jérusalem délivrée;* Boccace, dont la prose est riche et l'imagination féconde; Christophe Colomb, navigateur, qui découvrit l Amérique; Galilée, astronome, qui le premier dit: La terre tourne; Machiavel, écrivain politique; Raphaël, les Carache, le Titien, le Guide, le Dominiquin, l'Albane, Paul Véronèse, peintres célèbres; Michel-Ange Buonarotti, peintre, architecte, sculpteur et poete; on lui doit les plus grandes beautés de l'église Saint-Pierre de Rome; Bramante, Vignole, architectes célèbres; Toricelli, géomètre, physicien; Volta, célèbre physicien; Galvani, physicien et médecin; Alfieri, poète tragique; Casanova, sculpteur; Buonarotti, descendant de Michel-Ange, homme politique; Rossini, Paganini, Rubini, grands musiciens, etc., sont nés en Italie.

Enfin, pour abréger, je dirai : l'Europe a produit Ticho-Brahé, astronome; Luther, réformateur; Boherraave, médecin; Le Camoëns, poète, auteur de la *Lusiade;* Guillaume Tell, libérateur; Copernic, astronome; Jean-Jacques Rousseau, homme et

écrivain extraordinaire; Kosciuszko, libérateur; et dans des temps plus anciens, Marc-Aurele, Antonin, Trajan, empereurs; Sénèque, philosophe; Lucain, Horace, Virgile, Lucrèce, poètes; César, génie éloquent et guerrier; Cicéron, orateur; Spartacus, libérateur; les Gracques, tribuns du peuple; Archimède, géomètre et mécanicien; Euclide, mathématicien; Pindare, poète lyrique; Démosthène, orateur; Alexandre, conquérant; Platon, Aristote, philosophes; Eschyle, Eurypide, Sophocle, créateurs de la tragédie; Socrate, estimé le plus sage des hommes; Solon, philosophe, législateur; Cimon, Aristobule, Léonidas, généreux guerriers; Homère, le plus grand poète de l'univers.

L'Asie a produit Zoroastre, législateur des mages; Moïse, législateur des Juifs; Confucius, grand philosophe; David, Salomon, Cyrus, Porus, Darius, rois célèbres; Jésus-Christ, fondateur du christianisme, qui renferme tant de choses dans ces mots: « Tous les hommes sont également composés de chair et d'os; Le premier est le serviteur des autres; Aimez-vous les uns les autres; Faites à autrui ce que vous voulez qu'il vous soit fait à vous-même, etc. »; Mahomet, orateur, poète et guerrier, fondateur du mahométisme; Avicenne, médecin; Abdérame, général; Tamerlan, Gengis-Kan, héros célèbres, etc.

L'Afrique a produit Sésostris, roi conquérant; Asdrubal, Amilcar, Annibal, grands héros; Jugurtha, brave Numide; Ptolomée, astronome, inventeur d'un système astronomique; Origène, Photin, Tertullien, St-Augustin, savants pères de l'Eglise; Capitain, nègre d'un grand talent; Méhémet-Ali et son fils Ibrahim, adroits et braves guerriers, réformateurs d'un peuple en décadence depuis long-temps, etc.

L'Amérique a produit Washington, général libérateur; Franklin, homme d'état, philosophe, savant à qui l'on doit les paratonnerres; Fulton, inventeur des bateaux à vapeur; Ritten-House, astronome; Bolivar, général libérateur, puis dictateur; Toussaint-Lou-

verture, général nègre, qui combattit pour l'indépendance des nègres, ses frères; Fenimore Cooper, romancier; Papineau, orateur libérateur.

Si j'avais voulu mentionner des femmes, j'aurais cité des Sémiramis, assyrienne; des Arthémise, des Sapho, des Corinne, grecques: des Lucrèce, des Cornélie, romaines; des Isabelle, espagnole; des Elisabeth, anglaise; des Marie-Thérèse, autrichienne; des Catherine, russe; des Marguerite d'Anjou, des Jeanne d'Arc, des Staël, des George Sand, françaises, etc.

Cette liste, quoique incomplète, pourra néanmoins faire comprendre qu'il ne faut pas avoir de prévention contre les pays, puisque dans chacun d'eux sont nés d'aussi grands hommes et des femmes si justement célèbres.

NOTE 5.

Tes ennemis sont ceux qui, chargés du soin de te gouverner, de t'administrer, se livrent aux vices (*voy.* p. 106, lig. 29).

Le tailleur de pierre et le charpentier paraissent se contredire. Le premier exalte le mérite des chefs que les Sociétés se donnent, et je conviens que leurs choix sont rarement mauvais; le second n'envisage pas les choses au même point de vue, et signale les mauvais chefs (car il s'en rencontre quelquefois) comme les plus grands ennemis des Sociétés qu'ils gouvernent. Je suis persuadé qu'en ceci le tailleur de pierres ne pense pas différemment que le charpentier. Si l'on saisit bien leurs pensées, la contradiction n'existe plus.

NOTE 6.

Je le livre à l'impression. Puissent les ouvriers le lire avec plaisir, et je promets bien de reprendre un jour la plume, non pour faire des phrases pures et élégantes (*voy.* p. 109, lig. 15).

Il me semble déjà entendre cette exclamation:

Ah! reprendre un jour la plume! Un ouvrier! un Compagnon! un menuisier! Fi!... Ne ferait-il pas mieux de prendre son rabot et de raboter toujours? — Doucement, s'il vous plaît, gens inhumains! Raboter toujours! Je suis de chair et d'os, et la machine mal entretenue se disloque facilement! J'en ai l'expérience. Mais, malgré cela, croyez-le, je rabote comme un homme, comme un autre enfin; demandez à celui qui m'occupe s'il est content de ma besogne! Pourtant, je l'avoue, le rabot à la main, je pense, je médite, je prévois; et, comme j'ai souvent vu mes prévisions se réaliser, je me suis dit: Tu penses assez juste; tu allais peu au cabaret, n'y va plus! Emploie tes courts instants de repos à écrire, cela distrait et ne coûte rien; c'est ce qu'il faut, on gagne si peu à présent! — Ecrire! est-ce que je sais? — Qu'importe, écris tout de même, dis ce que tu penses; si les ouvriers te comprennent et disent: C'est cela, c'est bien cela! que te faut-il de plus? — Rien. — Ah! si tu savais le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen, comme le fameux docteur qui disait il y a quelques jours des choses si belles, si sublimes, si hautes, si profondes! Oh! quelles phrases! oh! quelles périodes! On était saisi, confondu, on ne savait plus ni d'où l'on venait, ni par où on allait..... Quel malheur que tu ne sois pas un savant, va! Tu aurais fait merveille! Mais, après tout, console-toi, écris, parle comme on parle; on ne t'en comprendra que mieux. — Eh bien, oui, c'est décidé, résolu; oui, j'écrirai! Ouvrier, je parlerai le langage des ouvriers, les ouvriers me comprendront, d'autres aussi peut-être? Ainsi donc, mes amis, comptez sur moi: je ne fais pas de serments, à quoi servent les serments? Mais quand j'ai dit, c'est bien dit.

CHANSONS DE COMPAGNONS.

AUX COMPAGNONS

DU TOUR DE FRANCE.

Jusqu'à présent, nos chers pays, on n'avait jamais songé à faire imprimer les chansons et autres poésies composées par nos confrères en l'honneur de notre Société. Nous tentons aujourd'hui d'introduire l'usage de l'impression parmi nous, nous croyons que vous nous approuverez, et que l'exemple ne sera pas perdu. Nous désirerions voir notre Société charger un Compagnon du travail de recueillir toutes nos meilleures chansons, et d'en former un recueil que l'on devrait faire imprimer à un grand nombre d'exemplaires.

Il faudrait aussi que celui dont vous auriez fait choix, tout en réunissant nos chansons, prît le soin de les corriger, pour les rendre telles qu'elles ont dû sortir de la plume de leurs auteurs. Marseillais, Bon Accord; Nantais Prêt à Bien Faire; Bourguignon La Fidélité; Lyonnais l'Union, et tant d'autres que nous pourrions vous citer, ont donné à notre Société leurs chansons en manuscrit; elles ont passé de mains en mains; elles ont été copiées, recopiées, et se sont popularisées parmi nous. Mais nous savons tous que ces chansons sont

pleines de fautes qui ne viennent pas de nos poètes; on sent comment ces fautes ont pu s'y introduire : ce sont ces fautes qu'il faudrait faire disparaître, autant que la chose serait possible.

Nous croyons devoir inviter nos poètes actuels à faire attention que nous sommes au dix-neuvième siècle; nous les invitons aussi à examiner avec nous beaucoup de nos vieilles chansons trop à la mode encore. Eh bien, qu'y trouvons-nous ? Injures, grossièretés, barbarie, prévention! Nous y sommes portés aux cieux, et nos rivaux jetés dans les enfers ou aux galères de Rochefort et de Toulon. De telles œuvres, avouons-le, ne nous font pas honneur, et sont certes plus nuisibles à ceux qu'elles louent qu'à ceux qu'elles dénigrent. Tout homme sensé ne les entend point chanter sans hausser les épaules et sans sourire de pitié. N'imitons donc plus ce qui est dégoûtant, repoussant même. Si le fanatisme se glisse partout, c'est un malheur que nous ne pouvons parer; mais faisons du moins nos efforts pour empêcher ce monstre de s'introduire chez nous pour troubler et égarer notre belle Société. Puissiez-vous, nos chers Pays, être satisfaits de ce recueil, et nous pourrons un jour vous en offrir un second. Nous espérons pouvoir suivre le progrès de notre époque et marcher avec la civilisation.

VOS PAYS ET AMIS.

Paris. 1834.

(*Suivaient trente-trois signatures*).

HYMNE A SALOMON.

Air : Peuple français, sois fier de ta victoire.

Dignes enfants du roi dont la sagesse
Créa jadis nos équitables lois,
En ce beau jour, le cœur plein d'allégresse,
Avec ardeur accompagnez ma voix. (*bis.*)

CHOEUR.

De Salomon (*bis*) célébrons la mémoire,
Et répétons (*bis*) jusqu'au dernier soupir :
Grand fondateur, sage éclatant de gloire, } *bis.*
Tes fils pour toi savent vivre et mourir. }

Oui, Salomon, ce monarque admirable,
Jérusalem ! rehaussa ta splendeur,
De tes enfants fut le juge équitable,
Et des beaux-arts le digne protecteur. (*bis.*)
De Salomon, etc.

Il existait dans ses villes antiques
Mille travaux dont l'œil fut enchanté,
De beaux jardins, des palais magnifiques,
Des tribunaux où siégeait l'équité. (*bis.*)
De Salomon, etc.

Saint monument, ô merveille imposante,
Temple sacré touchant jadis aux cieux,
Maison de Dieu, ta ruine gisante
Surprend encore et le cœur et les yeux ! (*bis.*)
De Salomon, etc.

Tout florissait dans son royaume immense :
Les vrais talents, le commerce, les arts.
La douce paix, mère de l'abondance,
Rendait heureux jeunes gens et vieillards. (*bis.*)
De Salomon, etc.

Fils de David, des voûtes éternelles
Jette les yeux sur tes pieux enfants,

Prête l'oreille à leurs voix solennelles,
Reçois, reçois leurs généreux serments. (*bis.*)
De Salomon (*bis*) célébrons la mémoire,
Et répétons (*bis*) jusqu'au dernier soupir :
Grand fondateur, sage éclatant de gloire, } *bis.*
Tes fils pour toi savent vivre et mourir. }

LE COMBAT D'ESPRIT.

AIR : Que l'union est agréable, *ou* Un soldat qu'une heureuse trêve.

Destin à mes vœux si contraire,
Pourquoi viens-tu donc m'affliger ?
Pourquoi, par un ordre sévère,
A partir viens-tu m'obliger ?
Il faut quitter ma tendre amie ;
O Dieu, pour moi quel triste jour !
Il faut quitter mon Emilie,
Le cher objet de mon amour.

Puisqu'enfin le Devoir l'ordonne,
Je ne consulte que l'honneur.
O passion que Vénus donne,
Eteins ta flamme dans mon cœur ;
Comptez sur mon obéissance,
Chers Compagnons de Liberté ;
Tout soumis à votre puissance,
Je fuis mon aimable beauté.

Quoi donc ! est-ce là la promesse
Que je faisais tous les moments,
A mon idole, à ma maîtresse,
Moi, le plus heureux des amants !
O belle, ô touchante Emilie,
Comment de toi me séparer ?
Je veux, je veux toute ma vie
Te voir, te chérir, t'adorer.

Hélas ! est-ce moi qui soupire,
Esclave d'une passion ?

Quelle faiblesse, quel délire
Troublent mon esprit, ma raison!
Oh! non, je n'ai plus de courage;
Mes forces m'ont abandonné.
Mes yeux sont couverts d'un nuage,
Et mon corps est tout enchaîné.

Grand Salomon, vois ma faiblesse;
Vois mes transports irrésolus,
Vois mon cœur balancer sans cesse
Et pencher même vers Vénus.
Roi bon, exauce ma prière,
Daigne soulager ma douleur;
Rends ton enfant dans la carrière
De la sagesse, et de l'honneur.

Je sens renaître mon courage,
Je sens triompher ma raison;
Je sors d'un pénible esclavage,
Et je suis tout à Salomon.
Voyageons dans la belle France,
Accompagnés de l'équité,
En y célébrant la puissance
Du beau Devoir de Liberté.

LES ADIEX A CAROLINE.

Air : T'en souviens-tu? *ou* des Trois Couleurs.

Sous ta fenêtre, objet que je révère,
Je viens chanter ma dernière chanson :
Puis te quitter pour suivre ma carrière
Et soutenir mon honneur et mon nom.
Hélas! pour moi quelle peine cruelle
D'abandonner tes charmes en ce jour!
O mon Devoir, ranime tout mon zèle
Pour m'éloigner de ce charmant séjour!

Entends la voix de ton amant perfide;
Oui, son devoir l'éloigne de ces lieux;

De Salomon la puissance le guide,
En éclipsant le pouvoir de tes yeux.
Ne règne plus sur son cœur, sur son âme,
Amour malin, enfant de la beauté!
C'est désormais la raison qui l'enflamme,
Et le parfait Devoir de Liberté.

Adieu, adieu, charmante Caroline,
De ce moment je m'éloigne de toi;
Tout pénétré d'une force divine,
Je puis braver ton amoureuse loi.
Qu'à tes douleurs ta mère s'intéresse,
Que sa pitié sèche enfin tes beaux yeux.
Moi, je te fuis, je vaincrai ma faiblesse;
Adieu, adieu, reçois tous mes adieux!

LES PROMESSES DU NOUVEAU DIGNITAIRE A LA SOCIÉTÉ.

CHANSON-IMPROMPTU *

AIR : De ton baiser la douceur passagère.

Puisqu'en ce jour votre choix me préfère,
Puisqu'au pouvoir vous me faites monter,
Ce grand honneur, je veux le mériter;
Je veux agir, vous servir et vous plaire. (*bis.*)

Si dans mon temps, par un destin prospère [1],
De mes désirs je peux suivre l'ardeur,
Vous connaîtrez le penchant de mon cœur;
Je vous chéris, mais je saurai vous plaire. (*bis.*)

De Salomon, notre ami, notre père,
Du souverain l'exemple des bons rois,
Je maintiendrai les équitables lois,
Et je saurai vous chérir et vous plaire. (*bis.*)

* J'avertis une fois pour toutes que le plus souvent chaque chanson aura ses notes qui la suivront immédiatement.

Honneur et gloire à l'ancien dignitaire [2]
Qui sut remplir sa haute fonction;
Faisons un ban pour le vrai compagnon [2]
Qui m'a montré le chemin de vous plaire. (*bis.*)

[1] *Si dans mon temps.* Ce mot *temps* n'est pas clair ; mais, comme nous l'employons ordinairement pour désigner le règne de six mois du premier Compagnon ou dignitaire élu par la Société, je m'en suis servi dans le même sens.

[2] Plusieurs anciens Compagnons, étant réunis à la même table dans un grand café, parlaient de leur jeunesse et de leur tour de France; ils étaient joyeux : c'était pour eux le bonheur dans le passé et dans le présent; chacun d'eux exposait ses titres avec un certain orgueil. Celui-ci disait : Je suis premier Compagnon de Nîmes; celui-là : Je suis premier Compagnon de Chartres ; l'un disait qu'il était dignitaire de Lyon; enfin d'autres disaient qu'ils l'étaient soit de Marseille, soit de Montpellier, soit de Bordeaux, soit de Nantes. Ils se glorifiaient surtout d'avoir été élevés à la première place de la Société par le libre suffrage de leurs égaux. Un beau Monsieur décoré était à une table voisine, et écoutait leur conversation avec un sourire moqueur sur les lèvres ; un des compagnons s'en aperçut, et lâcha aussitôt les paroles suivantes : — Oui, nous portons des titres dans notre Société, et l'on trouve cela étrange ! Mais des individus d'un rang plus élevé en portent aussi : ce sont des comtes de Cagliostro, des ducs de Valasque, des marquis de Cabrieres, etc., et ces titres sont héréditaires dans leur famille. Quand un comte, un duc, un marquis, ont des droits sur le pays dont ils portent le nom, passe ! Mais porter le nom de duc d'un pays parce qu'on l'a arrosé de sang, c'est drôle ! Mais porter le nom de marquis d'un pays parce que votre père l'a ensanglanté et dépeuplé, et surtout en porter le nom sans y avoir

mis le pied, et sans y être connu d'un seul de ses habitants, c'est encore plus drôle! c'est même ridicule. — Ces paroles furent entendues du beau Monsieur décoré qui ne sourit plus.

² *Faisons un ban*. Ce mot *ban* n'est, je crois, pas français; mais. comme il désigne chez nous un applaudissement général et mesuré, j'ai cru pouvoir et même devoir m'en servir.

LE DÉPART.

Air de la Parisienne.

Oui, du départ l'heure est sonnée,
Mes chers pays [1], éloignons-nous
De cette ville fortunée,
Séjour des plaisirs les plus doux.
Fuyons d'ici la jouissance,
Pour trouver ailleurs la science.
Amis, voyageons
En vrais Compagnons
Du glorieux, du grand roi Salomon,
Sur le beau tour de France. (*bis.*)

Voyez dans ces belles campagnes
Ces bosquets, ces gazons, ces fleurs,
Ces oiseaux près de leurs compagnes,
Chanter l'amour et ses faveurs.
Du printemps quelle est la puissance!
Tout se ranime à sa présence.
Amis, etc.

Mes chers pays, au dignitaire
Obéissons avec ardeur.
Déployons l'antique bannière
De notre sage fondateur;
Qu'au gré des airs avec aisance,
Mollement elle se balance.
Amis, etc.

Si parfois dans notre voyage
Nous rencontrons un *devorant*;
Non, non, envers ce personnage
N'agissons pas brutalement;
Laissons l'affreuse intolérance
A la fanatique ignorance.
Amis, etc.

Mais si, bouffis de fanatisme,
Des insensés osaient enfin,
Croyant faire acte d'héroïsme,
Nous attaquer dans le chemin;
Sous le poids de notre vaillance,
Accablons leur sotte arrogance.
Amis, etc.

Adieu, loyaux sociétaires,
Il faut se quitter désormais.
Embrassons-nous, adieu, nos frères,
Vivez heureux, vivez en paix;
Et nous, sur cette route immense,
Partons, et faisons diligence.
Amis, voyageons
En vrais compagnons
Du glorieux, du grand roi Salomon,
Sur le beau tour de France.

1 Dans les Sociétés de Compagnonage le mot *monsieur* n'est point d'usage : dans les unes on se nomme *Coterie;* dans le plus grand nombre on se nomme *Pays*. Les Français, les Espagnols, les Italiens, les Suisses, les Allemands, faisant leur tour de France et se trouvant ainsi réunis, se nomment réciproquement Pays espagnol, Pays italien, Pays suisse, etc. Ils sont éloignés de leur famille; ils se déplacent fréquemment pour habiter un endroit, puis un autre endroit; ils vivent cordialement entre eux et sans prévention nationale. D'ailleurs ils habitent sous la même voûte, ils marchent sur le même globe, ils sont, ils se nomment Pays, car le monde pour eux n'est qu'un grand *pays!* Beaucoup de per-

sonnés rient de cette appellation ; qu'elles réfléchissent, et qu'elles rient encore après si elles le jugent à propos !

CONSEIL AUX AFFILIÉS.

Air : La république nous appelle, *ou* du Chant du départ.

O mes jeunes amis, qui sur le tour de France
Dirigez vos pas diligents,
D'un ancien Compagnon, instruit d'expérience,
Ecoutez les avis prudents :
Pour acquérir talents, sagesse,
Pour jouir de l'égalité,
Vous confierez votre jeunesse
Aux Compaguons de Liberté.

CHOEUR D'AFFILIÉS.

Nous conserverons la mémoire
De votre dernière leçon ;
Nous ne ternirons point la gloire
Du beau Devoir de Salomon.

Partez, ô mes amis ! et dans votre voyage
Soyez résolus, mais prudents ;
Et si l'on vous attaque, armez-vous de courage ;
Soyez braves, soyez vaillants.
Vos coups sont alors légitimes,
Frappez, domptez des inhumains
Qui vont se chercher des victimes,
En plein jour, sur les grands chemins.
Nous, etc.

D'une riche cité, de la belle Marseille,
Sous peu vous verrez les clochers ;
Vous saurez visiter cette antique merveille,
Ses champs, ses eaux, ses grands rochers ;
Mais allez d'abord chez la Mère,
Ainsi l'ordonne le Devoir ;

Connaissez votre dignitaire,
Soumettez-vous à son pouvoir.
Nous, etc.

A d'utiles travaux occupez-vous sans cesse ;
Fréquentez de dignes amis.
Honorez les talents, les vertus, la sagesse;
A l'honneur demeurez soumis.
Fuyez celui dont l'imposture
Chercherait à vous égarer ;
Fuyez un scélérat parjure,
Qui voudrait vous déshonorer.
Nous, etc.

D'être un jour Compagnons nourrissez l'espérance,
Vos esprits sont intelligents;
Cultivez le dessin, puisez dans la science,
Acquérez de nouveaux talents.
Suivez surtout le sage exemple
De qui pratique les vertus;
Et dans le magnifique temple
Un beau jour vous serez reçus.

CHOEUR D'AFFILIÉS.

Nous conserverons la mémoire
De votre dernière leçon ;
Nous ne ternirons point la gloire
Du beau Devoir de Salomon.

RÉFLEXIONS.

Ceux qui partent d'une ville à la dérobée, et sans payer leurs dettes, sont appelés des *brûleurs;* leur nom, leur signalement sont répandus sur le tour de France, et les brûleurs ne sont accueillis nulle part.

Il s'en trouve, parmi ceux qui partent ainsi, qui laissent des dettes bien légères : quelquefois ils ont terni leur réputation, ils ont sali leurs noms pour la somme de vingt ou trente francs! Certainement ils ne calculent pas, en agissant de la sorte, les con-

séquences de leur vilaine action; c'est le plus souvent quand ils sont retirés, ou quand un peu plus d'âge a mûri leur raison, qu'ils sont fâchés d'avoir si mal agi.

Si nous ne voulons point avoir de reproches à nous faire, ayons de la franchise et de la probité ! car, si nous avions trompé quelqu'un, pourrions-nous dire du mal de celui qui nous tromperait sans dire du mal de nous-mêmes? Si, ayant trompé, nous appelions fripon celui qui nous tromperait, ne pourrait-on pas nous appeler du même nom? Et que répondrions-nous alors? Rien. Donc, tâchons d'avoir toujours pour nous notre conscience; c'est la plus solide de toutes les défenses.

L'on voit des Compagnons, des Affiliés, qui, pour avoir subi l'injustice de quelques chefs, se retirent promptement de la Société. Quand une Société est bien organisée, quand elle a des principes vrais et de sages lois, on ne doit pas la quitter si vite et pour si peu. Il faut avoir de la patience, et faire toujours tout ce que le devoir et l'honnêteté commandent: c'est le seul moyen de s'attacher le plus grand nombre, et de rendre honteux ceux qui vous auraient fait des injustices. En agissant autrement, vous donneriez raison à ceux qui ont tort: c'est ce qu'ils demandent, c'est ce que vous ne devez pas faire.

Nous sommes dans un temps où l'on se moque des gens trop mystérieux et trop séparés des autres. Nous devons dire tout ce qui peut se dire raisonnablement, et vivre avec tous ceux qui savent vivre. Sans être ennemis d'aucune Société, nous devons nous attacher à la nôtre, et la servir avec zèle et amour. Si, après avoir fait tout notre devoir, notre Société pouvait se tromper et nous en mal récompenser, il nous serait permis de faire entendre des plaintes modérées: ceux qui se trompent reviennent quelquefois d'une erreur; mais ne nous ven-

geons jamais aux dépens de nos engagements et de notre honneur : nous serions exécrés et flétris des noms de lâches, de traîtres et de scélérats ; de toute part la défiance nous observerait, et nous vivrions, quoique au milieu du monde, dans un isolement complet. Ainsi nous aurions voulu faire du mal ; nous nous en serions fait à nous-mêmes.

Soyons toujours probes et honnêtes ; ne faisons jamais retomber sur la Société entière l's fautes de quelques-uns de ses membres ; soyons fidèles à nos serments et à nos engagements. Tout cela n'est que notre avantage ; nous agirions contre nous en agissant différemment.

AUX COMPAGNONS

DU TOUR DE FRANCE.

Nos chers Pays,

Il y a environ deux ans que nous eûmes le plaisir de vous présenter un premier recueil de chansons de Compagnons, dont la préface promettait que nous n'en resterions pas là. Eh bien! aujourd'hui, vous serez convaincus que cette promesse, quoique un peu vague, n'en était pas moins fondée. En conséquence, vous recevrez un deuxième recueil. Puisse-t-il vous être agréable; puisse-t-il mériter et obtenir votre approbation et notre contentement sera au comble!

Vos Pays et Amis.

Paris, 1836.

(Suivaient soixante et une signatures).

LE JEUNE AFFILIÉ, ADIEU AU PAYS.

Air de l'Aveugle de Bagnolet.

Enfants de Salomon le Sage,
Guidant un frère sur les champs,
Lorsqu'il prélude à son voyage
Prêtez l'oreille à ses accents (*bis*).
Je sors de la timide enfance,
Et j'entreprends le tour de France [1];
Adieu, riche, charmant pays,
Climat brillant de la Provence!
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, vous tous, mes vrais amis.

Je quitte mon vertueux père
En butte à de sombres douleurs;
Ma bonne, ma sensible mère
Se lamentant, versant des pleurs (*bis*),
Et ma jeune et tendre maîtresse,
De ses cris m'appelant sans cesse.
Adieu, riche, charmant pays,
Un jour renaîtra l'allégresse;
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, vous tous, mes vrais amis. } *bis.*

Je vois de ma ville natale
Encor le plus haut monument;
Mais d'intervalle en intervalle
Il s'abaisse insensiblement (*bis*).
Oh! plus rien ne s'offre à ma vue,
Que des champs la vaste étendue.
Adieu, riche, charmant pays;
Mon cœur bat, mon âme est émue;
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, vous tous, mes vrais amis.

Quel temps! quel chemin magnifique!
Comme l'avenir me sourit!
Une voix sourde, prophétique,
Echauffe, élève mon esprit (*bis*).

Je cueillerai par ma constance
Des talents et de la science.
Adieu, riche, charmant pays,
C'est un grand bien que l'espérance;
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, vous tous, mes vrais amis.

Allons, saisissez la bouteille,
Dans nos verres versez tout plein;
Buvons, le doux jus de la treille
Enhardit, enflamme soudain.
Recevez les adieux d'un frère;
Chacun a bien vidé son verre.
Adieu, riche, charmant pays,
Je te reverrai, je l'espère;
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, Compagnons, mes amis.

NOTE.

[1] *Et j'entreprends le tour de France.*

Jeune Affilié, qui entreprenez le tour de France, quoique votre esprit et votre bon sens ne vous parlent qu'en faveur des choses utiles, permettez-moi de vous donner un conseil pour vous fortifier davantage, s'il est possible. Vous partez : mais, quand vous reviendrez, soyez satisfait de l'emploi que vous aurez fait de votre temps. Beaucoup de jeunes gens, oubliant le but qu'ils s'étaient proposé d'atteindre en commençant leur tour de France, ne pensent plus, comme ils disent eux-mêmes, qu'à se divertir; mais plus tard, sentant une confusion dans leur cerveau, se trouvant embarrassés en tant de circonstances, ils se font mille reproches, et cela ne peut leur procurer les connaissances qui leur manquent. Tâchez de ne point vous trouver dans un pareil cas; faites en sorte que le tour de France soit une école profitable pour vous, apprenez-y à vivre et à travailler, faites-vous y homme, et devenez, pour tout dire, menuisier dans la force du terme.

Mais, pour en venir là, travaillez, travaillez des bras et de la tête. Savoir couper son bois, avoir, comme on dit, une bonne main-d'œuvre, c'est beaucoup pour l'ouvrier, et c'est bien peu pour le maître!

Oui, l'homme placé à la tête d'un atelier de menuiserie est certainement forcé de refuser plusieurs sortes d'ouvrages, s'il ne connaît le dessin linéaire appliqué à son état. Donc occupez-vous du dessin linéaire, prenez de bonnes notions des cinq ordres d'architecture, et vous formerez ainsi votre goût sur les proportions les plus justes et les plus belles. Acquérez la connaissance de la géométrie descriptive appliquée à la menuiserie, c'est-à-dire du trait de l'escalier, de l'arêtier des voussures et d'un grand nombre d'autres coupes de bois. Alors vos idées seront claires, vous aurez la conception des ouvrages, quels qu'ils soient, et vous pourrez les exécuter avec goût et facilité. Mais si vous voulez acquérir ces connaissances, n'écoutez point ceux qui chercheront à vous décourager. Des hommes vous diront: — Vous perdez votre temps, vous dépensez votre argent, vous vous cassez la tête mal à propos; le dessin n'est bon à rien, laissez donc ça là, et faites comme nous! — Je vous le répète, jeune Affilié, n'écoutez point les hommes qui vous donneront de tels conseils. Ces hommes se plaisent dans l'ignorance ou dans l'abrutissement, ou dans la nonchalance, et pourtant l'orgueil est concentré dans tout leur être, et s'ils voient quelqu'un chercher à s'instruire et à s'élever, le venin de la jalousie les parcourt et les tourmente; ils voudraient que tout le monde restât comme eux, pour n'avoir à rougir, pour n'être humiliés devant personne. Il est aussi d'autres hommes d'un esprit plus sage et d'un caractère plus élevé, et qui par négligence ou faute de moyens pécuniaires (car l'homme sans fortune ne s'instruit pas toujours au gré de ses désirs), ou par toute autre cause enfin, n'ont pu s'initier aux connaissances que je vous cite comme essentielles.

Mais ces derniers ne parlent pas comme ceux que j'ai cités plus haut, et vous n'aurez rien à redouter de leurs paroles ; au contraire, ils appuieront le conseil que je vous donne, et dont il me reste encore quelque chose à dire. Oui, j'ai à vous dire que celui qui retourne dans son pays, sans avoir profité de son tour de France, n'est point tranquille, et pour vous le prouver, je vais vous raconter le discours qu'un de mes amis me tint ; le voici : « Après avoir, en cinq ans, fait mon tour de France, j'arrivai au pays et rentrai dans la maison paternelle. Comme je suis seul dans la famille exerçant la profession de mon père ; comme mon père commence à prendre un âge avancé, je pensais lui succéder bientôt dans la direction, dans la conduite des travaux ; je pensais avec raison devoir être placé par lui à la tête de son établissement, et cela me donnait du chagrin, et cela m'inquiétait beaucoup, et je me disais : J'ai dessiné de l'architecture et du trait ; mais je suis peu avancé, peu approfondi, peu savant sur l'une comme sur l'autre de ces branches de dessin, dont je sens aujourd'hui toute l'utilité, et je crains de rester quelquefois en affront. Si par exemple, un jour, on venait me commander un escalier tournant, ou la boiserie d'une niche avec sa calotte, ou un autel à tombeau, ou une chaire à prêcher compliquée, réunissant à elle seule tous les principes du trait, ou autre chose d'aussi difficile, d'aussi délicat, que répondre, que faire ?.... Dois-je entreprendre ? Mais si j'entreprends, n'entendrai-je pas au fond de ma conscience une voix effrayante qui me criera : Ne crains-tu pas de ne pouvoir achever ? Dois-je refuser ? Mais pour lors que dira-t-on de moi ? A coup sûr on dira : — Voilà un homme qui a fait son tour de France, qui est retourné au pays réputé comme bon ouvrier ; nous lui confions un travail, et il le refuse, ne se sentant point la capacité de le faire. Ah ! valait-il la peine qu'il fît son tour de France, qu'il y restât si long-temps pour ne rien apprendre ? C'est une honte pour lui ! — Et ces

réflexions, et ces considérations me faisaient trembler, me faisaient frémir. Enfin, peu de temps après, j'eus quelques difficultés avec quelqu'un qui pourtant m'est bien cher, et j'en profitai pour m'éloigner de la maison. Je partis, je pris la route d'une grande ville en disant : Le dessin nous donne la hardiesse d'entreprendre toutes sortes d'ouvrages, et la facilité de les mener à bonne fin par les moyens les plus courts et les plus sûrs ; le dessin nous attire l'estime et la considération des habitants de notre cité, ainsi que le respect et la bienveillance des ouvriers que nous occupons ; le dessin, en un mot, est l'âme de la menuiserie, et je m'en occuperai. En effet je m'en suis occupé ; on avait beau me dire : Cela ne vous servira jamais, vous perdez votre temps; je dessinais toujours et je m'en trouve bien, et cela m'est journellement d'une grande utilité.

Vous venez d'entendre, jeune Affilié, ce que je vous ai dit par moi-même ; vous venez d'entendre ce que je viens de vous raconter de mon ami, et qui a quelque rapport avec mon passé, c'est-à-dire avec les sensations que j'éprouvais jadis. Maintenant je vous laisse tout à vous en vous recommandant, pour toute conclusion, de méditer sur mes paroles et de penser à l'avenir.

LE BANQUET.

AIR : Giroflée au printemps.

REFRAIN.

Est-il plus heureux sort !
Notre Fête est charmante :
L'on y boit, l'on y chante
Dans un parfait accord.

Il n'est rien de plus agréable
Que de voir ses nombreux amis
Rangés autour de cette table,

Où sont des vins, des mets exquis.
Quand nous fêtons notre patrone,
Livrés aux transports les plus doux,
Approche qui voudra du trône,
Oh! nous n'en sommes point jaloux.
Est-il plus, etc.

Sujets soumis de l'étiquette
(Un bon vieillard me l'a conté),
Les grands seigneurs, dans une fête,
Ignorent la franche gaîté.
Les Compagnons, c'est autre chose :
Toujours contents, toujours joyeux,
Leur banquet est l'apothéose
Qui les élève au rang des dieux.
Est-il plus, etc.

Non, point d'erreurs accréditées,
Point de propos adulateurs,
Point de manières affectées,
Ni de trompés ni de trompeurs.
Oui, la franchise la plus pure
Préside en ce riant salon,
Les gais disciples d'Epicure,
Les vrais enfants de Salomon.
Est-il plus, etc.

Vainement l'inquiet avare
Entasse trésors sur trésors :
Il passera nu le Ténare[1];
Pluton l'attend aux sombres bords,
Laissant aux niais leur abstinence.
Les Compagnons de Liberté
Savourent en paix l'existence,
Et puis viennne l'éternité!
Est-il plus heureux sort!
Notre fete est charmante;
L'on y boit, l'on y chante
Dans un parfait accord.

[1] Le mot Ténare a deux acceptions; anciennement il désignait les enfers, ou un endroit souter-

rain du promontoire de Malée, dans la Laconie, qui y conduisait. Je l'emploie ici dans ce dernier sens.

HOMMAGE AUX POÈTES [1].

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre, *ou* du bon Vieillard (de Béranger).

Sans être aimé du dieu de l'Harmonie,
Peut-on chanter comme chanta jadis
Ce Bon Accord, dont le bouillant génie
Touchait les cœurs, enflammait les esprits ? (*bis*)
Oui, Marseillais, ta voix retentissante,
Prédominant sur les plus beaux accords (*bis*),
Changeait soudain, tant elle fut puissante,
Les lieux muets en lieux d'heureux transports (*bis*).

Tu célébras l'antique renommée [2]
De Salomon, notre grand fondateur;
Par ta satire incisive, animée,
Tu fis rougir le sot et l'imposteur.
Ton hymne saint [3], qu'à genoux je contemple,
Monta, porté sur de mâles accents,
Et retentit dans l'enceinte du temple,
Depuis la voûte à ses creux fondements.

Sans Apollon, Nantais, prêt à bien faire,
Eût-il produit des odes, des chansons
D'un goût exquis, d'une diction claire,
Sur des sujets variés et féconds.
Soit qu'il chantât l'Honneur ou la Victoire [4],
Ou la Concorde ou l'Amour fraternel,
Ou Percheron et les Palmes de Gloire,
Il est profond, brillant et solennel,

Sans Apollon, ce dieu qui tout éclaire,
Nous n'eussions pas entendu tour à tour
La liberté n'est pas une chimère [5],
Et d'autres chants dignes de notre amour.

Il fut sans doute inspiré jeune encore[6],
Ce Bourguignon, ce La Fidélité
Qui célébra d'une voix si sonore
L'Amour, les Arts, l'Honneur, la Liberté.

Un jour, dit-on, sur les bords de la Loire[7],
Sous des tilleuls, Lyonnais-l'Union,
Enveloppé par des rayons de gloire,
Traçait des vers dictés par Apollon;
De nos aïeux célébrait les souffrances[8],
Les fers brisés, les travaux glorieux;
Puis il chantait les Beaux-Arts, les Sciences,
Et Salomon, roi puissant et pieux.

Nos troubadours des cordes de la lyre
Tiraient des sons touchants, mélodieux,
Que leur amour, que leur brûlant délire,
Que leurs transports poussaient jusques aux cieux.
Et maintenant nos lyres sont muettes[9];
De nouveaux chants n'ébranlent plus les airs;
Éveillez-vous, accourez, ô poètes,
Et reprenez vos sublimes concerts!

NOTES.

[1] *Hommage aux poètes.*

Marseillais Bon Accord, Courbier; Nantais Prêt à Bien Faire, Desbois; Bourguignon, La Fidélité, Thévenot; et Lyonnais L'Union : le premier mort à Marseille en 1824, le deuxième établi à Avaray, près de Beaugenci et de son ancien ami Percheron Le Chapiteau; le troisième établi à Écamps, près d'Auxerre; le quatrième mort à Lyon en 1828. J'aurais voulu chanter encore quelques-uns de nos poètes, tels que Languedoc La Fidélité, qui nous a donné la charmante chanson : *Que l'union est agréable;* Bordelais La Prudence, auteur si abondant et si gai, et d'autres encore; mais ma chanson devait avoir des bornes, et je me suis arrêté.

» *L'antique renommée*, etc.,

chanson dont voici quelques couplets :

« De Salomon l'antique renommée
Dès mon enfance avait séduit mon cœur,
Et des beaux-arts l'heureuse destinée
M'ouvre un champ libre au sentier du bonheur.
Bientôt le temps et mon faible génie
M'ont fait admettre au rang des Compagnons.
Dès ce moment je consacrai ma vie
A Salomon, à Salomon.

» Pour Salomon, de la belle Provence
J'abandonnai le séjour enchanteur ;
Amour, plaisirs, bonheur, douce espérance,
Semblaient partout m'accorder leurs faveurs.
Si tes appas, séduisante Emilie,
Ont une fois égaré ma raison,
Pardonne-moi ; je connais ma folie,
Car je n'aime que Salomon.

» A Salomon donnons tous une larme,
Et que son nom à nos derniers neveux
Offre un tableau de vertus et de charmes
Qui réalise et comble tous nos vœux.
Remercions l'ingénieux Dédale*
Du talisman qui forma notre nom,
Et conservons toujours dans nos annales
Le nom sacré de Salomon. »

* Dédale est ici regardé comme l'inventeur du compas, que l'on désigne sous le nom de talisman; car on fait avec son secours des choses prodigieuses. On regarde ce talisman ou compas comme ayant formé notre nom, de *Compas*, *Compagnon*.

» *Ton hymne saint*,

Chanson qui commence par ces couplets :

« Que l'écho répète en ce jour,
Jusque sous les voûtes du temple,
Les vœux, le respect et l'amour

Dont chacun de nous doit l'exemple.
Entends nos voix, grand Salomon,
Du séjour qu'habitent les sages;
C'est la voix de tes Compagnons,
Qui t'offre aujourd'hui leurs hommages.

» On dit que le roi Salomon
Fit creuser, pour punir le vice,
Des cachots; moi, je dis que non;
L'équité faisait sa justice,
Heureux de vivre sous ses lois,
L'orphelin retrouvait un père;
Ce fut le modèle des rois,
Il rendit son règne prospère. »

4 *Soit qu'il chantât l'Honneur ou la Victoire,*
Ou la Concorde ou l'Amour fraternel.

Allusion à deux chansons de l'auteur. La première, pleine de feu et d'énergie, commence ainsi :

« Compagnons, unisssons nos voix;
Chantons!..... que l'écho retentisse!
Nous sommes, encore une fois,
Les vainqueurs, malgré l'injustice.

Et finit par ce couplet :

« Gloire à Percheron le Chapiteau!
Rendons hommage à sa science
Et donnons à ce vrai Gavot
Des marques de reconnaissance.
Pays, je vous laisse ordonner
Un prix digne de sa victoire;
Pour moi, je veux le couronner
Des palmes sacrées de la g'oire.
Chantons d'accord, etc. »

En citant ce couplet, je ne veux pas exciter des discussions sur les anciennes affaires de Montpellier : je le cite, parce que je le trouve bien fait; voilà tout. La seconde respirant la sagesse et des sentiments tendres, on la trouvera en entier à la page 163 de ce volume.

[5] *La liberté n'est pas une chimère*,

Chanson dont voici deux couplets ;

« La liberté n'est pas une chimère,
Chers Compagnons, je viens de l'entrevoir.
Etant instruit du plus profond mystère,
J'admire en tout les décrets du Devoir ;
A le servir j'emploierai tout mon zèle ;
J'en fais serment le matin et le soir.
Jusqu'au tombeau je resterai fidèle
A Salomon, à l'honneur, au Devoir.

» J'achèverai le cours de mon voyage
En fils aimé du grand roi Salomon ;
Je veux encore, au déclin de mon âge,
Avec respect prononcer ce grand nom,
Car dans les cieux un héritage immense
De paix, de gloire et d'éternel bonheur,
Sera vraiment donné pour récompense
D'être fidèle au Devoir, à l'honneur. »

[6] *Il fut sans doute inspiré jeune encore.*

On peut voir, page 170, une chanson qu'il composa étant encore Affilié.

[7] *Sur les bords de la Loire*,

Allusion au premier couplet de cette chanson :

« Sur les bords riants de la Loire,
Apollon m'inspire à chanter
Les Compagnons couverts de gloire
Du beau Devoir de Liberté.
Oh ! quelle jouissance
De nous voir dans chaque pays,
Et sur le tour de France,
En bons Frères, et vrais amis.
Vivent les sciences,
L'intelligence ;
Gloire aux talents !
Vive le nom
De Salomon !

Vive le nom
« De Salomon! »

¹ Allusion à une chanson dans laquelle l'auteur remonte au berceau du Compagnonage, et parle des beautés de la Judée, de la Captivité de Babylone, de la Délivrance, du Retour à Jérusalem, etc., etc.

² *Et maintenant nos lyres sont muettes,*
De nouveaux chants n'ébranlent plus les airs.

Depuis que j'ai composé cette chanson, plusieurs poètes ont rompu le silence, et fait entendre des chants nouveaux. Je citerai entre autres, Bordelais La Clef des Cœurs, Tourangeau Bonardeau, Affilié.

LES VOYAGEURS.

AIR : C'est ma Lison, ma Lisette.

REFRAIN.

Nous voyageons dans la France
Avec constance;
Nous voyageons
En courageux Compagnons.

Le soleil du printemps,
Par sa douce influence,
Charme les habitants
Des villes et des champs.
Nous voyageons, etc.

Les arbres sont fleuris,
Le gazon en croissance,
Les oiseaux réunis,
Chantent et font leurs nids.
Nous voyageons, etc.

Sous la voûte des cieux
Tout reprend l'existence;
La nature en tous lieux
Parle au cœur comme aux yeux.
Nous voyageons, etc.

Amis, doublons le pas,
Abrégeons la distance;
Les travaux ici-bas
Seraient-ils sans appas?
Nous voyageons, etc.

Laissons aux êtres mous
La funeste indolence;
Après la peine, à nous
Les plaisirs sont plus doux.
Nous voyageons, etc.

Les peines, les soucis,
A la seule présence
De nos joyeux amis,
Tombent anéantis.
Nous voyageons, etc.

Nous sentons en chemin
Parfois, quelque souffrance;
Mais dans un clair lointain
Nous attend le festin.
Nous voyageons dans la France
Avec constance;
Nous voyageons
En courageux Compagnons.

LE PARTANT AMOUREUX.

ROMANCE.

AIR : Reviens dans ta patrie.

REFRAIN.

En Compagnon fidèle,
En pur et tendre amant,
Au Devoir, à ma belle,
Je demeure constant. (*bis.*)

Entends au loin, ô ma fidèle amante,
Ces chants joyeux qui frappent les échos;

Ils sont poussés par une troupe ardente
De Compagnons, d'intrépides Gavots.
Quand le printemps reverdit les bocages,
Quand la nature orne son sein de fleurs,
Sur les chemins, sur les mers, sur les plages,
Vont s'agitant de nombreux voyageurs.
En Compagnon fidèle, etc.

A ces seuls mots : *voyageurs* et *voyage*,
Je vois tes traits qui s'altèrent soudain ;
Des pleurs brûlants coulent sur ton visage,
Et des soupirs soulèvent ton beau sein.
Reprends courage, ô mon unique amie,
Aux Compagnons j'obéis sans débats ;
Mais loin d'ici puis-je chérir la vie?
Mais puis-je vivre aux lieux où tu n'es pas ?
En Compagnon, etc.

Dans les cités ou dans un lieu sauvage,
Dans un tumulte ou seul, sombre et rêveur,
Je croirai voir ta séduisante image,
Et ta puissance agira sur mon cœur.
Le sentiment que ton regard m'inspire,
Cet amour pur, brûlant, délicieux,
Qui me plongeait dans le plus doux délire,
Règne à jamais sur mon être amoureux.
En Compagnon, etc.

Mais entends-tu cette voix éclatante,
Puissante voix d'un digne Compagnon?
Elle me dit de quitter mon amante,
De me soumettre aux lois de Salomon.
O toi, Lisa, toi dont l'âme est si pure,
Sèche tes pleurs, calme ton désespoir.
En amant vrai, je le dis, je le jure :
Je reviendrai, Lise, Lise, au revoir [1].
En Compagnon fidèle,
En pur et tendre amant,
Au Devoir, à ma belle,
Je demeure constant.

[1] A peine cette chanson fût-elle terminée, qu'un

Compagnon, que j'appellerai l'Inconstant, pour ne pas dire plus, s'approcha du partant, et lui dit : — Vous promettez de revenir avec l'intention de tenir parole?

LE PARTANT. — Pourquoi non?

L'INCONSTANT. — C'est que maintes fois j'ai fait de semblables promesses, que je ne devais point tenir.

LE PARTANT. — Et vous n'avez rien à vous reprocher?

L'INCONSTANT. — Rien. Sur cet article, on n'en peut trop faire.

LE PARTANT. — A la bonne heure.

L'INCONSTANT. — A Châlons, à Nantes, et surtout à Marseille, j'ai fait parler de moi.

LE PARTANT. — Comment cela?

L'INCONSTANT. — Je les ai joliment attrapés.

LE PARTANT. — Qui?

L'INCONSTANT. — Écoutez-moi. J'avais pour ami à Marseille, un jeune homme de la ville. Il me mena un jour chez ses parents; il avait une sœur; je la vis, j'en fus amoureux, je le lui exprimai le plus tôt possible. Mes sentiments furent peu à peu partagés; les parents m'accueillirent avec bonté, car j'avouais des intentions honnêtes; je fus aimé, chéri de toute la famille.

LE PARTANT. — Et vous la chérissiez aussi?

L'INCONSTANT. — C'étaient de bien bonnes gens. A la fin, il fut question de faire venir mes papiers; j'écrivis à mon pays, j'y avais un correspondant de mes amis, et qui avait le mot. A toutes les lettres pressantes que j'envoyais, il faisait des réponses évasives, et les papiers nécessaires au mariage n'arrivaient toujours pas. A la fin, je vis le papa devenir mécontent; quelque chose roulait dans sa tête, je fus au-devant et je lui dis : Papa Briant, je m'impatiente, si mon pays n'était pas si éloigné, ou, pour mieux dire, si j'avais de l'argent pour faire un si long voyage, j'irais chercher moi-même ce qu'on me fait attendre depuis trop long-temps. — Quelle

somme te faut-il ? — Trois cents francs. — Tu les auras. — Mais j'aurais besoin aussi d'être habillé de neuf, car je ne voudrais pas me présenter chez mes parents sans être proprement mis. — Je t'accorde tout ce que tu désires. — Je fus donc habillé en beau drap, je reçus trois cents francs en or, ma tendre Cécile me remit encore quelque chose en cachette, et je partis en leur témoignant combien je serais impatient de les revoir et de les embrasser. Ah ! je les ai bien attrapés.

LE PARTANT. — Attrapés ?

L'INCONSTANT. — Oui, j'ai eu de ces bonnes gens tout ce que je pouvais désirer. Je ne désire plus rien ; ils m'ont assez vu.

LE PARTANT. — Et vous êtes content de vous ?

L'INCONSTANT. — Très-content.

LE PARTANT. — Et votre conscience ne vous reproche rien ?

L'INCONSTANT. — Rien. Qu'ai-je fait, du reste ! un bon tour ?

LE PARTANT. — Dites un mauvais tour !

L'INCONSTANT. — Expliquez-vous.

LE PARTANT. — Vous avez votre père et votre mère ?

L'INCONSTANT. — Oui.

LE PARTANT. — Vous avez une sœur ?

L'INCONSTANT. — Oui.

LE PARTANT. — Supposez maintenant que vous êtes dans votre pays, que vous y avez un ami que vous menez chez vos parents, que cet ami se fait aimer de votre sœur, qu'il gagne la confiance de toute votre famille, qu'un mariage est convenu, que, pour l'accélérer, le prétendu doit faire un voyage dans son pays, qu'il se fait habiller aux frais de vos parents, qu'il se fait prêter de l'argent par votre père, qu'il part enfin, et qu'il ne revient plus. Si vous apprenez dans la suite que votre ancien ami se moque de votre père et de votre mère, qu'il insulte, qu'il diffame, qu'il calomnie votre sœur et la traîne dans la boue, que direz-vous ?

L'INCONSTANT. — Qu'il est un fripon, une canaille, un lâche, et j'irai le chercher partout pour le tuer.

LE PARTANT. — Votre emportement me plaît. Vous êtes donc un fripon, une canaille, un lâche; vous méritez donc la mort?

L'INCONSTANT (*après un moment de silence*). — Je suis confondu; ne m'en dites pas davantage. J'ai tort; je comprends toute l'étendue de ma mauvaise action.

LE PARTANT. — Vous reconnaissez vos torts; il faut les réparer.

L'INCONSTANT. — Je les réparerai.

LE PARTANT. — Il est permis de s'amuser, mais il ne faut jamais faire du mal à ceux qui nous font du bien, il faut toujours être honnête homme.

L'INCONSTANT. — Je le sens.

LES ADIEUX DE DEUX COMPAGNONS.

AIR : De la Brigantine.

La providence
Lia jadis,
Dans la Provence,
Deux vrais amis;
Ils voyagèrent
Tous deux long-temps,
Puis se quittèrent
Un beau printemps. (*bis 2 fois.*)

Dans ses alarmes,
L'un des deux fit
Couler des larmes
Par ce récit :
« Mon tendre frère,
« Nous nous quittons,
« Plus sur la terre
« Ne nous verrons. (*bis 2 fois.*)

« Dans ta chaumière
« Tu vas rentrant,

« Près de ta mère
« Qui t'aime tant;
« Près de la mienne
« Je vais aussi,
« Calmer sa peine
« Et son souci.

« Dans nos campagnes,
« Chacun étant,
« Eaux et montagnes
« Nous séparant.
« Lors notre absence
« Est un devoir,
« Plus d'espérance
« De se revoir.

« Mais la pensée
« Que les tyrans
« Ont accusée,
« Dans tous les temps
« Par son essence,
« Unit soudain,
« D'intelligence,
« Le genre humain.

« On peut par elle
« Se réunir,
« Et d'un saint zèle
« S'entretenir.
« Le tour de France,
« Les Compagnons,
« Par sa puissance,
« Nous les verrons.

« Ami sincère,
« Heureux retour ! »
L'autre à son frère,
Même discours.....
Lors s'approchèrent
Et s'embrassant,
Tous deux pleurèrent
Amèrement.

Ils se quittèrent,
Ces cœurs aimants,
Qui tant montrèrent
De beaux penchants.
Le tour de France
Aimait à voir,
En eux constance,
Bonté, savoir.

LA FRATERNITÉ.

Air : De ma Normandie.

Quand je sortis d'apprentissage,
A peine savais-je le nom
De la famille grande et sage
Du pacifique Salomon.
Le hasard seul put m'introduire
Dans l'aimable société,
Où tout exhale, où tout respire,
Le charme heureux de la fraternité.

Il existe encor dans la France
De nombreuses sociétés,
Où sont cumulés l'ignorance,
Les abus, les absurdités.
Là, le plus rude fanatisme
Frappe, proscrit la vérité ;
Là, le plus brutal despotisme
Foule et détruit toute fraternité.

Mais chez nous tout sociétaire,
Petit ou grand, jeune ou grison,
L'affilié, le dignitaire
Sont vrais frères en Salomon.
Eh ! qui n'aimerait à voir comme
Le beau Devoir de Liberté
Infiltre dans le cœur de l'homme
Le saint amour de la fraternité.

L'on voit dans une vaste salle [1]
Nos Compagnons, nos jeunes gens,

D'une aptitude sans égale
Cueillir, répandre les talents.
Chacun, pénétré d'un beau zèle,
Jette ou reçoit quelque clarté,
Dans cette école mutuelle
D'art, de science et de fraternité.

La pâle, la sombre tristesse
Habite-t-elle parmi nous ?
Non, mais la paix et l'allégresse,
Mais les sentiments les plus doux.
Ceux qu'un grand roi prit pour apôtres
Redoutent peu l'adversité,
S'appuyant les uns sur les autres,
Forts et puissants par la fraternité.

O vous qui sortis de l'enfance
Et pleins de nobles sentiments,
Entreprenez le tour de France,
Venez vous placer dans nos rangs.
Venez, venez, belle jeunesse,
Entendre sans humilité,
Et les leçons de la sagesse,
Et les accents de la fraternité.

[1] L'on voit dans plusieurs villes notre société entretenir, pour l'instruction de chacun de ses membres, de vastes écoles de dessin. N'est-ce pas beau, n'est-ce pas intéressant de voir les Compagnons, les Affiliés, tous mêlés, tous confondus, s'encourageant, s'excitant les uns par les autres, travailler avec attention et persévérance pour acquérir des talents utiles ? Celui-ci résout un problème géométrique ; celui-là projette des lignes et développe les courbes les plus tortueuses ; l'un dessine le feuillage d'un chapiteau corinthien ; l'autre, à l'aide des pinceaux trempés dans l'encre de Chine délayée, imitant les clairs et les ombres, donne du relief et de la grâce aux objets qu'il représente sur le papier. D'autres mettent la théorie en pratique, et, armés des instruments propres à couper le bois, exécutent toute sorte de

modèles. Ici on voit couper, tracer, débillarder; là on voit jouer les scies, les rabots, les ciseaux et les limes, et des ouvrages finis et élégants sortent enfin des mains des élèves. Aussi ces salles prennent-elles l'aspect de petits musées, et les yeux se promènent avec plaisir sur les rayons qui les entourent, et sur lesquels sont placés une infinité de petits modèles : là on voit des escaliers, des portes cintrées en plan et en élévation; des autels à tombeaux, des calottes, des voussures, des dômes, des baldaquins, des confessionnaux, des chaires à prêcher, et tout ce que le trait et l'architecture ont de plus beau et de mieux combiné. Les professeurs, choisis habituellement parmi les Compagnons les plus éclairés, donnent tous leurs soins à leurs nombreux élèves, et les élèves eux-mêmes, complaisants les uns pour les autres, se donnent réciproquement des avis : les connaissances sont en commun. Ainsi ces écoles, quoique instituées sur d'anciennes bases, n'en offrent pas moins quelque chose de nouveau, et je crois pouvoir dire d'elles que ce sont des écoles mutuelles d'arts, de science et de fraternité.

Honneur aux Compagnons sages et éclairés qui ont eu l'heureuse idée d'ouvrir ces écoles! honneur à la Société qui les a si bien compris! Je ne serais point surpris d'entendre dire prochainement que notre Société a ouvert dans toutes les villes du Tour de France des écoles semblables.

C'est par de tels moyens que l'on acquiert à juste titre l'estime et la bienveillance de tout le monde.

CHANSON

Chantée par Madame Joanni le jour qu'elle quitta son ancienne maison et les Compagnons, pour se retirer avec son mari, dans une jolie campagne près de Paris.

Air : J'étais bon chasseur autrefois.

Voilà vingt ans qu'un sort heureux,

Foulant aux pieds la loi d'usage *,
M'entoura d'un essaim nombreux
D'aimables enfants de tout âge.
Depuis ce temps avec fierté
Je m'avouais à tous la Mère
Des Compagnons de Liberté,
D'une famille si prospère. (*bis.*)

Oh! pour moi c'était un bonheur
De vous voir et de vous entendre.
Vos accents parlaient à mon cœur
Et s'en faisaient toujours comprendre.
Et c'est pourquoi, jeunes amis,
J'éprouve des peines secrètes
A quitter les murs de Paris,
Surtout le logis où vous êtes.

Mais quel plaisir si quelque jours
Je vois dans mon champêtre asile,
Entrer sans bruit, et sans détour
Un de mes fils de la grand'ville!
Je nourris ce riant espoir,
Mes Compagnons, mes enfants sages,
Un jour je pourrai vous revoir
Au sein de mes épais feuillages.

LE ROI DE JUDÉE.

AIR : Grand Salomon, sois-nous propice.

Que nos concerts
A l'univers
Disent le nom
Du puissant Salomon.

Mille ans avant l'ère chétienne
Sous le ciel bleu de l'Orient,
Sur la terre Chananéenne,
Régnait un prince bienfaisant.

* Elle n'eut d'enfants que ceux qu'elle avait adoptés, les Compagnons.

Ce roi, fils d'un foudre de guerre,
Détesta les fureurs de Mars,
Et fit renaître les beaux-arts
Dans le sein d'une paix prospère.
Que nos, etc.

Du vivant d'un père qui l'aime,
Et n'ayant pas vingt ans encor,
Il ceint sont front du diadème,
Et prend en main le sceptre d'or.
Dès-lors la pieuse Judée,
Calmant son esprit agité,
Vécut dans la sécurité,
Paisible, heureuse et fécondée.
Que nos, etc.

Dans les vallons, sur les collines
On entend des accents joyeux,
Célébrer par de nobles hymnes
Celui qui rend son peuple heureux.
Comme le campagnard rustique,
L'humble habitant de la cité
Livre son cœur à la gaîté,
Et chante aussi la paix publique.
Que nos, etc.

Dans ses grandes et riches villes,
Vont, s'élevant de toutes parts,
Sous les mains d'artistes habiles,
Des travaux, prodiges des arts.
Mais une œuvre sainte et profonde,
Fut ce temple majestueux,
Digne du monarque des cieux,
Digne du souverain du monde.
Que nos, etc.

Oh! qu'il fut juste et magnanime,
Le favori du Tout-Puissant;
Oh! que sa vertu fut sublime,
Et son règne resplendissant!
Oui, sur le plus lointain rivage,
Comme sur le bord du Jourdain,

Le peuple aima le souverain
Qui fut et si grand et si sage.
Que nos concerts,
A l'univers
Disent le nom
Du puissant Salomon.

LE COMPAGNON CONTENT DE PEU.

A UN RICHE.

Air :

Parlez sur un ton bien pompeux
De vos honneurs, de vos richesses,
De vos châteaux majestueux,
Fruits de soucis et de bassesses,
Et, sur vos pieds vous redressant,
Dites que du divin Neptune
Vous tenez en main le trident!
L'homme, toujours accumulant,
Peut-il jouir de sa fortune?

Moi, je n'ai qu'un petit taudis,
Où je possède en paix Lisette;
Nous y vivons contents, unis,
Sans entrave et sans étiquette.
Dans ce réduit de nulle ampleur.
Non, jamais visite importune,
Par des propos pleins de noirceur,
Ne vient troubler notre bonheur,
Et nous jouissons sans fortune.

Un temps vous fûtes électeur,
Puis député, plus tard ministre.
Vous avez troqué votre honneur
Pour de l'argent et plus d'un titre.
Trompant notre crédule espoir,
Combien de fois, à la tribune,
Vos longs discours nous ont fait voir

Que votre dieu c'est le pouvoir,
Votre déesse la fortune.

Je suis fier de ma pauvreté,
N'ayant l'orgueil ni l'or pour maître;
Je fais en tout ma volonté,
Aussi ne suis-je jamais traître.
Me reposant de lourds travaux,
De temps en temps, sans gêne aucune,
Je vois mes amis, mes égaux;
Chez nous on sourit aux bons mots,
Sans s'occuper de la fortune.

Vous avez des biens, des honneurs,
Mais vous en convoitez encore.....
Plus sur vous tombent les faveurs,
Plus l'ambition vous dévore.
Pour vous rien de satisfaisant!
Dans l'or vous sentez l'infortune;
Le temps fuit, un chagrin cuisant
Vous ronge et vous traine au néant.
Adieu, grandeur, adieu, fortune!

De mon sort je suis satisfait,
Le bonheur doit être en nous-mêmes;
Dans un caractère bien fait
Est la source des biens suprêmes.
Loin de l'intrigue et du fracas,
Je méconnais toute rancune;
Joyeux, je voyage ici-bas;
Pour mon or je ne tremble pas,
Et je me ris de la fortune.

REMERCIEMENT A LA SOCIÉTÉ.

AIR : Laissez reposer le Tonnerre.

Après avoir pendant cinq ans,
Chers Compagnons, voyagé dans la France,
Je vois apparaître le temps
De rentrer satisfait au lieu de ma naissance.

Je reverrai bientôt, enfin,
De bons parents et des amis sincères;
Ce plaisir n'est pas sans chagrin,
Quand il faut quitter tant de frères (*bis*).

Non, il n'a jamais existé
Société plus sage et mieux basée;
Oui, le Devoir de Liberté
Doit être apprécié comme un œuvre avancée.
Le chef n'obtient de grands pouvoirs
Que du concours de nos voix populaires;
Sa place impose des devoirs
Dont il rend compte à tous ses frères (*bis*).

L'Affilié, le Compagnon,
Doivent aux lois l'un l'autre obéissance.
Chez les enfants de Salomon,
Thémis ne quitte point sa divine balance.
Le Devoir nous rend tous égaux;
Nous partageons fortunes et misères,
Mais plus de plaisirs que de maux;
L'on est si bien avec ses frères (*bis*).

Nous repoussons avec fierté
Les préjugés, l'orgueilleuse ignorance;
Nous chérissons l'humanité,
Nous cultivons en paix les arts et la science.
Un jour viendra que nos rivaux
Seront contraints d'abjurer leurs colères,
Et d'estimer dans les Gavots
Une pépinière de frères (*bis*).

Dans peu je serai de retour
Au doux pays qui berça mon enfance;
Là, je penserai chaque jour
A mes instants passés sur le beau Tour de France;
Je chanterai, rempli d'ardeur,
Le saint pouvoir de nos lois salutaires,
Et sentirai toujours mon cœur
Battre au souvenir de mes frères (*bis*).

L'ANCIEN COMPAGNON.

Air : Honneur aux enfants de la France.

Un de nos anciens Compagnons,
Dont le cœur aime la droiture,
Dont l'âme est courageuse et pure,
Poussait au loin ces cris profonds :
Compagnons de tous les Devoirs,
Soyez sans haine, sans colère,
Et soumettez-vous aux pouvoirs
D'un temps où tout se régénère,
Se régénère.

REFRAIN.

Oui, la Société chérie
Du beau Devoir de Liberté,
D'une voix puissante vous crie :
N'outragez pas l'humanité (*bis*) !

Laissez circuler les passants,
N'attaquez jamais vos émules
Par des grimaces ridicules,
Par des cris vils et menaçants.
De quel droit, comment osez-vous,
Exerçant votre affreux topage,
Frapper, mutiler sous vos coups
L'homme paisible en son voyage,
En son voyage ?
Oui, la Société, etc.

Si vous rencontrez en chemin
Un jeune et timide adversaire,
Surpris de froid et de misère,
Couvrez son corps, calmez sa faim.
Dans tous les temps, dans tous les lieux,
Un acte saint de bienfaisance
Exhale un air délicieux
Qui rafraîchit la conscience,
La conscience.
Oui, la Société, etc.

Dédaignant les progrès du temps,
D'un sérieux sombre et bizarre,
Vous singez le chien du Tartare
Dans ses horribles hurlements.
Peut-on ainsi, se dégradant,
Outrager notre beau langage,
Et s'abaisser évidemment
Au-dessous du Lapon sauvage,
Lapon sauvage!
Oui, la Société, etc.

Etes-vous enfin clairvoyants?
N'enseignez plus le fanatisme;
Mettez un terme au despotisme
Qui pèse sur vos Aspirants.
Du chaos il faut s'arracher,
Fuir les ténèbres, fuir le vice,
Et comme le siècle marcher
Vers la lumière et la justice,
Et la justice.
Oui, la Société, etc.

Fraternité chez les humains
Exerce ta douce influence;
Fais sentir aux fils de la France
Tes faveurs, tes charmes divins.
Que les Compagnons plus heureux,
Oubliant leurs funestes guerres,
Puissent se voir, s'aimer entre eux,
Comme des amis et des frères,
Et des frères.
Oui, la Société, etc.

Les enfants du roi Salomon
Prêtent l'oreille aux voix des hommes
Prêchant, dans l'époque où nous sommes,
Et la concorde et la raison.
Veuillez de même, ô nos rivaux!
Prenant l'esprit d'un nouvel âge,
Concevoir que des jours plus beaux
Doivent luire au Compagnonage,
Compagnonage.

Oui, la Société chérie
Du beau Devoir de Liberté
D'une voix puissante vous crie :
N'outragez pas l'humanité.

QUELQUES CHANSONS

FAITES PAR DES COMPAGNONS

DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

CHANSON DE RÉCEPTION.

AIR : Jeunes amants cueillez des fleurs.

De nous admettre parmi vous
Aujourd'hui l'honneur vous nous faites.
Fut-il un jour plus beau pour nous ?
Du bonheur nous touchons aux faîtes.
Nos cœurs, pénétrés de plaisirs,
S'abandonnent à la douce ivresse
De suivre, selon vos désirs,
Les traces de votre sagesse. (*bis.*)

O vous, maîtres et professeurs
Qui nous guidez dans nos ouvrages,
Daignez recevoir de nos cœurs
Le plus sincère et pur hommage.
Veuillez continuer sur nous
Vos soins et votre bienveillance ;
Nos cœurs seront toujours pour vous
Pénétrés de reconnaissance.

Toi, bienfaitrice des mortels,
Amitié, sensible déesse,
Au pied de tes sacrés autels
Ensemble nous jurons sans cesse

De n'avoir tous que même accord,
Qu'une âme et qu'une même vie,
Et de vivre jusqu'à la mort
Dans une douce sympathie.

C'est par l'union que se maintient
Toute société du monde;
Sans elle rien ne se soutient,
Tout tombe dans la nuit profonde,
Depuis des siècles infinis
Que nous datons notre existence,
Nous n'en sommes que plus unis,
Je vous en donne l'assurance.

Respectable Société,
Oui, nous nous aimerons sans cesse.
Au nom de la fraternité
Joignons celui de la tendresse.
Les hommes qui n'ont pas d'amis
Sont bien malheureux sur la terre :
Avec eux rien ne réjouit,
Avec nous tout aime à se plaire.

Salomon, le grand fondateur
Du corps dont vous êtes les membres,
A fait passer dans notre cœur
Le beau Devoir qu'il vous fit prendre.
Pleins de ces sentiments si beaux
Qu'inspire un si puissant génie,
Oui, nous jurons d'être Gavots
Jusqu'au dernier jour de la vie.

Par Nantais Prêt a Bien Faire.

LE DEVOIR.

Sur le Devoir chacun raisonne,
Mais sans pouvoir le définir;
S'il se trouvait quelque personne
Qui tâcherait d'y parvenir,

Il faut qu'il montre son ouvrage,
Qu'il plaise à tous nos Compagnons,
Et plus qu'il mène une conduite sage;
Avec honneur il portera son nom.

Sans ces qualités, je vous le jure,
Vous ne réussirez en rien;
Oui, sans cela, je vous l'assure,
Aucun mortel n'y parvient.
Il faut donc suivre les manières
De nos Compagnons sur les champs;
Pour découvrir ce grand mystère,
Il faut jurer d'être toujours constant.

Sur les lois du Compagnonage
Nous sacrifions sur les champs
La plus belle fleur de notre âge;
Oui, tout se passe en voyageant.
Nous sommes tous amis et frères;
Toujours les mêmes sentiments :
Jusqu'à la fin de notre carrière,
Nous soutiendrons ce beau serment.

Quand maître Jacques nous commande,
Promptement nous lui obéissons;
Mais, sans aucune réprimande,
Jamais nous ne le contredisons.
Son autorité est si grande
Sur tous les cœurs des Compagnons,
Qu'il n'en est aucun qui ne tremble
Lorsqu'il entend prononcer son nom.

Maître Jacques nous estime,
Nous dit : Courage, mes enfants!
L'on a vu fléchir des empires,
Renverser des gouvernements;
Notre Devoir est admirable
Par ses vertus, par sa grandeur,
Mais il sera impérissable,
Puisque j'en suis le protecteur.

Dans ce saint jour, pleins d'allégresse,
Portant nos brillantes couleurs,

Nous assistons tous à la messe,
Tout en y invoquant le Seigneur.
Les règles de ce grand mystère,
Jusqu'à la fin du monde entier;
Nous finirons notre carrière
En laissant de bons héritiers.

Bacchus, l'amour et la folie
Ont pour l'auteur quelques attraits,
Et la belle union qui nous lie
Chez nous forme un bonheur parfait.
Je vais vous le faire connaître:
Va Sans Crainte, voilà son nom!
Oui, c'est Bordeaux qui l'a vu naître,
Vitrier est sa profession.

Par Bordelais Va Sans Crainte.

LES SERMENTS D'AMOUR.

A peine avais-je atteint l'âge de quinze ans,
Que je fis choix d'une maîtresse;
Nous n'étions encore que des enfants,
Que nous nous prodiguions nos tendresses;
Mais les serments que je fis en ce jour
N'étaient encor que des serments d'amour. (*bis.*)

Quand on voulut me faire apprendre un métier,
De choisir j'eus la préférence:
Je choisis celui de menuisier,
Dans l'intention de faire mon tour de France;
Mais les serments que je fis en ce jour
N'étaient encor que des serments d'amour.

Quand mon apprentissage fut achevé,
Je fis choix d'un Compagnonage:
Ce fut celui du Devoir de Liberté,
Fondé par Salomon le Sage;
Mais les serments que je fis en ce jour
N'étaient encor que des serments d'amour.

Quand on me mit au rang des Compagnons,
Oh! pour moi quel jour de gloire
D'être enfant du grand roi Salomon,
Et d'être enfin l'ami de la victoire;
Mais les serments que je fis en ce jour
Ce n'étaient plus comme des serments d'amour.

Le lendemain de ma réception,
Je partis toujours avec courage
Pour Toulouse, ville de réunion
Des Compagnons de Salomon le Sage;
Mais les serments que je fis en ce jour
Étaient encor comme des serments d'amour.

Dedans Toulouse étant tous réunis,
Je ne tardai pas à faire la demande
D'être au rang des Compagnons finis,
Et je le fus, oh! quelle jouissance;
Mais les serments que je fis en ce jour
Ce n'était plus comme des serments d'amour.

Qui est l'auteur de ces simples couplets,
Mes chers pays, ce n'est pas un poète;
C'est un Compagnon menuisier
Qui les chanta le jour de notre fête.
Bordelais La Prudence est son nom;
Buvons un coup à la fin de sa chanson. (*bis.*)

Par Bordelais La Prudence.

L'ALOUETTE.

L'alouette a chanté l'aurore,
Et mon amant va battre aux champs.
Me tiendra-t-il tous ses serments?
Faut-il, hélas! que je l'ignore?
Hier encore il m'assura
De son amour, de sa constance;
Mais bientôt sur le Tour de France
Il m'oubliera.

Printemps, saison enchanteresse,
En lui promettant de beaux jours,
Des miens tu abréges le cours
En me plongeant dans la tristesse.
Si tes attraits sont séduisants,
Ton retour fait couler mes larmes,
Et pour moi tu n'as plus de charmes.
Cruel printemps!

Quel bruit déjà se fait entendre!
De son départ l'heure a sonné,
Et le signal en est donné;
A le revoir dois-je prétendre?
Mais c'est en vain! pourquoi gémir,
Pourquoi cette douleur mortelle?
Sur les champs son devoir l'appelle,
Il doit partir.

Ainsi parlait la jeune Adèle,
S'abandonnant à la douleur,
Quand celui qui avait son cœur
Avec regret s'éloignait d'elle!
Mais le destin combla leurs vœux,
Réalisa leur espérance,
Et leur fit oublier l'absence:
Ils sont heureux.

Un menuisier à la constance
Consacre ces quelques couplets.
Amants, s'ils ne sont pas bien faits,
Ayez pour lui de l'indulgence;
Jacques Le Chambéry est son nom,
Et sur l'aimable tour de France
Il se dira en assurance
Vrai Compagnon.

Jacques le Chambéry passe pour s'être attribué une chanson qu'il n'aurait point faite. Vendôme la Clef des Cœurs a réclamé à ce sujet par une lettre qui est insérée dans le commencement de la seconde partie de cet ouvrage. J'y renvoie le lecteur désireux de connaître la vérité.

LA MENUISERIE.

Air : De ma Normandie.

Dans les palais, dans les chaumières,
Le menuisier porte son art;
Partout cet art est nécessaire,
Partout il flatte le regard;
Il joint l'utile à l'agréable,
Il sert le luxe et le bon goût.
Amis, chantons cet art aimable,
Qu'on est heureux de rencontrer partout.

Une forte meuuiserie
Doit fermer tous nos bâtiments,
Dans l'intérieur sa symétrie
Décorer nos appartements;
Dans les salons de l'opulence
Les yeux charmés, les yeux surpris,
Souvent admirent l'élégance
Des beaux parquets, des superbes lambris.

Cet art étale sa richesse
Dans les temples de l'Éternel;
Il les décore avec noblesse,
Il embellit jusqu'à l'autel.
Quand les ordres d'architecture
Par lui sont bien exécutés,
Leur riche et superbe structure
Présente alors beaucoup plus de beauté.

Qui sait bien la menuiserie
Possède aussi d'autres talents;
Principes de géométrie,
Dessin, calcul, lavis des plans.
A d'autres arts cet art s'applique;
Il les aide de son concours,
Imprimerie et mécanique
Viennent souvent réclamer son secours.

Par Bourguignon La Fidélité.

HOMMAGE AUX COMPAGNONS.

Faisons retentir cette ville
Du nom du grand roi Salomon,
Il excite les plus habiles
A la noble émulation;
Du nord au midi de la France
Faisons résonner les échos
Des noms de gloire et de vaillance (*bis*)
Dus à nos Compagnons gavots.

Les œuvres les plus difficiles
Leur doivent naissance et beautés,
Et les travaux les plus utiles
Sous lui furent exécutés.
Minerve en est la protectrice,
Nous marchons sous ses étendards;
Cette déesse bienfaitrice (*bis*)
Aime à protéger les beaux-arts.

Un vaisseau battu par l'orage,
Flottant sur le bassin des mers,
Ressemble le Compagnonage
Luttant contre de grands revers.
Oui, sur l'océan de la vie,
S'en va flottant d'un noble orgueil,
Bravant la discorde ennemie, (*bis*)
La tempête comme l'écueil.

Vive le bleu, le blanc sans tache;
Gloire à nos célestes couleurs,
Qu'à son côté on les attache,
Et qu'on les porte avec honneur.
C'est la marque de l'alliance
Des enfants du grand Salomon,
Les signes de reconnaissance
De nos honnêtes Compagnons.

En commençant votre carrière,
Enfants, venez avec respect

Voyager sous notre bannière ;
D'un cœur vaillant, bon, mais discret.
Avec ces titres respectables,
Parmi nous vous serez reçus.
Notre devoir inébranlable
Ne demande que des vertus.

O vous dont l'âme est noble et fière,
Gais Compagnons, chanteurs charmants,
Souffrez qu'un Affilié sincère
A vos accords mêle ses chants ;
Il craint qu'un peu trop de hardiesse
Ne vous blesse dans sa chanson ;
Mais, s'il n'a pas votre sagesse,
Il a la même intention.

Par Bourguignon La Fidélité,
Avant d'être reçu Compagnon.

LES ADIEUX A BORDEAUX.

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

De mon départ l'heure s'apprête ;
Il faut enfin se décider.
Déjà le rouleur à la tête
Sur la route va me guider.
Prés fleuris, campagne gentille,
Vallons charmants, brillants côteaux,
Adieu, beau sexe, aimable ville,
Adieu, Bordeaux. (*bis*)

Je te quitte, célèbre ville,
Où l'on voit briller nos talents ;
Contre l'Esponton indocile
Tu protége nos Devoirants.
En m'éloignant, j'ai l'âme émue ;
Fier théâtre de nos travaux,
Murs antiques, je vous salue ;
Adieu, Bordeaux.

Embrassant le père et la mère,
Je m'acquitte de mon devoir;
Qu'ils jouissent d'un sort prospère,
Voilà mes vœux et mon espoir.
Ah! si loin d'eux je me retire,
Courbé sous de nobles fardeaux,
C'est dans le dessein de m'instruire.
Adieu, Bordeaux.

Loin d'une maîtresse adorée,
Je me dérobe à sa douleur;
Sur son chevet, triste, éplorée,
Elle m'accuse de rigueur.
Irai-je d'une ardeur trop vive
La consoler sous ses rideaux!
Non, je fuis son ombre plaintive.
Adieu, Bordeaux.

J'entends la troupe harmonieuse
Qui, par la douceur de ses chants,
Annonce la saison joyeuse
Où l'été succède au printemps.
Joignons nos voix, sans plus attendre,
Aux accords de tous ces oiseaux;
Frappons l'air de ce cri si tendre :
Adieu, Bordeaux.

Flairer les fleurs qu'on voit éclore
Et les fouler à chaque pas,
Jouir des baisers de l'aurore,
Sont des plaisirs remplis d'appas.
Pour goûter, assis sous l'ombrage,
La fraîcheur des coulants ruisseaux,
Marchons, chantons avec courage;
Adieu, Bordeaux.

Dans ton sein, belle Occitanie,
Je porte mes pas et mon cœur;
Je repousserai l'insomnie
Par la force de ta liqueur.
Ah! quel agréable spectacle
M'offrent tes vignes en cerceaux!

Vers toi je vole sans obstacle.
Adieu, Bordeaux.
Du Loiret les ondes tremblantes
Baignent le pays de l'auteur;
Il fut nommé l'Aimable à Nantes
Par des Compagnons pleins d'honneur.
Mais l'heure avance et le temps presse;
Terminons d'aussi longs propos.
Jusqu'au revoir, je vous délaisse.
Adieu, Bordeaux! adieu, Bordeaux!

Par Guépin l'Aimable.

LES QUATRE SAISONS.

Après quelques jours de souffrance
D'un hiver triste et sans attraits,
L'aimable printemps recommence,
Célébrons ses heureux bienfaits.
Aux noirs frimats, à la froidure
Succède un soleil radieux,
Et tout nous dit dans la nature :
« Partez tous Compagnons joyeux. »
Du bruit de nos chants de conduite
Déjà les airs ont retenti :
Adieu! l'on s'embrasse, on se quitte,
Adieu! l'on part on est parti....
Cessez vos pleurs, jeunes amantes,
Nous recherchons les vrais talents;
Sachez toujours être constantes,
Nous saurons vous être constants.

Si le printemps fait tout éclore,
L'été vient le mûrir après.
Aux suaves parfums de Flore
Succèdent les dons de Cérès.
En tout lieu la terre embrâsée
Nous montre sa fécondité.
Du soleil et de la rosée.
Elle tient sa fertilité.

Souvent au lever de l'aurore
On voit de lestes Compagnons,
Pleins de l'ardeur qui les dévore,
Traverser pleines et vallons.
A midi sous un frais ombrage,
Ils évitent les feux du jour.
S'ils rêvent, c'est à leur voyage,
Ou peut-être encore à l'amour.

Sur de riants côteaux, l'automne
Nous promet le nectar divin.
On voit dans des vergers, Pomone
Un panier de fruits à la main,
Bacchus à l'ombre d'une treille,
Avec les jeux et les amours,
Célèbre en vidant sa bouteille
L'agrément des derniers beaux jours.

Déjà de la campagne aimable
Les dieux des champs ont déserté.
Déjà vers l'Olimpe immuable
Flore et Zéphir ont remonté.
Aquilon étend son empire,
Dessèche les dernières fleurs
Qui se fanant, semblent nous dire :
Hâtez-vous, jeunes voyageurs.

« Le règne de la mort commence.
Du sombre empire des frimats
L'ouragan déchaîné s'élance,
Mugit et fond sur nos climats.
Tout a changé dans la nature
Et semble être mort sans retour.
Plus de berceaux, plus de verdure,
Plus de rossignol, plus d'amour. »

Par Bourguignon La Fidélité.

LES SECTATEURS DE SALOMON.

Air du Baiser du soir.

O Calliope, à ma verve infertile,
En ce beau jour accorde quelques vers
Pour célébrer le parti que je sers,
Aide ma voix encor faible et débile.
Que ne suis-je ton nourrisson,
Et bercé par toi sur le Pinde;
Car c'est envain que je veux peindre } *bis.*
Les sectateurs de Salomon.

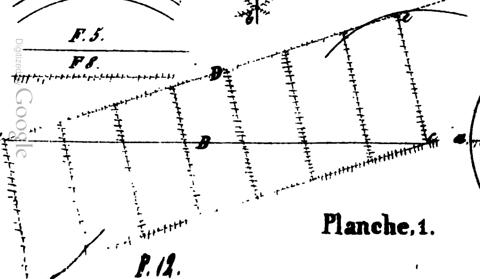
Ceux que fonda le plus sage des sages,
« Roi dont les faits émanaient tous du ciel, »
Perpétueront son Devoir éternel
Dans tous les lieux ainsi qu'en tous les âges;
Ne redoutant rien en son nom,
Quelque péril qui les menace,
Qu'il est beau de suivre la trace
Des sectateurs de Salomon.

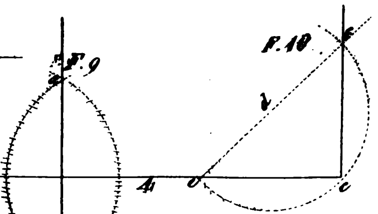
Chez eux n'est point de pouvoir arbitraire!
Chaque membre de la société,
A table boit, chante à l'égalité,
Comme le fils issu du commun père
La Discorde de son brandon,
Ne trouble point leur sympathie.
L'intimité sans cesse lie
Les sectateurs de Salomon.

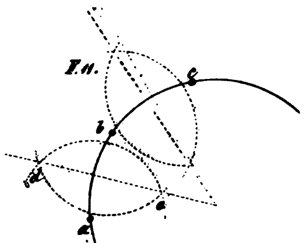
Leur gloire, amis, bien qu'étant plébéienne,
A plus de prix que la gloire des rois.
Plus qu'eux ils sont fidèles à leurs lois:
Dans le malheur ils partagent la peine,
Non guidés par l'ambition,
Mais bien par la philantropie.
Telles sont les règles de vie
Des sectateurs de Salomon.

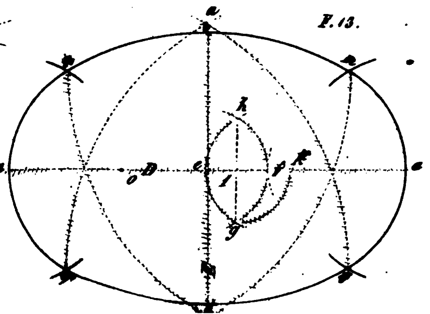
En voyageant sur l'océan du monde,
Souvent en butte à la rivalité,
Ils résistent par la fraternité.
Doux sentiment qui toujours les seconde,
Le mérite accroît leur renom,
Et les vertus et la science
Couronnent sur le tour de France
Les sectateurs de Salomon.

Par Tourangeau, Affilié menuisier.









Planche, 1.

GÉOMÉTRIE,

ARCHITECTURE ET TRAIT.

Il est bon de chanter, mais il est très-important de s'occuper des principes qui peuvent nous aider dans nos travaux journaliers. C'est dans cette vue que je place ici quelques figures de géométrie, un dialogue sur l'architecture et un raisonnement sur le trait.

FIGURES DE GÉOMÉTRIE.

La géométrie a, dit-on, pris naissance dans la vieille Egypte. Tous les ans, à des époques périodiques, les eaux du Nil sortent de leur lit, inondent les campagnes et détruisent les limites des champs. Quand les eaux s'étaient retirées, chaque individu ne pouvait plus retrouver l'étendue fixe de son champ, de sa proprieté. On eut alors recours au mesurage, et la géométrie naquit insensiblement.

Quoique je vous aie parlé de géométrie, je n'ai pas la prétention de vous en faire un cours, mais je vous en donnerai quelques termes et quelques figures d'un usage fréquent. (*Voy*. pl. 1.)

Lignes.

Il y a deux genres de lignes, la droite et la courbe.

La ligne droite est considérée comme le chemin le plus court d'un point à un autre. (*Voy* fig. 1.)

La ligne courbe prend une voie détournée, et pr—

court un plus long espace pour se rendre d'un point à un autre. (*Voy.* fig. 2.)

La ligne mixte est un composé de droit et de courbe; elle se forme de la réunion des deux premières. (*Voy.* fig. 3.)

Les lignes reçoivent un nom de leurs formes; elles en reçoivent un autre de leurs positions.

La ligne parallèle est celle qui, posée à côté d'une autre ligne, la longe toujours sans s'en éloigner ni s'en rapprocher plus d'un bout que de l'autre. (*Voy.* fig. 4.)

La ligne horizontale est celle qui est parallèle à l'horizon[1], ou de niveau. (*Voy.* fig. 5.)

Un fil au bout duquel serait suspendu un petit plomb prendrait une position fixe, et n'inclinerait ni à droite ni à gauche. Si vous tiriez une ligne parallèle à ce fil, elle se nommerait ligne d'aplomb ou verticale. (*Voy.* fig. 6.)

La ligne perpendiculaire est celle qui pose d'équerre sur une ligne droite, placée n'importe comment, qui lui sert de base. (*Voy.* fig. 7.)

Ces deux lignes sont perpendiculaires l'une à l'autre.

La ligne ponctuée est celle qui dans le dessin d'un ouvrage représente les arêtes invisibles ou de faux parements. (*Voy.* fig. 8.) Elle n'est le plus souvent qu'une ligne d'opération dont on s'aide, et qui ne représente rien, comme on peut le voir dans les figures suivantes, 9, 10, etc.

Trait carré (fig. 9).

La ligne A étant faite, ouvrez votre compas plus ou moins, et décrivez les deux arcs de cercle que vous

[1] Jetez la vue dans l'espace aussi loin que vous pourrez : l'endroit où vous voyez la terre et les cieux se toucher est l'horizon ; regardez fixement, tournez sur vous-même, vous verrez comme un immense cercle de niveau qui semble joindre la terre aux cieux, c'est ce cercle horizontal qui a donné le nom à la ligne horizontale.

-*tive*, ou *Nouveau Vi*-
-ulon [1], ouvrage extrait

-armi tant de Vignoles,
-nieux ?
-viez à dessiner que les
-s dirais de prendre La
-uvrage les portiques y
-qu'on ne peut approu-
-ger de toute la con-
-s Normand vous serait
-endre, malgré que ses
développements dont
-sormaux est dans un
traite trop de choses
fond et avec clarté.
-rage, qui a cependant
trop cher. L'ouvrage
, qui vous convient le

-onc fait un ouvrage

-ns cela; mais il a fait
dans lequel on trouve
-et de la géométrie des-
-hitecture avec des as-
-r en menuiserie, les

-père, qui exerçait la même
il apprit les mathématiques,
une heureuse application à
du menuisier est le premier
-eu en ce genre. Roubo mou-
-ale paya un tribut de recon-
-it et modeste menuisier, en
-s de trois mille francs. Outre
-é un Traité de la construction
l'Art du carrossier et l'Art du

-et professeur de dessin, homme

conférence qui passera également sur
tres.

J'aurais pu tirer une ligne droite d
point *b*; une autre du point *b* au point *c*
le milieu de chacune de ces lignes ; d
j'aurais fait partir deux lignes d'éque
rencontrant, m'auraient donné le pc
cherché. La première manière est préf

Diviser une ligne en parties égale
coup (fig. 12).

Voulant diviser la ligne droite B,
point *c*, commencez par faire parti
ligne D, qui sera plus ou moins en
longueur indéfinie. Vous voulez, je suj
a au point *c* diviser en six parties
votre compas convenablement, et,
point *a*, portez six fois son ouvertu
oblique D. Ayant marqué six points s
du sixième, qui sera le point *e*, tir
point *c*. Maintenant ajustez votre fau
la ligne *aBc* et la ligne *ce;* des cinq au
qués sur la ligne oblique, amenez des l
à la ligne *ce;* ces lignes couperont la l
avons voulu diviser en six parties éga

On utilise ce moyen pour faire la
mes de persiennes.

J'ajouterai : si, sans vous aider d'un
vous vouliez diviser une ligne droite
faudrait, au lieu d'une ligne obliqu
formant deux angles pareils. Vous pe
de divisions sur les deux lignes égale
drez ces points par des lignes droites
des distances égales la ligne que vou
viser. Jetez un coup d'œil au bas de
vous comprendrez ceci.

Ovale borné (fig. 13).

La ligne D est le grand axe de l'ovale, la ligne E en est le petit axe; donc, ayant tiré la ligne D et la ligne E perpendiculaires l'une à l'autre, posez les quatre points *a*, *b*, *c*, *d*, qui bornent à volonté l'ovale sur sa longueur et sur sa largeur. Prenez dans votre compas du point *e* au point *d* la moitié de l'ovale, portez votre compas sur le point *c*, et marquez le petit arc *f*; ouvrez votre compas de l'arc *f* au point *e*, et décrivez les deux arcs de cercle que vous voyez. Faites passer une ligne sur les points *g*, *h*; ayant obtenu le point *i*, posez dessus votre compas; ouvrez-le jusqu'au point *g*, et décrivez le quart de cercle qui donne le point *k*; posez votre compas sur le point *k*, ouvrez-le jusqu'au point *c*, et décrivez un bout de l'ovale. Sans déranger votre compas, portez-le sur le point *c*, et décrivez les deux petits arcs qui donnent les points *m*, *n*. Portez votre compas sur le point *a*, marquez le point *o*, et le laissant sur ce point, décrivez cet autre bout de l'ovale. Quant aux points *p*, *q*, vous savez comment il faut les marquer. Ouvrez votre compas du point *n* au point *p*, décrivez les deux grands arcs qui vous donnent le point *r*; posez le compas sur le point *r*, et décrivez un des côtés de l'ovale : usez du même moyen pour tracer l'autre côté.

Si vous m'avez compris, vous pourrez faire des ovales de toutes dimensions.

DIALOGUE SUR L'ARCHITECTURE

ENTRE DEUX COMPAGNONS.

LANGUEDOC. — Du temps que mon père vivait, j'entendais tous les jours parler de géométrie, d'architecture et de trait; mais j'étais jeune alors, et de toutes ces choses je ne connais presque que des mots. On dit, Provençal, que vous êtes savant; voudriez-vous avoir la bonté de répondre à mes questions, et me faire une petite instruction sur les choses dont je connais les mots?

PROVENÇAL. — Volontiers; mais une instruction orale ne suffira pas; il vous faudrait une tablette, des crayons, des compas, et travailler. Ce n'est qu'en travaillant que l'on peut véritablement approfondir les choses dont vous me parlez.

LANGUEDOC. — Je suis impatient d'apprendre, de m'instruire, et vous refuseriez, Provençal, de répondre aux questions que je voudrais vous adresser?

PROVENÇAL. — Je ne vous refuse rien, et je suis prêt à vous répondre.

LANGUEDOC. — Je sais que la géométrie est indispensable, qu'elle apprend à connaître les noms [1] des points et des lignes, qu'elle apprend à faire des traits carrés, des ovales, des anses de panier; à faire passer des circonférences par des points déterminés; à diviser des intervalles plus ou moins longs d'un seul compassement, à développer la surface [2] des corps, quels que soient leurs formes et leurs contours. Je sais qu'on apprend par elle toutes sortes de choses utiles; quoique je comprenne peu à la géométrie, je sais cependant à peu près ce qu'elle est. Mais qu'est-ce que l'architecture?

PROVENÇAL. — C'est l'art d'élever les édifices pu-

[1] Noms et définitions.

[2] Apprendre à développer la surface des prismes, des cylindres, des cônes droits et inclinés, etc., est de la plus grande utilité pour ceux qui veulent se faire très-forts dans le trait.

blics et particuliers, et de leur donner la solidité, la forme, les dispositions, les embellissements qui leur conviennent; il y a l'architecture grecque et romaine, l'architecture arabe, l'architecture gothique, etc. De toutes ces architectures, c'est l'architecture grecque-romaine qui a prévalu. Je vais vous entretenir, non de son ensemble, mais de son origine, de ses divisions et de ses proportions.

LANGUEDOC. — Ah! oui, parlez-moi d'abord de l'origine de l'architecture.

PROVENÇAL. — Son origine, pour dire comme tous ceux qui en ont parlé, se perd dans la nuit des temps. Selon Vitruve [1], la nécessité de se mettre à couvert pendant les mauvais temps, et de se garantir de la férocité de certains animaux, força les hommes à se chercher des abris et des retraites; ils purent d'abord se loger dans les cavités de la terre et des rochers. Mais les familles devenant plus nombreuses, ces demeures ne suffirent plus. Le besoin excitant l'industrie, on construisit d'autres habitations; on en fit avec des perches plantées en terre, entrelacées de branchages et recouvertes d'un enduit de boue; on leur donna la forme de cônes pour faciliter l'écoulement des eaux. De semblables logements devaient être incommodes et facilement renversés et entraînés par les vents et les inondations. La société s'agrandissant, on construisit à la place de ces huttes des cabanes plus grandes, plus solides et plus agréables. On fit choix des arbres que le hasard avait à peu près placés carrément; on les coupa au haut du tronc, c'est-à-dire au-dessous des premières branches. Sur ces troncs coupés de niveau, furent placés horizontalement des arbres équarris destinés à porter le plancher; pour former

[1] Vitruve, savant architecte romain, naquit environ soixante ans avant Jésus-Christ, à Formies, ville de Campanie. Cette ancienne ville est aujourd'hui un bourg nommé Mola et est à deux lieues de Gaëte et à seize de Naples. Les ouvrages de Vitruve sont remplis de science et de détails attachants; ils sont traduits en toutes les langues.

le plancher, on posa transversalement des solives de moindre grosseur; enfin on surmonta le tout de solives inclinées pour se garantir des pluies en facilitant leur écoulement. C'est ainsi qu'on raconte l'origine de l'architecture. On voit dans cette construction encore informe la première idée des colonnes, des architraves, des frises, des corniches, des modillons, des métopes, des triglyphes et des frontons, et par conséquent un commencement d'ordre.

LANGUEDOC. — Il y a dans ce que vous venez de raconter quelque chose qui plait. Maintenant dites-moi quelles sont les divisions de l'architecture.

PROVENÇAL. — L'architecture, celle du moins dont les premières notions sont indispensables aux ouvriers de presque tous les états, se divise en cinq ordres. Le premier de ces ordres est le *toscan*. On raconte que des peuples de Lydie, ayant émigré de leur patrie, vinrent s'établir dans la Toscane; là ils élevèrent des temples d'une grande solidité et d'une simplicité remarquable. De ces constructions naquit l'ordre toscan, dont le nom dérive de Toscane. Le deuxième ordre est le *dorique*, le plus ancien de tous. Dorus, architecte grec, fit élever dans Argos un temple immense, et dont la forme et les embellissements constituèrent l'ordre dorique, ordre si régulier, si bien proportionné, et qui fut appelé *dorique*, du nom de Dorus, son auteur. Le troisième, l'ordre *ionique*, prit son nom d'Ion l'Athénien, qui, établi dans l'Ionie, province de l'Asie-Mineure, construisit plusieurs temples qui formèrent l'ordre élégant, l'ordre gracieux dont il est ici question. Le quatrième est l'ordre *corinthien*; voici comment Vitruve en raconte l'origine. Une jeune fille de Corinthe étant morte au moment où elle allait se marier, sa nourrice recueillit dans une corbeille plusieurs petits objets auxquels elle avait été attachée pendant sa vie: pour les mettre à l'abri des injures du temps et les conserver, cette femme couvrit la corbeille d'une tuile plane, et la posa ainsi sur le tombeau. Dans ce lieu se trouva par hasard la ra-

cine d'une plante d'achante ; au printemps elle poussa des feuilles et des tiges qui entourèrent la corbeille; la rencontre des coins de la tuile força leurs extrémités de se recourber, ce qui forma le commencement des volutes. Le sculpteur Callimaque, que les Athéniens estimaient à cause de ses grands talents, passant près de ce tombeau, vit la corbeille, et remarqua la manière gracieuse avec laquelle ces feuilles naissantes l'entouraient et la couronnaient; cette forme nouvelle lui plut, il l'imita dans les colonnes qu'il fit par la suite à Corinthe, et il établit d'après ce modèle les proportions de l'ordre corinthien, le plus riche, le plus noble, et le plus imposant de tous les ordres.

Le cinquième ordre, c'est le *composite*. Les Romains prirent tout ce qu'ils trouvèrent à leur convenance dans les ordres précédents, et en composèrent un ordre qui, pour cette raison, fut appelé composite. On cite encore le dorique primitif, dit ordre *pœstum*, parce qu'il a été découvert dans la ville de Pœstum, près de Naples, et dessiné sur les ruines antiques du temple de Neptune. Il y a de plus l'ordre *rustique*, le *persique*, le *cariatide*, l'*attique*, le *français*, etc.; mais ces derniers ordres ne nous sont pas d'une grande utilité. Donc, comme je l'ai déjà dit, l'architecture grecque-romaine se divise en cinq ordres, savoir : le *toscan*, le *dorique*, l'*ionique*, le *corinthien* et le *composite*. Chacun de ces ordres se divise en trois parties : le piédestal, la colonne et l'entablement. Chacune de ces parties se subdivise en trois autres parties qui sont, dans le piédestal : la base, le corps ou dé, et la corniche; dans la colonne : la base, le fût et le chapiteau; dans l'entablement : l'architrave, la frise et la corniche.

LANGUEDOC. — Vous m'avez parlé de l'origine de l'architecture, de sa division en cinq ordres, et autres divisions; je voudrais maintenant connaître les proportions des ordres et la manière d'obtenir le module, cette mesure qui sert, dit-on, à les dessiner.

PROVENÇAL. — Je vous dirai que plusieurs savants

architectes ont donné des règles pour les proportions des ordres. Je citerai Palladio [1], Scamozzi [2], Vignole [3]. Les règles données par ce dernier ont été préférées. Il donne de hauteur à la colonne de l'ordre toscan sept fois sa grosseur, ou quatorze modules; à celle de l'ordre dorique, huit fois sa grosseur, ou seize modules; à celle de l'ordre ionique, neuf fois sa grosseur, ou dix-huit modules; à celle de l'ordre corinthien et à celle de l'ordre composite, dix fois leur grosseur, ou vingt modules. Maintenant je vais vous donner les moyens les plus simples pour dessiner un ordre dans ses proportions convenues. Je serai peut-être un peu long, mais je tiens à me faire comprendre. Nous sommes seuls, loin du bruit de la ville, et sur un terrain tout à fait propice. J'ai ici à ma disposition un compas d'une assez bonne longueur, et une règle qui est longue aussi; je vais vous prêter ces instruments, et vous allez dessiner là sur ce terrain.

LANGUEDOC. — Bah! est-ce que cela se peut?

PROVENÇAL. — Oui, prenez ceci, et attention! Voulez-vous construire un ordre, n'importe lequel, n'importe sa dimension, commencez par tracer à terre une ligne droite [4].

LANGUEDOC. — Voilà.

PROVENÇAL. — Cette première ligne, nous la nommerons la ligne du bas. Tracez une seconde ligne à

[1] André Palladio, né à Vicence, en Italie, l'année 1518, mort en 1580.

[2] Vincent Scamozzi, né dans la même ville en 1552, mort à Venise en 1616.

[3] Jacques Barozzio, dit Vignole, né en 1507, dans le village de Vignole, en Italie, mort à Rome en 1573. On comprendra facilement que le nom de Vignole qu'on lui a donné, est le nom de son village; de lui il est passé à son Traité des règles des cinq ordres d'architecture. Actuellement on nomme Vignole presque tous les ouvrages qui traitent de l'architecture ou du trait.

[4] Celui qui voudra bien comprendre ceci tracera les lignes à proportion qu'on les nomme; il fera les divisions aussi, et enfin tout ce que Provençal indique.

quarante, à soixante pieds de la première, si vous voulez ; mais il faut qu'elle lui soit parallèle [1].

LANGUEDOC. — Je n'épargnerai guère mes pas. — Ça y est.

PROVENÇAL. — Cette seconde ligne, nous la nommerons la ligne du haut. Posez sur la ligne du bas une ligne d'équerre qui se prolonge jusqu'à la ligne du haut.

LANGUEDOC. — Un moment... C'est fait.

PROVENÇAL. — Divisez cette ligne d'équerre depuis la ligne du bas jusqu'à celle du haut, en dix-neuf parties égales.

LANGUEDOC. Ça demande du temps [2]. Attendez ; j'ai fini.

PROVENÇAL. — Bien. A partir de la ligne du bas, comptez : une partie, deux parties, trois parties et quatre parties. Au-dessus de cette quatrième partie posez une ligne parallèle à la ligne du bas.

LANGUEDOC. — Voilà.

PROVENÇAL. — Trois parties au-dessous de la ligne du haut posez une ligne qui lui soit parallèle.

LANGUEDOC. — Voilà.

PROVENÇAL. — Remarquez bien ceci : les quatre parties du bas sont la hauteur du piédestal, les douze du milieu celle de la colonne, les trois du haut celle de l'entablement, quelque ordre que vous fassiez. De quelque dimension que vous le fassiez, n'oubliez jamais que sa hauteur totale se divise toujours en dix-neuf parties ; que le piédestal en prend toujours quatre, la colonne douze et l'entablement trois.

LANGUEDOC. — Et si je voulais faire un ordre sans piédestal, comment m'y prendre ?

PROVENÇAL. — Vous diviseriez sa hauteur en quinze parties : la colonne en prendrait douze et

[1] La ligne parallèle est celle qui, à côté d'une autre ligne, la suit toujours, sans s'en écarter ou s'en approcher plus d'un bout que de l'autre.

[2] L'opération n'en demandera guère à celui qui sait la manière de diviser une ligne du premier coup. Voir la planche I, fig. 12.

l'entablement trois. Vous obtiendriez le même résultat en divisant en cinq parties : en ce cas la colonne en prendrait quatre et l'entablement une. On sait que 1 est à 5 ce que 3 est à 15.

LANGUEDOC. — C'est vrai.

PROVENÇAL. — Maintenant revenons aux lignes que vous avez tracées. Vous voyez entre l'entablement et le piédestal la hauteur que la colonne doit occuper. (*Voyez* planche 2.)

LANGUEDOC. — Oui.

PROVENÇAL. — Eh bien, pour faire l'ordre toscan, divisez cette hauteur en sept parties, vous aurez le diamètre inférieur de la colonne[1]. Prenez dans votre compas la moitié du diamètre, vous aurez le module. Portez plusieurs modules sur une ligne droite, et vous aurez fait votre échelle de modules. Vous voyez qu'il faut diviser cette hauteur en sept pour le toscan. Vous la diviserez en huit pour le dorique, en neuf pour l'ionique, en dix pour le corinthien et le composite. Vous obtiendrez ainsi le diamètre des colonnes de chacun de ces ordres. On prend toujours la moitié du diamètre pour avoir le module ; ce qui fait suffisamment comprendre que toutes les colonnes ont deux modules de diamètre dans le bas. Elles montent jusqu'au tiers sans diminuer ; du tiers jusqu'au haut, elles diminuent environ d'un sixième[2].

LANGUEDOC. — Je me rappellerai ce que vous venez de me dire : je sais comment se divise la hauteur d'une colonne pour avoir son diamètre ; je sais prendre la moitié du diamètre pour avoir le module ; je sais enfin faire l'échelle de modules. Mais je ne sais pas encore comment le module se divise.

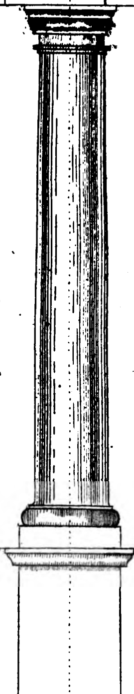
PROVENÇAL. — En douze parties pour le toscan et le dorique ; en dix-huit pour l'ionique, le corinthien et le composite.

[1] La grosseur du bas de la colonne.

[2] Divisez le diamètre inférieur de la colonne en six parties, et donnez cinq de ces parties à son diamètre supérieur.

Toscan.

Planche, 2.



Prenez la moitié du diamètre vous aurez le module.

LANGUEDOC. — Pourquoi, dans ces trois derniers, se divise-t-il en dix-huit parties au lieu de douze?

PROVENÇAL. — Parce que ces derniers étant plus riches, plus élégants, plus délicats, on emploie dans leurs détails des filets plus fins, plus rapprochés : on a donc besoin de plus petites parties pour la mesure de plus petites dimensions.

LANGUEDOC. — Voit-on des choses qui aient dans tous les ordres la même proportion?

PROVENÇAL. — Oui, je vous ai déjà dit que toutes les colonnes avaient deux modules dans le bas; je vous dirai que toutes les bases, que toutes les impostes et archivoltes ont un module de largeur; les chapiteaux toscans et doriques ont un module aussi.

LANGUEDOC. — Je comprends tout ce que vous m'avez dit. Donnez-moi maintenant les moyens de tracer une colonne, une volute, un fronton.

PROVENÇAL. — Mais me comprendrez-vous?

LANGUEDOC. — Jusqu'à présent j'ai tout compris; je suppose que je ne comprendrai pas avec la même facilité ce qui vous reste à me dire; mais j'en retiendrai toujours quelque chose, car j'ai de la mémoire.

PROVENÇAL. — Je ne crois pas en ceci devoir vous faire dessiner sur le terrain. J'ai sur moi un livre sur lequel sont tracés les objets que vous voulez connaître. Je vais l'ouvrir à l'endroit de la colonne, et vous expliquer ligne par ligne la manière de la tracer. (*Voyez* planche 3.)

LANGUEDOC. — Je ne demande pas mieux.

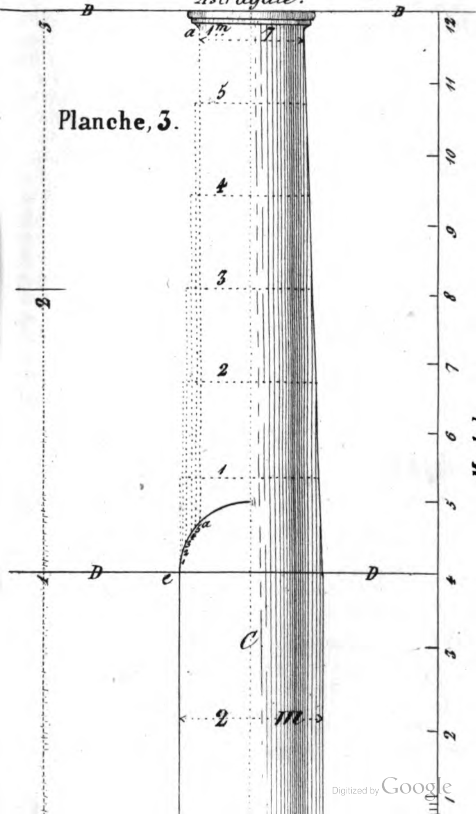
PROVENÇAL. — Toutes les colonnes ont le même tracé géométrique. Celle que l'on voit ici est de l'ordre toscan; vous savez qu'elle doit avoir quatorze modules de hauteur, y compris sa base et son chapiteau. Ici base et chapiteau sont supprimés : nous n'avons donc pas quatorze modules, mais douze seulement. Je vais vous parler comme si je voulais vous en faire faire une semblable. Ecoutez et regardez. De la ligne A à la ligne B, divisez en douze parties égales : chaque partie de cette division est un module. Divisez un de ces modules en douze,

vous aurez les parties de module. De la ligne A à la ligne B divisez en trois pour avoir la ligne D, qui est le tiers de la colonne; la ligne C est l'axe[1] de la colonne. Portez un module de chaque côté de l'axe pour former le diamètre de la colonne, qui est le même du bas jusqu'au tiers. Le diamètre supérieur de la colonne est d'un module sept parties : portez cette mesure sous l'astragale. De la ligne D à la ligne B divisez en six pour avoir les lignes 1, 2, 3, 4 et 5. Posez une pointe du compas sur le point de rencontre de la ligne D et de la ligne C; ouvrez-le d'un demi-diamètre, et décrivez le quart de cercle que vous voyez. Retombez le diamètre supérieur de la colonne sur ce quart de cercle. Divisez la portion de cercle comprise entre le point *a* et le point *e* en six parties égales. Numérotez les points de la division en 1, 2, 3, 4 et 5. Du point 1 montez une ligne d'aplomb qui vienne toucher à la ligne 1; du point 2 montez une ligne qui aille toucher la ligne 2; autant des autres points avec les autres lignes. Sur le côté de la colonne, entre le point *a*, sous l'astragale, et le point *e*, sur la ligne D, vous avez cinq angles : tracez, au moyen d'une règle ployante, une ligne qui passe sur les deux points et sur les cinq angles; cette ligne sera un peu courbe. Ainsi doit diminuer la colonne du tiers jusqu'en haut. M'avez-vous compris?

LANGUEDOC.— Oui, mais j'aurai besoin d'y réfléchir. Je ne sais pas encore la chose par cœur; il faudrait que je la dessine.

PROVENÇAL.— Je le savais. Aussi je crois vous avoir dit sur l'architecture tout ce que je pouvais vous dire avec quelque utilité. Maintenant je vous conseille de dessiner. Ce n'est qu'en dessinant que vous pourrez bien comprendre le tracé géométrique des colonnes, des volutes et des frontons. En dessinant, vous apprendrez quels sont les ordres qui demandent des ornements, quels sont ceux qui n'en comportent pas, dans quel espacement on doit mettre les colonnes, ce

[1] Le milieu de la colonne.


Astragale.
Planche, 3.
B
B
a
1m
5
4
3
2
1
a
D
e
D
C
2
m
Modules.
12
11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1

que c'est que les arcades et les portiques, comment on superpose des ordres les uns sur les autres; comment; dans quelques cas, il est permis de s'écarter quelque peu des règles, moyennant toutefois qu'on ne s'écarte pas du bon goût.

LANGUEDOC. — Si l'on voulait dessiner un ouvrage de menuiserie sur une feuille, comment établirait-on l'échelle?

PROVENÇAL. — J'ai là, je suppose, une feuille de papier de quinze pouces sur vingt-six. Je veux dessiner dessus une devanture de boutique de douze pieds de hauteur sur dix-huit pieds de largeur : proportion observée, la plus longue dimension de mon papier recevra amplement la plus longue dimension de la devanture. Je pose sur les deux longs bords de mon papier deux lignes entre lesquelles sera placée la hauteur de la devanture. Je divise d'une ligne à l'autre en autant de parties que la hauteur de la devanture doit avoir de pieds : je veux dire en douze. Chacune de ces parties est un pied, et j'établis l'échelle de pieds comme si j'établissais une échelle de modules. Je prendrai sur cette échelle les proportions pour tous les détails de la devanture. Pour dessiner tout autre objet sur le papier, j'emploierai le même moyen.

LANGUEDOC. — Et si cette devanture avait des pilastres, l'échelle de pieds pourrait-elle servir à les proportionner?

PROVENÇAL. — Non. Je diviserais leur hauteur comme si c'étaient des colonnes, et ayant obtenu le module, je formerais une seconde échelle dont je me servirais pour régler la largeur des pilastres, et pour proportionner les chapiteaux et les bases.

LANGUEDOC. — Les pilastres ont donc les mêmes proportions que les colonnes?

PROVENÇAL. — Oui; ils en diffèrent seulement en ce qu'ils sont aussi larges dans le haut que dans le bas.

LANGUEDOC. — Je comprends; je comprendrai encore mieux dans quelque temps d'ici. Dites-moi si je dois dessiner l'architecture d'un bout à l'autre.

PROVENÇAL. — Si vous avez beaucoup de temps à

vous, oui; si vous n'en avez guère, non. Dans ce dernier cas, dessinez deux ordres, commencez le troisième, et passez au trait.

LANGUEDOC. — L'architecture est utile, mais le trait est indispensable à un menuisier. Pensez-vous que je puisse me servir d'un Vignole ?

PROVENÇAL. — Je le pense.

LANGUEDOC. — Je verrai à en acheter un.

PROVENÇAL. — Lequel achèterez-vous ?

LANGUEDOC. — Lequel ? je n'en sais rien. Est-ce qu'il y a plusieurs Vignoles ?

PROVENÇAL. — Il y en a même une bien grande quantité.

LANGUEDOC. — Faites-moi-les connaître.

PROVENÇAL. — Il n'est pas utile de les citer tous; mais voici ceux qui sont le plus connus et le plus en faveur :

1° Le *Vignole de La Gardette*, ou Traité des cinq ordres d'architecture, suivi du tracé géométrique des ombres dans l'architecture; 1 vol.

2° Le *Vignole des ouvriers*, par Charles Normand, ouvrage en quatre parties. La première renferme les cinq ordres d'architecture et des détails sur les proportions à donner aux portes, aux croisées et aux arcades de différents genres. La deuxième contient un précis du relevé des terrains et de celui des plans des maisons, suivi de détails relatifs à la construction des bâtiments. La troisième contient les plans, les élévations et les coupes d'un certain nombre de projets de maisons d'habitation particulière et de maisons à loyer, dont plusieurs avec leurs différents étages. La quatrième est spécialement consacrée aux escaliers en charpente et en menuiserie.

3° Le *Vignole de Paulin Desormeaux*, ou l'Art du menuisier en bâtiment et en meuble, suivi de l'Art de l'ébéniste; 2 vol.

4° L'*Art du menuisier*, par Roubo[1], Compagnon menuisier; 2 vol.

[1] Roubo (Jacques-André), savant menuisier, né à Paris en

5° La *Menuiserie descriptive*, ou *Nouveau Vignole des menuisiers*, par Coulon [1], ouvrage extrait en partie de celui de Roubo.

LANGUEDOC. — Quel est, parmi tant de Vignoles, celui qui me conviendrait le mieux?

PROVENÇAL. — Si vous n'aviez à dessiner que les ordres d'architecture, je vous dirais de prendre La Gardette, quoique dans son ouvrage les portiques y soient omis pour des raisons qu'on ne peut approuver. Si vous deviez vous charger de toute la construction du bâtiment, Charles Normand vous serait utile, et je vous dirais de le prendre, malgré que ses escaliers n'aient pas tous les développements dont ils auraient besoin. Paulin Desormaux est dans un trop petit format; de plus il traite trop de choses pour pouvoir les traiter à fond et avec clarté. Roubo a fait un excellent ouvrage, qui a cependant un grand défaut : il est trop cher. L'ouvrage de Coulon est celui, je crois, qui vous convient le mieux.

LANGUEDOC. — Coulon a donc fait un ouvrage parfait?

PROVENÇAL. — Je ne dis pas cela; mais il a fait un ouvrage très-utile, ouvrage dans lequel on trouve de la géométrie élémentaire et de la géométrie descriptive, les cinq ordres d'architecture avec des assemblages pour les exécuter en menuiserie, les

1739, reçut par les soins de son père, qui exerçait la même profession, une éducation soignée; il apprit les mathématiques, la mécanique et le dessin, et en fit une heureuse application à la menuiserie. Son Traité de l'art du menuisier est le premier ouvrage de valeur que nous ayons eu en ce genre. Roubo mourut en 1791. La Convention nationale paya un tribut de reconnaissance à la mémoire du savant et modeste menuisier, en accordant à sa veuve un secours de trois mille francs. Outre l'Art du menuisier, Roubo a publié un Traité de la construction des théâtres et des machines, l'Art du carrossier et l'Art du layetier.

[1] Coulon, ancien menuisier et professeur de dessin, homme rempli de talents et de douceur.

coupes des outils dont nous nous servons, les assemblages et embrévements divers; des plans, des élévations de croisées, de persiennes, de portes intérieures et extérieures; de devantures de boutiques, de lambris d'appui et de hauteur, de parquets, etc., etc., et tout cela avec de très-bons détails; puis viennent les réductions des profils, les coupes et raccords des corniches et des cadres; de là on arrive au trait. Ce sont d'abord des arêtiers, puis des escaliers de tout genre, ensuite les ouvrages cintrés en plan et en élévation, tels que chambranle, croisée, persienne, etc., etc. Suivent les voussures et les calottes, et l'ouvrage se termine par un autel, un confessionnal et une chaire à prêcher.

LANGUEDOC. — Vous venez de citer bien des choses; le livre qui les contient me plaît déjà; cependant vous m'avez laissé voir que vous ne l'approuviez pas en tout.

PROVENÇAL. — C'est possible.

LANGUEDOC. — Qu'avez-vous à en dire?

PROVENÇAL. — M. Coulon a mis dans son livre trop d'une chose, pas assez d'une autre, et ces choses ne sont pas toujours arrangées méthodiquement; de plus, dans l'architecture il porte toutes les saillies moulure par moulure, filet par filet; tous ces petits détails sont donc péniblement portés les uns devant les autres. Il aurait dû faire comme ont fait MM. La Gardette et Charles Normand : je veux dire qu'il aurait dû porter toutes les saillies à partir de l'axe de la colonne et coter en conséquence. Cette manière est plus facile, plus précise et plus expéditive tout à la fois; elle vaut donc mieux.

Dans les ouvrages cintrés en plan et en élévation, il y a de très-bons développements; mais, de la manière dont le calibre rallongé est dessiné, on pourrait croire qu'il faut, quand on exécute sur bois, débillarder les pièces en élévation avant de débillarder en plan, ce qui ne doit pas être. J'ai entendu des hommes dire que cette manière de dessiner les chambranles était absolument fausse :

e ne suis pas si rigoureux ; mais je conviens qu'elle eut faire tromper. M. Coulon aurait dû dessiner les alibres rallongés de ses parties cintrées en plan et n élévation, comme ceux de ses escaliers.

Il y aurait aussi quelque chose à dire sur ses rêtiers : pour dessiner son pied d'autel, par xemple, il fait un encombrement de lignes à ne lus s'y reconnaître. Je ne dis pas que son principe oit faux ; je reconnais au contraire qu'il est précis, ue l'on peut dans quelque cas en tirer un très-bon arti, mais les élèves le saisiront, le comprendront ifficilement ; je préférerais qu'il eût fait un développement de pied par section [1]. Cette ancienne manière demande moins de lignes, moins d'espace et oins de temps ; elle est plus claire, et les élèves la onçoivent mieux, ce qui est en sa faveur une aison d'un grand poids.

Je pourrais entrer dans d'autres détails, mais ce erait, je crois, inutile.

LANGUEDOC. — Ce Vignole est donc mauvais?

PROVENÇAL. — Je vous l'ai déjà dit : c'est un bon uvrage ; les défauts que j'ai signalés, si ce sont des éfauts (car mon opinion est discutable aussi), ne ont pas capitaux. Ce livre est basé sur des principes, est rempli de choses utiles ; c'est enfin le meilleur vre de menuiserie que je connaisse. Il dépend de . Coulon de le rendre encore meilleur ; il en a le lent, s'il en a vraiment la volonté.

LANGUEDOC. — Dites-moi quels sont les prix des gnoles que vous m'avez nommés tout à l'heure.

PROVENÇAL. — Celui de La Gardette se vend 10 fr.

Celui de Charles Normand	40
Celui de Paulin Desormeaux	18
Celui de Roubo	100
Celui de Coulon	18

[1] Dans beaucoup de pays on nomme les sections du pied : pigeons. Cela vient sans doute de ce que les panneaux qui nt quelquefois figurés représentent comme des ailes. Les s de la plupart des choses sont tirés des ressemblances.

Ce dernier est très-bon marché, vu son étendue, et la quantité de matières qu'il contient.

LANGUEDOC. — Où se vendent-ils?

PROVENÇAL. — Chez Carillian-Gœury et Victor Dalmont, libraires [1] des corps royaux des ponts et chaussées et des mines, quai des Augustins, n[os] 39 et 41.

LANGUEDOC. — Celui qui n'est pas à Paris ne peut aller en acheter un.

PROVENÇAL. — En connaissant l'adresse des libraires on peut leur écrire.

LANGUEDOC. — Recevront-ils ma lettre?

PROVENÇAL. — Oui, si vous l'affranchissez. Je vous avertis que les frais de transport du livre resteront à votre charge.

LANGUEDOC. — A combien s'élèvent ces frais?

PROVENÇAL. — A quatre ou cinq francs pour Marseille et d'autres villes aussi éloignées; à trois ou quatre francs pour Lyon, Bordeaux, Nantes; et à moins que cela pour des villes très-rapprochées de la capitale.

LANGUEDOC. — C'est décidé, j'achèterai l'ouvrage de Coulon.

PROVENÇAL. — Vous ferez bien.

LANGUEDOC. — Pensez-vous que je puisse dessiner dessus?

PROVENÇAL. — Oui, et je vous avoue qu'il vaut mieux dessiner sur un bon livre que chez un mauvais maître; mais je vous avoue aussi qu'il vaut

[1] On trouve à la même librairie le Dictionnaire historique d'architecture de Quatremère de Quincy; 50 fr.; — l'Art de bâtir, par Rondelet, 125 fr.; — Recueil de menuiserie, 48 fr.; — Recueil de meubles, 48 fr.; — Recueil de serrurerie, 48 fr.; — le Manuel de l'Ebéniste, par Caron aîné, 36 fr.; — le Morisot, prix de la menuiserie, 8 fr. 50 c.; — Traité de la coupe des pierres, par Adhémard, 20 fr.; — par Simonin et La Gardette, 12 fr.; — par Douliot, 36 fr.; — par Frezier, 30 fr.; — Traité de la charpente, par Douliot, 22 fr.; — par Fourneau, 42 fr. On trouvera enfin à cette librairie tous les ouvrages d'art et de science que l'on pourrait désirer.

mieux dessiner chez un bon maître que sur un bon livre. Un livre n'a qu'un raisonnement à vous donner, et, si vous ne l'avez pas compris, vous ne pouvez rien lui demander de plus. Avec un livre, quelque bon qu'il soit, on se donne beaucoup de peine, et l'on avance très-lentement; un maître offre plus d'avantages : il vous parle de la voix, des yeux et les mains. Si vous n'avez pu le comprendre, il change de manière de s'exprimer, il fait des signes différents, et finit par se faire comprendre, et vous avancez continuellement et sûrement. Je le répète, un bon maître est de beaucoup préférable à un bon livre.

LANGUEDOC. — Je n'achèterai donc pas de livres.

PROVENÇAL. — Achetez toujours; un bon livre ne nuit jamais, tant s'en faut; vous y trouverez inévitablement quelque chose d'utile. De plus, il pourra dans la suite vous remettre en mémoire ce que le temps vous aura fait oublier.

LANGUEDOC. — C'est vrai. Eh bien! je ferai cette emplette le plus tôt possible; mais à coup sûr je commencerai à dessiner de lundi en quinze.

PROVENÇAL. — Pourquoi remettre si loin, et précisément à un lundi? quand on veut dessiner, il ne faut point remettre; pour commencer, tous les jours sont bons. Ne faites pas comme beaucoup font; ils disent : — Je commencerai lundi prochain; — ce lundi arrive, une occasion les dérange; le lendemain ils ne sont pas en train, ils remettent à la semaine suivante qui offre encore quelques obstacles. Après avoir remis de semaine en semaine, voyant les veillées se faire moins longues, ils se disent : — L'année prochaine! L'année suivante, par le même raisonnement, ils entretiennent la même négligence; à la fin de tout cela ils retournent dans leur pays sans avoir acquis la moindre connaissance en dessin. C'est alors le temps des lamentations! Ecoutez une comparaison : Si vous voulez l'hiver vous lever matin, il ne faut point sortir votre tête du lit, puis vos deux bras, puis une partie de votre corps, puis en-

fin, ayant senti le froid, vous fourrer encore sous vos couvertures et vos draps chauds. Plus vous serez tard au lit, plus vous aurez de la peine à en sortir; plus vous céderez à la paresse, plus la paresse vous serrera fortement. Quand on veut l'hiver se lever matin, il ne faut point tâtonner : il faut sauter du lit vigoureusement et d'un seul bond. Quand on veut dessiner, il ne faut point tâtonner non plus : pour commencer, toutes les saisons, tous les jours sont bons; le tout est de ne point remettre. Commencez ce soir.

LANGUEDOC. — Pays provençal, je commencerai ce soir.

PROVENÇAL. — Et ayant commencé, ne perdez point de temps; si vous perdez huit jours de suite, vous avez après une peine de diable pour retourner à la classe. Moins vous travaillerez, moins vous voudrez faire; plus vous serez assidu, plus vous aurez du courage et du goût à ce que vous ferez. Ne perdez point de temps.

LANGUEDOC. — Pays Provençal, je n'en perdrai point, et vous pouvez croire que l'entretien que vous m'avez accordé portera ses fruits. Dans quelque temps je reviendrai vous voir; j'aurai besoin de vous entendre encore.

PROVENÇAL. — Je vous verrai toujours avec plaisir, et puisque vous promettez de ne pas m'oublier, je penserai à vous aussi. J'écrirai un raisonnement sur le dessin, et principalement sur le trait. Cet écrit vous sera remis quand vous viendrez.

LANGUEDOC. — Vous avez bien des bontés pour moi, pays Provençal, et pour tout cela je ne peux que vous remercier. Allons, au revoir, pays Provençal.

PROVENÇAL. — Au revoir, pays Languedoc.

Raisonnement sur le Trait.

J'ai donné précédemment quelques détails sur l'architecture ; je vais ici, dans l'intention d'être utile, faire quelques observations sur le dessin, principalement sur le trait.

Les Sociétés de Compagnonage doivent avoir pour but l'instruction. Chaque membre de ces grandes réunions doit communiquer à tous les connaissances qu'il possède. Celui qui n'a dessiné que des profils de moulures, et qui les fait dessiner, fait bien. Celui qui n'a dessiné que les ordres d'architecture, et qui les fait dessiner, fait également bien. Celui qui ne connaît que les escaliers, et qui les fait dessiner et comprendre à tous ceux qui l'entourent, fait encore bien, tres-bien. Sachez peu, sachez beaucoup, mais démontrez tout ce que vous savez à tous vos camarades désireux d'apprendre, et vous ne mériterez que des éloges. Si je donne mon approbation entière à ceux qui font dessiner tout ce qu'ils savent, je suis loin de la donner à ceux qui font dessiner ce qu'ils n'ont jamais compris. Je blâme sévèrement ceux qui font copier le trait ; car copier le trait, ce n'est rien faire, c'est moins que cela, c'est se nuire, c'est s'habituer à dessiner machinalement sans penser et sans se rendre compte de ce que l'on fait ; c'est s'enfoncer dans un sentier obscur, dangereux, qui égare la plupart de ceux qui le suivent jusqu'à ne pouvoir plus se retrouver dans le bon chemin. Ils ont dessiné des escaliers, des autels, des calottes, etc.; ils comptent enfin leurs feuilles, et plus le nombre en est grand, plus ils s'applaudissent de leur talent. Ils viennent à changer de ville ; un maître meilleur que celui qu'ils ont eu pourrait les redresser : ils ne le veulent pas ; pourquoi ? Ils se sont vantés, ils passent pour savants, et, pour ne pas perdre de leur réputation, ils conservent leur

ignorance. De ceux-là, les uns ne font plus rien; d'autres, en très-petit nombre, s'enferment isolément le soir dans leurs chambres. Là, ils veillent, ils travaillent, ils se tourmentent et n'arrivent à aucun bon résultat, parce qu'ils ne sont pas fondés sur les principes.

Une partie de ces hommes égarés, de ces élèves ayant fait fausse route, sentant leur position et leur faiblesse, l'avouent franchement. Ils vont, dès que la possibilité se présente, chez de bons maîtres, ils travaillent avec une nouvelle ardeur, ils refont ce qu'ils avaient fait en aveugles; leur pensée s'ouvre, prend des yeux, et ils voient clair enfin dans les courbes à double courbure [1] comme dans les parties droites.

Mes amis, écoutez-moi : n'ayons point un faux amour-propre. Si nous avons pris une mauvaise route, ne nous obstinons pas à la continuer, retournons sur nos pas, prenons au plus tôt la bonne, la véritable route, celle qui mène sûrement et directement au but. Rien n'est plus cher que le temps, perdons-en le moins que nous pourrons; nous ne sommes plus des enfants, nous sommes des ouvriers et des hommes à qui de certains ouvrages opposent trop souvent de sérieuses difficultés. Ce ne sont donc pas des images, ce ne sont donc pas des dessins d'agréments qu'il nous faut, ce sont des dessins d'utilité, ce sont des principes, c'est tout ce qui peut nous aider dans la conception et dans l'exécution régulière de tout ouvrage qui peut nous être commandé.

Voulons-nous devenir bons menuisiers, dessinons d'abord quelques feuilles de profils de moulures, quelques feuilles de géométrie, dessinons quelques ordres ou tous les ordres d'architecture, si nous en avons le temps, puis arrivons au trait.

Le trait est un travail tout de réflexion et d'application; mais il n'est cependant pas si difficile à com-

[1] Toute courbe cintrée sur deux sens.

prendre que beaucoup veulent le faire croire. Quand on veut bien l'apprendre, on l'apprend. Il faut pour cela avoir de la patience et ne pas se décourager. Commençons par l'escalier : cette partie, je la place en tête et il faut la bien étudier, car elle renferme plusieurs opérations que l'on emploie également dans d'autres parties du trait.

On fait des plans par terre [1] d'escaliers d'un seul coup de compas, c'est-à-dire plein-cintre; alors les lignes du devant des marches tendent toutes au même point de centre, ce qui rend le giron des marches partout égal, et le limon toujours régulier dans son développement. Cet escalier est très-facile.

On fait aussi des plans composés de limons droits et de limons courbes; dans ces plans mixtes, il faut diviser les marches sur la ligne du giron [2] et faire un balancement [3] de marches pour qu'elles augmentent ou diminuent de largeur d'une manière convenable; il faut, quoique les marches soient balancées, et par conséquent plus ou moins en biais dans le plan, que leurs prolongements à travers l'épaisseur du limon soient tendus au point de centre qui aura servi à le décrire. Les prolongements en question seront d'équerre dans les limons droits.

La nature et l'étendue de ce livre ne me permettent ni de donner un grand nombre de dessins, ni de m'étendre dans les démonstrations d'une opération de trait. Je veux cependant, dans l'escalier, entrer dans la description de quelques opérations utiles, et que trop d'hommes ont négligées. Nous allons nous occuper du balancement des marches. (*Voy.* la planche 4.) Vos limons ou votre limon étant tracé, ayant la

[1] Plan par terre, ou plan, tout simplement.

[2] La ligne du giron passe au milieu de l'escalier, et est toujours parallèle aux deux limons.

[3] Balancement de marches, ou dansement de marches : c'est tout comme. Je conseille d'apprendre les choses et de ne jamais se passionner et se disputer pour des mots; on y perdrait son temps.

ligne du giron qui passe au milieu de l'escalier, faites la division de vos marches sur cette ligne. Nous voulons, je suppose, faire le balancement depuis le devant de la marche 1 jusqu'au derrière de la marche 6, ce qui fait six marches à balancer; tirez le devant de la marche 1 d'équerre au limon droit, tirez le devant et le derrière de la marche 6 au point de centre du limon courbe; maintenant occupons-nous de l'échelle de balancement, tirez la ligne droite B, ouvrez votre compas arbitrairement [1]; portez sur la ligne autant de points que vous avez de marches à balancer, montez de chacun de ces points une ligne d'équerre à la ligne B, numérotez ces six lignes par les six chiffres que vous voyez, posez la ligne ponctuée [2] que l'on voit et qui doit toujours être au milieu de l'échelle; divisez sur le contour intérieur [3] du limon, du derrière de la marche 6 au-devant de la marche 1, en six parties égales; portez une de ces parties sur la ligne ponctuée de l'échelle, prenez sur la ligne intérieure du limon la largeur de la marche 6, portez cette largeur sur la ligne 6 de l'échelle. Ayant sur cette échelle un point sur la ligne 6, un autre point sur la ligne ponctuée, tirez une ligne droite qui passe sur ces deux points et se prolonge jusqu'à la rencontre de la ligne 1. Votre échelle de balancement est faite, chaque ligne qui la traverse doit donner une largeur de marche sur le pourtour du limon; la marche 6 étant posée dans le plan, prenez sur l'échelle la largeur de la ligne 5, portez-la sur le pourtour du limon, en avant de la marche 6; vous aurez la largeur de la marche 5. Prenez une à une les lignes 4, 3, 2 et 1 de l'échelle, pour les porter sur le limon, devant la marche 5, et les unes au bout des autres; ayant ainsi,

[1] Plus ou moins.

[2] Si nous balancions un nombre impair de marches, nous n'aurions pas besoin de supposer une ligne ponctuée au milieu de l'échelle, nous aurions alors naturellement une ligne de milieu qui nous servirait.

[3] Intérieur ou dedans.

sur le limon, déterminé vos largeurs de marches par des points, tirez des lignes qui partent de ces points et passent sur les points qui sont sur la ligne du giron et qui y correspondent ; ces lignes, donnant le devant des marches, seraient prolongées jusqu'au grand limon, si notre papier eût permis de le figurer ; donnez un coup d'œil sur les prolongements des marches au travers des limons, cela suffira, je pense.

Si je faisais un onvrage méthodique de trait, je m'occuperais actuellement de la coupe à crochet, et des lignes de base ou de constructions; mais ce que je décris ici est un hors-d'œuvre à ce livre, et s'adresse à des hommes qui ont déjà quelques connaissances sur le dessin ; il n'y a donc pas d'inconvénient à passer tout de suite au développement particulier[1].

Ce développement est de la plus grande utilité ; si vous voyez un escalier à briquet ou en fer à cheval avec des limons tout étroits, tout étranglés dans les quartiers tournants, vous pouvez penser qu'ils ont été faits sans son secours. Si vous ne voulez pas être exposé à faire de tels escaliers, apprenez à faire usage du développement particulier.

(*Voyez* planche 4). Commencez à tirer la ligne droite A, prenez dans le plan, sur la ligne A du limon, la largeur de la marche 6; portez cette largeur sur la ligne droite A ; prenez encore sur la ligne A du limon la largeur de la marche 5, puis celle des autres marches; portez toutes ces largeurs les unes à côté des autres sur la ligne droite A ; élevez les sept lignes qui y sont perpendiculaires[2]. Placez entre ces lignes des hauteurs de marches, comme s'il s'agissait d'un développement ordinaire; décrivez en dessus, puis en dessous des quarts de ronds, les arcs de cercle que

[1] J'appellerai développement ordinaire le développement sur lequel on trace le bois. J'appellerai développement particulier cette autre opération qui développe vraiment le limon et le fait voir dans toute sa longueur pour qu'il puisse être régularisé.

[2] Perpendiculaire, ou d'équerre, c'est la même chose...

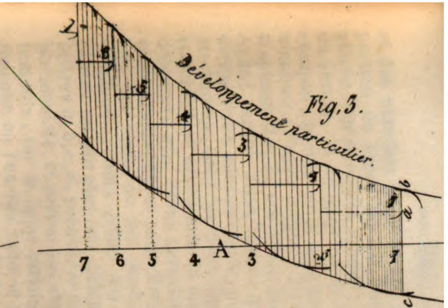
vous voyez; tirez deux lignes qui touchent ces arcs de cercle sans pénétrer dedans : ces deux lignes vous donnent le rampant et la largeur régulière du limon. Le développement particulier est terminé, occupons-nous du développement ordinaire. Commencez à poser la ligne de base; projetez, des points formés par la rencontre des lignes des marches avec la ligne intérieure du limon, les lignes 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7; il faut dans tous les cas que ces lignes soient perpendiculaires à la ligne de base; établissez vos hauteurs de marches. Il s'agit maintenant de fixer la ligne du dessus, et celle de dessous du limon. Prenez, dans le développement particulier, sur la ligne d'aplomb, devant la marche 1, la distance du point *a* au point *b*. Portez cette distance sur la même ligne du développement ordinaire, pour fixer le point *b*. Prenez de rechef sur la marche 1 du développement particulier la distance du point *a* au point *c*; portez encore cette distance au développement ordinaire sous le quart de rond de la marche 1 pour fixer le point *c*, enfin prenez dans le développement particulier la largeur variable du limon sur les lignes 2, 3, 4, 5, 6 et 7; portez ces largeurs sur les lignes qui correspondent à celles-ci dans le développement ordinaire. Ayant fixé les points qui doivent vous guider, tirez la ligne de dessus et celle de dessous, et vous aurez la largeur de votre limon.

Quant aux lignes ponctuées qui doivent donner le gauche de ce limon, je n'en parle pas; c'est une chose très-simple, que tous ceux qui ont quelques notions de l'escalier doivent savoir faire.

En dépit de la règle générale, j'ai pris le développement particulier non en dedans, mais en dehors du limon; j'ai cru qu'il valait mieux régulariser ce qui est visible que ce qui ne l'est pas. Je propose à ceux qui trouveraient cela mauvais de l'examiner de près; ils pourront changer de sentiment.

Retournons à la coupe à crochet d'équerre que ·ıs étions sensé avoir laissée.

(Voyez planche 5.) Le plan par terre des limons


Fig. 3.
Développement particulier.
7 6 5 4 A 3

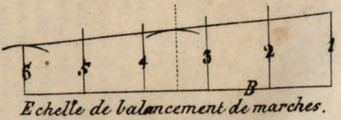

1 2 3 4 5 6
B
Echelle de balancement de marches.
Fig. 2.

Fig. 4.
Développement ordinaire.
Ligne de base
Fig 1ère
Plan

et des marches étant tracé, il faut développer la portion du limon où on veut que la coupe soit placée. Par exemple, prenez, sur la ligne intérieure du limon, la largeur de la marche 2 dans votre compas; portez cette largeur de marche où vous voudrez. (*Voyez* la figure 2.) Tracez les deux lignes d'aplomb 2 et 3; établissez deux dessus de marches. Ayant figuré deux quarts de rond, décrivez au-dessus deux arcs de cercle, décrivez-en deux autres au-dessous, tirez les deux lignes rampantes qui les touchent et établissent la largeur du limon, posez d'équerre aux lignes rampantes deux lignes plus ou moins rapprochées pour former le crochet, retombez des bouts de ces deux lignes quatre lignes d'aplomb venant poser sur une ligne horizontale placée un peu plus bas, distinguez ces lignes par les lettres *a*, *b*, *c*, *d*, prenez ces quatre lignes sur la ligne horizontale, et portez-les, sans déranger leurs écartements, sur la ligne intérieure du limon, dans la marche où l'on doit faire le joint; tirez, du point *a* et du point *d*, deux lignes tendantes au point de centre, qui traversent le limon du dedans au-dehors; posez la ligne *c* parallèle à la ligne *a*, posez la ligne *b* parrallèle à la ligne *d*. Je vous fais poser ainsi ces deux dernières lignes pour qu'il n'y ait pas du gauche dans la coupe, et que le joint soit plus facile à faire. Les lignes de la coupe étant posées dans le plan, et les limons se recouvrant l'un l'autre, tirez les lignes de base, et développez.

J'ai tracé la coupe à crochet d'équerre comme la tracent les maîtres les plus en faveur; cependant je crois devoir observer qu'en agissant de cette sorte la coupe est d'équerre en dedans du limon, où elle ne se voit pas, et n'est pas d'équerre en dehors, seul côté où elle se voit. Sur la figure 2, qui est le dedans du limon, la coupe est d'équerre; sur la figure 3, qui est un développement pris en dehors du même limon, elle est trop couchée. S'il s'agissait d'un limon intérieur [1], un effet tout contraire aurait lieu,

[1] Limon du côté du jour de l'escalier.

car la coupe serait alors trop droite. Il serait facile de démontrer la cause de cet effet; mais je dois me borner à donner pour conseil, à ceux qui tiendraient à avoir une coupe parfaitement d'équerre en dehors du limon, d'opérer sur ce côté du limon, et non sur l'autre.

Je ne m'étendrai pas davantage ici, et j'ai l'espoir d'être compris de quelques-uns, qui pourront me faire comprendre à d'autres.

Après avoir donné ces démonstrations, que j'ai cru utiles, je dirai : Faire le balancement des marches dans les plans mixtes et dans les plans à S, développer une portion de limon pour y placer la coupe d'équerre, et retomber cette coupe en plan pour avoir le croisement des limons et leurs longueurs exactes; transporter un limon, quand, faute d'espace libre ou propice, on ne peut le développer sur place; faire le développement particulier et s'en servir pour régulariser la largeur d'un limon, quels que soient son contour et son rampant, c'est presque tout le trait de l'escalier.

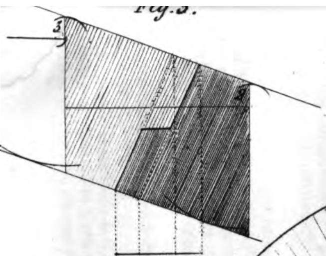
Outre ces escaliers à limons pleins, on fait des escaliers en marches massives, dits anglais, dont les coupes ne diffèrent pas de celles des escaliers en pierre.

On fait surtout des escaliers à crémaillères ou demi-anglais. Les opérations que j'ai décrites servent pour ces escaliers comme pour les autres; la différence est que dorénavant les devants des contremarches seront nos principales lignes du plan ; c'est de leurs points de contact avec les limons que partiront les projections ou lignes sur lesquelles on établira les hauteurs des marches, pour former le développement du limon, sur lequel on tracera le bois.

Il sera bon de dessiner quelques élévations géométrales d'escaliers ; on pourra terminer cette partie du trait par l'escalier à entonnoir à limons évasés [1], et par l'escalier à plafond à courbes et à

[1] Le limon évasé n'est pas d'un bel effet. On peut faire des

Planche. 5.



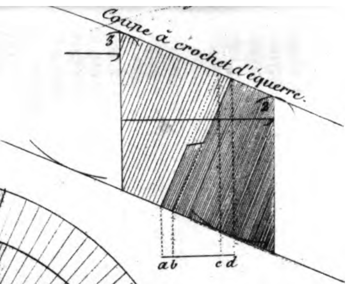


Fig. 1.

Plan.

panneaux. Ce dernier est très-utile; le plafond dans sa largeur est quelquefois de niveau sous l'escalier; d'autres fois, pour de certaines raisons, on le fait pencher du côté du petit limon. Ceci est peu difficultueux. Dès qu'on a figuré la coupe de l'escalier, on voit le bout des courbes et la position de leurs arêtes; on peut facilement comprendre comment il faut porter ces arêtes dans les développements. On fait aussi des escaliers à consoles, à goussets, etc.; mais je n'en dirai rien, car, connaissant ceux dont j'ai parlé, on n'aura qu'à jeter un coup d'œil sur ces derniers pour les comprendre parfaitement.

La deuxième partie du trait sera formée des ouvrages cintrés en plan et en élévation, tels que chambranle, éventail, persienne, etc. J'observerai que le développement particulier, que je recommande tant pour l'escalier, est ici encore plus indispensable. Un chambranle, exécuté sans le secours de cette opération, n'aurait ni le contour, ni la forme, ni la largeur, ni la régularité qu'on aurait cru lui donner. Ce développement est la base du trait; mais, pour des raisons que l'on comprendra, je ne m'étendrai pas davantage là-dessus. Je ne peux faire que des observations. Les corniches volantes, pour ceux qui voudront les faire, constitueront la troisième partie du trait. Je les place immédiatement après les chambranles, parce qu'il faudrait quelquefois, dans la menuiserie, les exécuter en même temps.

La quatrième partie du trait se composera des arêtiers [1] droits et des arêtiers courbes. On pourrait sur ces derniers redresser quelques erreurs, et faire voir comment on peut, par des procédés simples et faciles, leur donner les courbures les plus bizarres

escaliers à entonnoir sans évaser les limons; c'est mieux et moins long.

[1] Arêtier, toute pièce de bois placée sur un angle et inclinée, comme la pièce de charpente formant arête sur l'angle d'un comble ou d'un toit, comme les pieds de devant d'un autel, etc.

sans nuire à la régularité de leurs surfaces apparentes. Je voudrais aussi pouvoir mettre en présence deux systèmes différents et les comparer; mais un si petit livre ne le permet pas.

Dans la cinquième partie du trait rentreront les calottes[1] massives et celles d'assemblage, dont la dernière sera à montants rayonnants et la plus élégante. Les dômes se font par les mêmes principes, et sont plus faciles à exécuter quand leurs plans sont purement circulaires.

La sixième partie du trait sera formée des voussures[2]. On les nomme queue de paon, Saint-Antoine, corne de bœuf (ou de vache), oreille d'âne, partie de Marseille, etc., etc. Les unes ont reçu leurs noms de leurs formes, les autres des lieux où elles ont été construites pour la première fois. Tout ce que je pourrais dire ici sur les voussures ne serait que des mots; il vaut donc mieux s'y appliquer que d'en parler inutilement. Les quadrilatères dont on se sert dans les corniches volantes pourraient, je crois, être utilisés, pour l'économie du bois, dans des panneaux peu gauches de certaines voussures. Je me réserve de faire plus tard quelques recherches là-dessus.

Le classement que je viens d'établir dans les parties du trait est une chose tout arbitraire. L'essentiel est de se faire comprendre des élèves; le maître qui se fait le mieux comprendre est celui qui a la meilleure méthode et qui démontre le mieux, quelles que soient sa méthode et sa manière de démontrer.

Il sera bon de terminer cette étude par un ouvrage où les diverses parties du trait puissent se trouver réunies; par une chaire à prêcher, je suppose. Il n'y a ici rien de bien nouveau. On n'a qu'à rassembler ce qu'on a déjà fait.

[1] Calotte, boiserie du haut d'une niche.

[2] Voussure, espèce de boiserie d'embrasure, que l'on voit placée dans le haut d'une porte cintrée, ou d'une croisée, etc.

Qu'il y ait dans ce travail un escalier à plafond, cet escalier, on l'a fait.

Qu'il y ait un cul-de-lampe[1] sur un plan carré ou polygonoïde, ce ne sera que de l'arêtier; ses courbes ne seront, le plus souvent, que des pieds d'autel renversés; toutes choses qui ne vous sont pas inconnues.

Qu'il y ait une impériale[2] sur un plan circulaire, on emploiera pour la faire les moyens dont on s'est servi pour faire la calotte à montants rayonnants.

Que la chaire, par exemple, s'adapte à une colonne, il faudra, à l'endroit de jonction, et sous le cul-de-lampe, et sur l'impériale, une traverse d'une forme assez originale; vous emprunterez aux voussures des moyens pour l'exécuter.

Je n'ai pas nommé toutes les pièces que l'on fait entrer dans le trait des menuisiers; mais qu'un élève ait dessiné les escaliers, les parties cintrées en plan et en élévation, les arêtiers, les calottes et les voussures, qu'il en ait bien étudié, bien saisi les principes, et il n'aura plus besoin de maître; il pourra faire, avec du goût et de la bonne volonté, toutes sortes d'ouvrages. Les ouvrages varient de formes et de dimensions, mais les principes, mais les opérations principales servant à les exécuter, ne varient pas, et je conclus qu'alors, pour pouvoir, on n'a qu'à vouloir.

Des hommes exagérés, mystérieux, et qu'on peut avec raison nommer les charlatans du trait, prétendent qu'il faut quatre, cinq ans de leçons pour qu'un menuisier sache passablement le trait: ne croyez pas cela.

Celui qui a du courage et quelques dispositions peut, en vingt-quatre mois, dessiner les profils de moulures, les figures les plus utiles de la géométrie,

[1] Cul-de-lampe, pièce en forme de pyramide renversée, et attachée sous la cuve de la chaire.

[2] Impériale, sorte de dôme qui couronne la chaire.

une partie des ordres d'architecture et le trait ; outre des dessins, il aura fait, en petit, des escaliers, des autels, des calottes et des voussures ; il aura fait enfin tous les modèles qui lui étaient nécessaires pour la conception de ses dessins.

Ayant exécuté en petit, on exécute en grand avec plus de facilité ; les lignes étant alors plus écartées les unes des autres, on risque moins de se tromper : le tout est de ne pas avoir peur des grosses pièces de bois.

L'élève qui aura dessiné deux ans ne sera pas d'une force égale au maître qui démontre depuis bon nombre d'années : mais il pourra travailler, se développer, se fortifier encore sans le secours de personne ; et si ses dispositions naturelles sont supérieures à celles de son maître, il doit nécessairement à la longue l'emporter sur lui.

Il y a des hommes qui disent qu'il vaut mieux ne point dessiner que de dessiner peu. Je suis d'un avis contraire ; le peu que l'on fait peut avoir son utilité, mais je recommande de ne point précipiter ses études, et de bien apprendre le peu que l'on apprend.

O vous, dont la modestie, dont les talents sont connus et appréciés, ô vous Lyonnais *L'Ami du Trait*, Toulousain *La Prudence*, Suisse *Le Résolu*, Lafrance *L'Ami du Trait*, Bourguignon *Franc-Cœur*, Gascon, *L'Ami du Trait*, vous tous enfin, Compagnons courageux, qui, marchant dans la même voie, vous livrez à la démonstration, non-seulement par métier, mais par devoir, mais par dévoûment, mais par amour pour vos semblables, continuez la tâche que vous vous êtes imposée ! Vos méthodes sont-elles simples, qu'elles soient, s'il se peut, plus simples encore ; rendez le trait facile et attachant, faites de nombreux élèves, formez des hommes à la société, communiquez-leur vos talents ; mais de plus inspirez-leur votre sagesse ; qu'ils ne ...ient prévenus ni contre ceux qui élèvent les murs ...astes édifices, ni contre ceux qui les couvrent

de leurs combles solides[1]. Qu'ils n'aient de prévention ni contre les métiers, ni contre des rivaux[2], ni contre des camarades. Ce qu'ils ont appris, d'autres peuvent l'avoir appris aussi, ou peuvent encore l'apprendre comme eux. Donc, s'ils ont des talents, qu'ils y joignent la modestie, cette belle qualité qui leur donne tant de prix; qu'ils soient enfin comme vous êtes, et ils seront toujours estimés.

[1] Un baldaquin de la plus grande beauté, un ouvrage de charpente d'une complication extraordinaire, a été mis en 1839 à l'Exposition des produits de l'Industrie. Cette réunion de je ne sais combien de milliers de petits morceaux de bois, cet assemblage confus, original, mais délicat, mais sublime, a quelque chose d'imposant. Cet ouvrage sort de la main des Compagnons Drilles. Rendons justice à tout le monde : les Compagnons Drilles ont bien travaillé!

[2] M. Olivier, homme plein de bonté et de talents, est Compagnon du Devoir. Il a été, à Paris, mon maître de dessin, et je ne peux que l'en remercier; il a donné des leçons à un grand nombre de Compagnons de notre Société. Grandjean, dit Mâconais le Chapiteau; Séverac, dit Toulousain la Prudence; Giraudon, dit Provençal le Vainqueur; tous hommes savants et établis chacun dans son pays, ont été de ses élèves.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE

DE LA PREMIÈRE PARTIE

Introduction. . . . . page 1
Lettre de M. Chateaubriand. 17
Lettre de M. Béranger. 17
Lettre de M. Lamartine. 18
Lettre de M. Lamennais. 19

Notice sur le Compagnonage. 20
Origine des premières sociétés. 20
Vie de Salomon. 22
Vie de maître Jacques. 26
Enfants de Salomon. 31
Enfants de maître Jacques. 37
Enfants du père Soubise. 41
Adjonction aux enfants de Salomon. 42
Adjonction aux enfants de maître Jacques. . 43
Adjonction aux enfants du père Soubise. . . 46
Réflexions. 47
Société de l'Union ou des Indépendants. . . . 49
La mère 50
Le Rouleur 51
Assemblées mensuelles 51
Embauchage. 52
Levage d'acquit 53
Rapport des Compagnons avec les maîtres. . 53
Services et secours. 55
Coteries et pays. 56
Surnoms des Compagnons 56
Origine des sobriquets 57
Qui hurle et qui ne hurle pas. 59
Topage. 59
Qui tope et qui ne tope pas. 60
Rubans ou couleurs. 60

Cannes. 61
Equerre et compas 61
Boucles d'oreilles 61
Conduite en règle. 62
Fausse conduite 62
Conduite de Grenoble 63
Fêtes patronales. 64
Enterrements 65
Recrutement et force du Compagnonage. . 67
Remercîment 69
Pélerinage 70
Evénements 71
Concours. 71
Batailles et assassinats 74
Chansons satiriques et guerrières 78

Rencontre de deux Frères. 86

Réflexion sur le salaire (note). 109
Les charpentiers (note). 113
Liste des grands hommes (note) 114
L'auteur (note) 119

Chansons et notes. 121

Hymne à Salomon. 123
Le combat d'esprit (chanson). 124
Les adieux à Caroline (idem). 125
Les promesses du nouveau dignitaire (idem). 126
Les Compagnons dans un café (note). 127
Le départ (chanson). 128
Explication du mot pays (note). 129
Conseils aux Affiliés (chanson). 130
Réflexions morales (note). 131
Adieu au pays (chanson). 135
Encouragement à dessiner (note). 138
Le banquet (chanson). 139
Hommage aux poètes (chanson). 141
Citations de Compagnons poètes (note). . . 142
Les voyageurs (chanson). 146
Le partant amoureux (chanson). 147

Le partant et l'inconstant (note). 149
Les adieux de deux Compagnons (chanson). 151
La fraternité (chanson). 153
Ecoles mutuelles d'art, etc. (note). 154
Madame Joanni (chanson). 155
Le roi de Judée (chanson). 156
Le Compagnon content de peu (chanson). . 158
Remercîments à la Société (chanson). . . . 159
L'ancien Compagnon (chanson). 161

Chansons de divers auteurs. 163

Chanson de réception. 163
Le Devoir 164
Les serments d'amour 166
L'alouette 167
La menuiserie. 169
Hommage aux Compagnons. 170
Adieu Bordeaux. 171
Les quatre saisons. 173
Les sectateurs de Salomon. 175

Géométrie, architecture et trait. 177

Quelques figures de géométrie. 177
Dialogue sur l'architecture. 182
Raisonnement sur le trait. 199

FIN.

TROYES. — IMPRIMERIE DE CARDON.